Chas. W. Windte

Camille RABAUD

Président honoraire du Consistoire de Castres

La Vieillesse

OU

L'Art de Vieillir et de Vieillir Heureux

Demeure avec nous; car, le soir approche et le jour est à son déclin.

Luc XXIV, 29.



PARIS LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1909
Tous droits reserves.

De senectute. Bas alte Leute vom Alter fagen. Stutt'

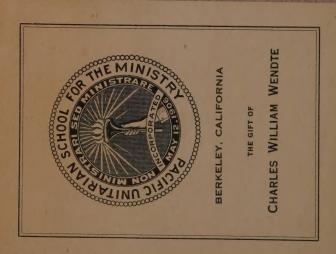
gart, Steintopf 1909. 167 S. Beinenband 2,50 Dt.

Richt gang ein Drittel bes Buchs fteut Aussprüche zusammen siber des Alters Bürde und Schmäche, mehr als zwei Drittel solche iber des Alters Würde und Segen. Da nun der Berfasser nicht bloß auf allen in Betracht kommenden Gebieten der Literatur wohl bewandert, sondern vor allem ein hervorragender Statistiker ist (seinen Ramen mill er nicht genannt haben), so erweckt schon dieses Zahlenverhältnis ein günstiges Borurteil für Würde und Segen des Alters, von dem Gewicht der mitgeteilten Stimmen aus dem Lager der Alten für die Alten gibt das Namen- und Duelleinverzeichnis einen Begriff.

Wir haben hinter uns eine Zeit, in welcher das Alter, nicht bloß in Deutschland, auf realen und idealen Gebieten die Welt regiert hat. Steht dafür jetzt "im Zeitalter des Kindes" die Jugend vorne an und verlangt ihr Recht, so sind wir Aleteren um jo mehr dem verehrten, jetzt ins 74. Lebensjahr getretenen Sammler zu Dank ver-

Unterschied der Lebensalter.

Hat dir der Tag was g.bracht? So fragt fich am Abend der Jüngling. Hat dir der Tag was geraubt? fragt fich der Mann und der Greis. Hebbel. Bahrheitsliebe zeigt fich darin, daß man überall das Sute zu finden und zu schöe.



Charles W. Wendte

LA VIEILLESSE

Bornelo.

Vieillesse. Par Camille Rabaud. Paris, Fischbacher, 1909.—In this charming work the author, a retired pastor of the French Protestant Church, treats of the art of growing old and of attaining a happy old age. In successive chapters the conditions of longevity are stated,-hygiene, moderation, will power, and the rest. A sketch of old age in antiquity brings to memory the sages and saints of Greece. Rome, and Judea. The rights, privileges, duties, joys, and resources of old age and its dignified and trustful close are all discoursed on in turn in a series of delightful little essays, leaving the reader in a calm

and cheerful frame befitting a child of God and an heir of eternity.

We wish this work might be translated into English for the edification of still larger circles.

LA VIEILLESSE

OU

L'ART DE VIEILLIR ET DE VIEILLIR HEUREUX

PAR

CAMILLE RABAUD

PRÉSIDENT HONORAIRE DU CONSISTOIRE DE CASTRES

Demeure avec nous; car, le soir approche et le jour est à son déclin.

Luc xxiv, 29.





THE PAINS OF AGE

GIBBON'S EXCEPTIONS TO CICERC STILL IN FORCE

The "Abbreviation of Time and the Failure of Hope" Still Apt to Tinge a Deeper Brown a Man's Declining Years—Yet Nature's Counterbalance Is Also at Work—The Increase of Wisdom, with the Iucrease of Years, Still Brings Contentment

(From the London Times)

Old age is not without its consolations and even its delights. So we are assured by many a writer and moralist of all ages from the days of Cicero, and even from the far more distant days of those who inspired Cicero. We are not concerned to dispute the proposition so far as it tells of the consolations of old age; but as regards its alleged delights, they are surely rather negative than positive, or only comparative at the best. Old men may rejoice to be free from the infinite soarings, undisciplined as yet and wholly inexperienced, of youth from its vague longings and boundless ambitions, from the struggles, the triumphs, it may be from the disappointments and demands of middle life; out such freedom is

THE SHARK'S GLITTERING EYE

AVANT-PROPOS

Nous ne prétendons pas, dans ce Traité sur la vieillesse, faire une œuvre scientifique. Il ne nous appartient pas d'aborder la Physiologie de la vieillesse, pas plus que sa Psychologie.

Pour qui désire étudier la vieillesse à ce double point de vue, les ouvrages de savants spécialistes ne manquent pas. On trouve chez eux une science de première main. Eux seuls peuvent travailler au laboratoire, sur le vif, sur la matière animée, armés du microscope et du scalpel, et remonter aux sources même de la vie, de tous les phénomènes qui s'y rattachent.

Plus modeste est notre ambition. Ayant goûté un vif intérêt à consigner pour nousmême le résultat de nos réflexions, de nos expériences et de nos lectures, — il nous a semblé que d'autres pourraient trouver quelque utilité à voir, groupées dans un tableau d'ensemble, les pensées diverses, dispersées, souvent contradictoires, que suggère un tel sujet.

Le pour et le contre y étant impartialement exposés, nous croyons qu'on peut facilement découvrir les liens cachés qui, en se rattachant les uns aux autres, aboutissent à une unité de fond, à une vue harmonique de la nature humaine; — en un mot, à une conception optimiste de la vie.

Il est un art de vieillir et de vieillir heureux, en se conformant aux lois qui sont en nous et hors de nous; nous nous sommes appliqué à nous y astreindre nous-même, et nous proposons à nos frères et sœurs d'en faire autant.

A l'angoissante question: Pourquoi vivre? Où allons-nous? le pessimisme antique et contemporain n'offre d'autre réponse que celle du désespoir et du suicide. Tandis que le christianisme — lui — répond par le réconfort de la foi, de l'amour de Dieu, des clartés du Ciel, des envolées de la vie éternelle, dans le sein du

Père. C'est ainsi que la vieillesse, dernière étape du terrestre pèlerinage, apparaît comme le couronnement d'une carrière bien remplie, comme la préparation naturelle de la vie supérieure:

Tel est l'aspect général sous lequel nous considérons la vieillesse, la vieillesse idéale, — cet âge à la fois si désiré et si redouté, qui devraît n'être que « le repos du peuple de Dieu », un sacerdoce moral, la spiritualisation de l'âme et son ascension vers sa seconde patrie.

WHEN I AM OLD

[For the Transcript]

When I am old, and o'er life's meadows stealing
The frosts of autumn touch the flowers I love,
I would the sunlight, to my soul appealing,
Might bring me warmth and beauty from above.
The goldenrod may droop its head, the thistle
May send its downy children to the sky,
And on each hillside chilling winds may whistle,
The gentian hide itself, the primrose die:
Good Lord, when that time comes, and all around

me
Sweet faces change, and voices blest and dear
Sound strange to my dull hearing and beyond me,
Bid doubt to cease, and cast out every fear—
When I am old.

The streams are clear that cleave the tranquil meadows,

The reeds just touch their lips within the pool; And circles, half of substance, half of shadow, Are made within the silent waters cool; And when I stand by streams that have no motion, And all my days seem only half divine:
When all I know of God seems but reflection, And all I know of man is but a sign—

Then fill me full of that sweet peace, that, falling
Down on the pensive world like autumn light,
Bears holy songs from heaven, where dear ones,
calling.

Proclaim the radiant day that has no night— When I am old.

When I am old, good Lord, and all around me
The leaves fall, and the husks of things decay,
I would not that the forms I see confound me,
Nor take my perfect faith in thee away;
I would that then the Unseen and Eternal—
The life abiding where the hoar frost stole—
May make my outward autumn soft and vernal
With inward breathings from the over-soul.
Then would I stand on grasses crisp and drooping,
And under ratting boughs the trees among,
And know that to all things thy love is stooping
In tender care. And so would I be young—
When I am old.

LEWIS G. WILSON.

LA VIEILLESSE

Nous ne perdons pas courage; car, si l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Il Cor, 18, 16.

Demeure avec nous; car, le soir approche et le jour est à son déclin.

LIVRE PREMIER

CONDITIONS DE LONGUE "VIE

CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS DE LA VIEILLESSE

Sans remonter aux passionnants problèmes des origines¹, prenons la vie telle quelle nous est donnée et ne considérons que sa dernière période, — celle de la *Vieillesse*.

On la définit : *le dernier âge de la vie*, et les pessimistes : *l'hiver de la vie*. Mais, ce dernier âge, cet hiver prétendu, quand commence-t-il?

Rien de plus indéterminé, physiquement et moralement. Parfois, le déclin débute à 55, 60 ans; et, parfois au contraire, les facultés et les organes restent parfaitement intacts jusqu'à 70, 80 ans, et plus. Michel Lévy, dans son grand ouvrage d'hygiène!, dit que l'évolution de l'organisme ne se fait pas dans tous les individus suivant des vitesses égales. Elle est subordonnée à quantité d'actes, dont les uns sont inhérents à l'être lui-même, dont les autres lui sont étrangers: « il y a des vieillards de trente ans, il y a des septuagénaires florissants ».

Sans prendre à la lettre la boutade de Buffon que « la vicillesse n'est qu'un préjugé », ni le dicton populaire qu'on « n'a que l'âge qu'on paraît avoir », il est certain qu'il se rencontre des gens qui, malgré leur âge avancé, sont exempts de toute décrépitude. C'est dire que les étapes de la vie sont fort diverses, que tout est relatif, qu'il est d'heureux vieillards comme Isocrate, Platon, Fontenelle, Voltaire, Buffon, Bossuet, Gœthe, Legouvé, Chevreul, J. Simon, qui, à 80 ans passés, déployaient encore leurs riches dons, dans leur plénitude.

Il est donc très variable, le commencement

de la vieillesse; question oiseuse, du reste. Mais ce qui n'est pas oiseux, c'est la question de la longévité. La vie est un des plus grandsbienfaits de Dieu; partout, on l'aime d'un amour intense, malgré les côtés sombres; chose curieuse! on aspire à une longue vie, mais on ne voudrait pas vieillir! Ce que Sénèque exprime ainsi: « On aime la vie, mais on fuit la vieillesse. '»

Nous ne saurions, à propos de Longévité, nous arrêter aux âges fantastiques des temps fabuleux. Remarquons, seulement, que ces âges qui montaient jusqu'à 800, 900 ans et plus, descendirent, par une marche décroissante dans le cours des siècles, jusqu'au temps du roi David, où un arrêt définitif semble être assigné à la vie humaine, entre 70 et 80 ans'. Remarquons aussi qu'avant David, on peut admettre, sans verser dans la légende, que les conditions climatériques, le genre de vie, la constitution humaine, non encore atteinte, viciée par les corruptions d'une civilisation efféminée a pu, en bien des cas, franchir la limite de 80 ans, la dépasser même sensiblement, ainsi que bien des savants, Haller, Buffon entre autres, l'ont catégorique-

^{1.} Ps. xc, 10.

ment affirmé!. Toujours est-il que, dès le règne de David, et jusqu'aux jours actuels, la vie normale paraît fixée entre 70 et 80 ans. Sans doute, grâce aux progrès de la médecine et aux soins plus intelligents, au bien-être d'une civilisation raffinée, la movenne de la vie s'est insensiblement élevée de vingt-huit à quarante années, peut-être même plus. La longévité féminine dépasse celle des hommes : sur dix centenaires, on compte sept femmes et trois hommes². Sans doute aussi, la limite extrême de 70 et 80 ans est exceptionnellement franchie par des vieillards qui, dans l'antiquité et dans la période contemporaine, ont vu leurs facultés aiguisées par l'âge et ont travaillé, valides et alertes, jusqu'à leur dernier souffle3.

On cite dans ce cas, Sophocle qui a composé sa tragédie d'Œdipe, dans son extrême vieillesse; — Platon qui, à 81 ans, écrivait sa divine philosophie et ne mourut qu'à 85 ans; — Isocrate qui, âgé de 94 ans, rédigea son livre *Panathenaïcus* et vécut encore 5 ans; — Gorgias qui ne s'éteignit qu'à 107 ans, travaillant toujours; — Caton qui, à 84 ans, s'oc-

x. Note B.

^{2.} Note C.

^{3.} Philosophie de la Longévité, par Jean Finot.

cupait encore au Sénat, à la tribune aux harangues, et apprit le grec dans sa vieillesse; — etc.

Haller s'est donné la peine de chercher partout et de grouper en un tableau d'ensemble, un grand nombre de longues vies, dépassant de beaucoup la limite ordinaire. Empruntons-lui quelques exemples : il a compté plus de mille cas de 110 ans; — 60 cas de 110 à 120 ans; — 29 cas de 120 à 130 ans; — 15 de 130 à 140; — 6 de 140 à 150, — 1 même de 169, Henri Jenkins, mort d'accident. Et il cite, entr'autres, Thomas Parr du pays de Galles, qui parvint à l'âge de 152 ans; Hanvey en fut témoin; le roi Charles Ier, curieux de voir ce phénomène, l'invita à paraître à la Cour, lui fit fête et le malheureux mourut... d'indigestion!

Le savant Humboldt affirme avoir vu un paysan âgé de 143 ans et dont la femme en avait 117.

D'après les statistiques comparées de 1897, — il y avait alors à Buenos-Ayres, un nègre, Bruno Cotrim, qui dépassait 150 ans; — En Serbie, — trois vieillards de 135 à 140 ans; — 18, de 126 à 135; — 123, de 115 à 125; — et 290, de 105 à 115.

En 1890, aux États-Unis, on comptait 3,987 vieillards âgés de plus de 100 ans; en 1855,

au Chili, plusieurs dépassant 120 ans; on raconte que Juan Caledon se remaria à 120 ans avec une femme de 981.

Mentionnons encore en 1850, en Livonie, un vieillard de 168 ans, et le D' Foissac cite un vieillard de Lucerne de 186 ans, un Croate aussi, de 185 ans.

D'après Metchnikoff², le célèbre bactériologiste, il meurt tous les ans en France 150 personnes âgées de 100 ans et plus, 1 par 220,000 habitants; en Grèce, 1 centenaire par 25,000 habitants. On a, dit ce savant, le droit d'admettre que l'homme peut atteindre à 150 années. Cependant, c'est un cas extrêmement rare quí, dans les deux derniers siècles, ne s'est pas produit, même une fois. Mais alors, de loin en loin, on voit des hommes toucher à 105, 110, 120 années.

C'est ici le cas de mentionner une déclaration sensationnelle que, dans le Congrès international de médecine tenu à Genève, vient de faire M. Doyen, l'illustre médecin de Paris: il a dit qu' « il ne tient qu'à l'homme de garder la vie plusieurs siècles ». Et

^{1.} Philosophie de la Longérité, par Jean Finot, p. 15 et suivantes.

^{2.} Sous-directeur de l'Institut Pasteur, Essais optimistes, p. 114; 116.

Metchnikoff déclare qu'on pourra certainement prolonger la vie humaine, dès qu'on sera arrivé à déterminer, dans toute leur étendue, les causes de la vieillesse. L'humanité, à ce compte-là, ne se composerait plus que de Mathusalem!

Descartes, au XVII^e siècle, avait le pressentiment d'une longue vie; et, sans promettre à l'homme de le rendre immortel, il était « sûr » de pouvoir rendre la vie égale à celle des patriarches. Pour sa part, il croyait vivre un siècle, au moins; hélas! il en faut rabattre de nos espérances! Il mourut à 54 ans!

On a beaucoup parlé du doyen de l'armée française, Delpuech du Cantal, qui, à 130 ans, en 1856, se présenta, en manière de plaisanterie, devant la Commission militaire, demandant à tirer au sort.

On a souvent cité la remarquable vieillesse de Gœthe, qui, à 81 ans, avait autant de vigueur intellectuelle que physique. Eckermann a dit de lui que « les œuvres de son âge le plus avancé sont au-dessus de tout éloge, par leur forme, leur sagesse et leur sentiment ». Devenu optimiste, il était heureux

de vivre. Ce n'est pas qu'il ne se rendît compte que son cycle était fini; mais il n'éprouvait aucune satiété de la vie; au contraire. Il disait : « Lorsqu'on a, comme moi, dépassé 80 ans, on a à peine encore le droit de vivre. On doit, tous les jours, être prêt à mourir, et l'on doit penser à mettre en ordre sa maison. »

Il continuait, chaque jour, à rédiger les deux derniers chapitres de Faust, qui n'est qu'une autobiographie, où il s'est représenté d'une manière plus complète que dans Werther. Pessimiste dans la première partie de Faust, il est optimiste dans la seconde. A 74 ans, il devint amoureux d'une jeune fille de 19 ans! et il mourut, en 1831, âgé de plus de 81 ans, — espérant encore surmonter cette dernière maladie.

Notons de rechef que, soit les grands âges, soit la robustesse dans la dernière période, sont d'infimes exceptions qui corroborent la règle et attestent seulement les énergies virtuelles, la possibilité d'une longue vie.

Il est bon de rappeler aussi que, sans rien ôter du caractère fabuleux des longévités patriarcales, on peut expliquer une vieillesse de beaucoup supérieure à la nôtre, par la vigoureuse constitution des générations primitives, par les violents exercices physiques, les habitudes du grand air et du plein soleil. On pouvait ainsi, à cette époque reculée, atteindre sans doute à une moyenne de 200 ans, devenue impossible plus tard, dans des conditions de vie tout à fait différentes.

C'était l'époque héroïque de la longévité. Nous voici tombés à un chiffre bien inférieur. Haller, cependant, ce physiologiste Suisse éminent, et Buffon, notre naturaliste bien connu, placent le terme extrême de la vie entre 90 et 100 ans!.

Du reste, qui ne se souvient d'avoir connu des vieillesses, remarquables à tous égards? On a longtemps parlé des deux beaux vieillards, Thiers et Guizot, émules en ambition et en éloquence, qui, durant tout le règne de Louis-Philippe, se disputèrent le pouvoir, conservant tous deux, jusqu'à la fin, une étonnante verdeur. — Naguère, n'avons-nous pas été tous charmés des délicieux articles de Legouvé de l'Académie Française, écrits à 89 ans? Il ne mourut qu'à 96 ans. — Il vient de mourir à Nantes, à 105 ans, une demoiselle de l'Isle de Fief, qui, jusqu'à ses derniers

^{1. «} L'homme qui ne meurt pas de maladies accidentelles vit partout de 90 à 100 aus. » (Buffon, II, p. 76.)

jours, resta jeune d'allure, n'ayant perdu ni mémoire, ni intelligence, ni belle humeur'. - Moi-même à Mazamet, j'ai eu l'occasion de voir M. Caraguel, qui ne s'éteignit, comme une lampe qui a brûlé son huile, qu'à 103 ans. avec l'usage de toutes ses facultés. - Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, raconte l'histoire de l'Italien Cornaro qui, à 35 ans, fut condamné comme tuberculeux par tous les médecins, et qui, par des soins assidus, prolongea sa vie jusqu'à 103 ans, ayant auparavant, à 83, 86, 91, 95 ans, composé successivement quatre excellents traités d'hygiène; mais un jour ajoutant à son sobre régime un œuf à la coque, il succomba à une indigestion. — le lis² aujourd'hui, dans la Dépêche, la mort à 105 ans, à Beaune (Côte-d'Or), de Mme veuve Dardelin, qui avait conservé la plénitude de ses facultés

En somme, la longévité est très variable, autant que la santé et la manière d'être de chacun. Il est à remarquer que la durée de la vie tend à croître plutôt qu'à décroître. « Les découvertes de Pasteur, les améliorations hygiéniques, les triomphes de la serumthé-

^{1.} Temps du 10 juin 1908, p. 2.

^{2. 10} août 1908.

rapie, l'augmentation du bien-être général, sont autant de facteurs qui exercent une influence bienfaisante sur la longévité!. »

Il est des auteurs alléguant, peut-être sans preuves très décisives à l'appui, que pour les êtres vivants, comme pour les arbres des forêts, il n'y a pas de raison à épuisement de vie et que, n'étaient les accidents, leur vie se prolongerait indéfiniment.

La science physiologique, pourtant, a recherché et trouvé les causes très multiples de la vieillesse et de la mort. D'après Metchnikoff, les causes de la vieillesse sont : 1º L'intervention des microbes voraces qui s'attaquent aux organes, au cerveau; l'analyse microbienne l'établit;

- 2º La friabilité des os, qui deviennent poreux, qui perdent de leurs cellules, qui s'atrophient, au point qu'à 80 ans le vieillard perd 6 kilos de son poids;
- 3° La prolifération cellulaire, qui devient insuffisante à réparer l'usure des cellules qui forment les organes;
- 4º L'arthérome ou inflammation des artères, si fréquente dans la vieillesse et qui coexiste avec l'artériòsclérose;

^{1.} Jean Finot, Philosophie de la Longévité, p. 28.

5º La vie disparaît insensiblement de la circonférence au centre, la respiration s'embarrasse, le cœur cesse de battre.

La conclusion, c'est que la mort naturelle est une conséquence nécessaire de l'organisation de notre être ; qu'il est sage autant que logique d'en prendre stoïquement son parti, d'accepter cette loi universelle avec une ferme et calme confiance. On a souvent vu des hommes qui, comme Schopenhauer, pessimistes toute leur vie, devenaient optimistes à la fin; ne comprenaient le sens de la vie qu'en vieillissant; et se réjouissaient de la théorie de Flourens, octroyant à l'homme une longévité de 100 à 120 ans.

^{1:} Essais optimistes, p. 11; 12; 20; 31; 38; 39; 40; 150.

^{2.} Id., p. 126.

CHAPITRE II

LOI DE LONGÉVITÉ

En étudiant la durée de la vie humaine, les savants ont voulu, après la constatation des faits, procéder scientifiquement et rechercher la loi biologique qui préside à la longévité.

Aristote, le premier, a eu l'idée qu'on pourrait réussir à la trouver; mais il a simplement donné l'éveil et s'en est tenu là!.

C'est à Buffon que revient le mérite d'avoir révélé cette loi : *la loi d'accroissement*². — Flourens, après lui, n'a fait que la développer².

Cette loi consiste en ceci : que chaque espèce d'animal a sa durée normale de vie, — déterminée par la durée de sa croissance multipliée par six. Exemples : le chien met deux ans à croître, et il vit douze ans; — le cheval croît en quatre ans, et il en vit vingt-

^{1.} Histoire des animaux; liv. VI, chap. xxxix.

^{2.} Tome II, p. 74.

^{3.} Longévité, p. 96.

quatre; - le chat croît en dix mois, et il vit huit ans; - le lapin croit en douze mois, et il vit six ans; — le cerf croît six ans, et il en vit trente-six; — l'éléphant croît cinquante ans, et il en vit trois cents. - Quant à l'homme, il atteint movennement sa pleine croissance à vingt ans; movennement donc, il doit vivre cent vingt ans; c'est la loi!, et ce serait le fait, si maintes circonstances fâcheuses ne venaient contrarier cette loi de nature. La science physiologique établit que la pleine croissance touche à son terme, lorsque les os sont réunis à leurs épiphyses. Dès ce moment, on n'a qu'à multiplier par six, - conformément à la loi qui révèle, pour chaque être, sa longévité respective.

Rien ne saurait reculer cette limite naturelle de la vie : ni races, ni climats, ni plaines, ni montagnes, ni aliments, ni boissons; la preuve en est faite; c'est la durée régulière, fixe, de la vie sur toute la surface du globe, sauf les exceptions. C'est fatal, aussi fatal que la taille, les formes, les organes, les couleurs.

Il suffit que parfois on arrive à 90, 100, 120 ans (et, un peu partout, on en cite des cas), pour qu'on soit autorisé à en déduire la

r. « L'homme croît vingt ans », Haller, VIII, lib. xxx, p. 96.

possibilité d'arriver à de tels âges, la certitude que la nature humaine comporte une telle virtualité. Si pourtant, en général, il n'en est pas ainsi; s'il est rare qu'on meure de mort sénile par l'envahissement de la circonférence au centre, — c'est qu'on se heurte aux accidents de la route, qu'on tombe victime de ses imprévoyances et de ses imprudences, de ses vices et de ses passions, de ses habitudes et de ses rongements intérieurs; — ce qui faisait dire à je ne sais plus qui : « Nous mourons presque tous de chagrin. » Flourens, lui, eut ce mot saillant : « Nous ne mourons pas : nous nous tuons. » Et lui-même, en mourant à 63 ans, ne fit que confirmer la justesse de ses observations.

Haller, se fondant sur la double durée de la gestation et de la croissance, donnait à l'homme une vie moyenne de 200 ans. En réalité, le tout petit nombre jouit du privilège d'une grande longévité, à peine deux ou trois sur cent, et bien moins encore bénéficient d'une vieillesse sans infirmité. Pourquoi? En grande partie, parce qu'on manque à quelqu'une des conditions essentielles de la conservation de la vie. Par sa faute, on meurt en cours de route, mais non d'épuisement naturel, comme cela devrait être normalement : « On se tue, on se tue!

quelle fureur, quelle folie! » criait Cornaro à ses contemporains; il est certain que la plupart de nos innombrables souffrances viennent de nous, de notre folie; et, bien avant Cornaro, *les Proverbes* de Salomon avaient dit que « la folie de l'homme pervertit la vie! ».

Au train dont vont les choses, il est étrange qu'il y ait même des centenaires, — alors qu'on devrait épuiser la coupe des cent vingt ans, dont la nature nous gratifie libéralement. Ce n'est pas qu'on ne tienne à la vie. On l'aime, au contraire, passionnément, d'un amour inné, profond. On vit pour vivre. On ne se dit même pas qu'une longue vie importe moins que l'intensité de la vie. On méconnaît le mot de J.-J. Rousseau : que « l'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie », et aussi le mot de Montaigne : « J'aime mieux estre moins longtemps vieil, que d'estre vieil avant de l'estre². » Et nous ajoutons cette citation de Haller: « Les meilleurs cercles ne sont pas les plus grands, mais les plus exactement tracés; de même, la meilleure vie n'est

^{1.} Prov. xix, 3.

^{2.} Essais, liv. I, chap. 11, p. 3.

pas la plus longue, mais la plus riche en bonnes actions..»

Cela dit, considérons rapidement quelles sont, pour l'homme, les conditions de la Longévité. Car, on comprend qu'une ingénieuse et délicate machine a besoin d'une attentive et constante surveillance, et cela, d'autant plus qu'elle est plus perfectionnée. Or, est-il machine plus compliquée que la machine humaine, si l'on songe surtout à la puissante action qu'exerce la partie morale sur les innombrables rouages dont elle se compose? On ne se douterait pas de son merveilleux mécanisme, si l'on n'en connaissait au moins quelques détails. Ces détails, nous les trouvons dans Le Bonheur de vivre: Le corps humain renferme deux cents os et cinq cents muscles; le cœur bat plus de trente millions de fois par an; vingt millions de glandes favorisent la transpiration; la matière grise du cerveau contient six cents millions de cellules, dont chacune se compose de plusieurs millions de molécules, et chaque molécule de plusieurs millions d'ato-

Que de raisons d'apprendre, au moins, quel-

r. John Lubbock, 2º partie, 77º édit., p. 42.

ques-unes des règles qui évitent les accrocs et facilitent les réparations!

D'ailleurs, on aime tant la vie! C'est instinctif:

Plutôt souffrir que mourir -Est la devise des hommes.

Dans sa fable de *La Mort et le Malheureux*, le fabuliste exprime énergiquement la terreur de la mort et l'ardent besoin de prolonger sa vie :

Un malheureux appelait tous les jours La Mort à son secours.

Elle vient, et alors : N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;

Il dit quelque part: « Qu'on me rende impotent, Cul-de-jatte, goutteux, pourvu qu'en somme

If vive, c'est assez; je suis content.

Oui, souffrances, infirmités, misère, persécution, exil, bagne, honte et mépris public, rien ne dégoûte de la vie; et il n'est pas d'efforts, de sacrifices, d'ingénieux essais, que l'on ne tente pour l'affermir et la faire durer.

Dès lors, il est tout naturel de rechercher et de signaler quelques-unes des mesures, des

^{1.} Lafontaine, La mort et le bücheron.

précautions à prendre, pour prévenir les imprudences, les accidents, qui risquent de contrarier le cours normal de la vie, et pour lui assurer toutes les chances de vigueur et de prolongation.

Renvoyant, pour cela, aux *Traités d'hygiène* et de médecine, — nous nous bornerons seulement à effleurer les traits généraux

CHAPITRE III

HYGIÈNE

Les conditions de la longévité humaine dépendent d'une foule d'éléments divers : du genre de vie et du milieu, du tempérament et des habitudes, des circonstances extérieures, de l'empire sur soi-même, etc. Que de moyens employés dans l'antiquité pour prolonger ses jours! Hippocrate a traité des aliments qui conviennent aux vieillards et des maladies qui leur sont spéciales; Galien, de même; et puis, quantité d'autres qui conseillent, tantôt une chose, tantôt une autre, l'air, l'eau, le vin, la viande, le lait, etc.; généralement, les pieds chauds, la tête froide, le ventre libre. Beaucoup d'auteurs crédules indiquent des panacées: l'eau d'or pur, des baumes particuliers, des élixirs de longue vie, des fontaines de Jouvençe, qui ont charmé l'imagination de nos pères.

Mais il nous faut, maintenant, des choses plus sérieuses. « La santé, dit Sir John Lubbock dans L'emploi de la vie, dépend plutôt des habitudes et du régime que des médicaments. Laissez le champ libre à la nature, laissez-la faire; ne gênez pas le principe vital; de l'air, de l'eau, un régime sensé, modéré, du repos, du calme d'esprit. Evitez la colère, la haine, la tristesse, les craintes, qui dépriment la vitalité. La bonne humeur est nécessaire; Lycurgue établit la statue du rire dans la salle à manger. Se défier de la paresse, de la débauche, des veilles répétées. »

Nous cueillons, dans les Essais optimistes, le secret de M^{1le} de Nausenne, qui mourut le 12 mars 1756, à l'âge de 125 ans, à l'hôpital de Dinay (Côtes-du-Nord), et qui résumait ainsi ses moyens de longue vie : « Beaucoup de sobriété, nulle inquiétude, les sens et l'esprit également calmes!. » Du reste, Metchnikoff affirme que, depuis quelque temps, la longévité a augmenté, que les vieillards vivent à présent plus que dans les siècles antérieurs et que la cause en est dans... les progrès, de l'hygiène?

L'hygiène a pour mission de garantir à

r. P. 186.

^{2.} P. 189.

l'homme la mesure de longue vie qui lui est dévolue; mission d'autant plus utile qu'avec l'âge croissant, — croissent l'affaiblissement et la détérioration des organes, cerveau, poumons, estomac, vessie, artères.

L'hiver, les maladies des vieillards augmentent d'un cinquième. La force de résistance diminuant avec les années, les maladies augmentent en proportion. A 40 ans, on compte une moyenne de 5 à 6 jours de maladie par an; — à 60 ans, 16 jours; — à 70 ans, 74 jours!

Il est donc prudent de s'observer attentivement, de se surveiller d'autant mieux qu'on a plus d'âge. Il n'est point de régime, ni de principe spécial, pour une bonne conservation. On a interrogé bien des vieillards, pour surprendre leur secret, leur élixir, et les réponses ont été si différentes que c'est à s'y perdre; de procédé, unique, topique, — il n'y en a point. Il n'y a point de méthode uniforme, de pratiques s'appliquant à tous les cas; la preuve en est que ce qui convient à l'un est contraire à l'autre, ce qui fait merveille pour l'un est un poison pour l'autre. Quand, un jour, on demanda à un Lacédémonien le secret de sa

r. Michel Léyy, I, 277.

longue vie : « Je le dois, répondit-il malicieusement, à mon ignorance des médecins et de la médecine. »

Le tout est de porter une vigilance attentive sur l'ensemble des choses qui constituent la vie : température, aliments, sommeil, locomotion, vêtements, etc.; d'étudier ses côtés faibles, ses habitudes, ses travaux; d'être son propre régulateur.

Il faut au vieillard moins de remèdes que de soins, et le soin d'une rigide propreté est un des plus importants; Liebig disait, à ce sujet, avec autant de justesse que d'originalité, que « le degré deculture d'un peuple se mesure par la quantité de savon qu'il emploie ». Le lavage au savon, la propreté extrême contribuent sensiblement, d'après lui, à la diminution des maladies et de la mortalité.

Que le vieillard évite, en toutes choses, de dépasser les bornes de la nature, ne forçant aucun de ses ressorts, ne veillant pas, ne fatigant ni sa vue, ni son ouïe, fuyant l'air épais et vicié des réunions nombreuses.

Se bien connaître de corps et d'âme, est le point de départ et l'aide efficace d'une bonne hygiène. On peut trouver de sages directions dans les livres d'hygiène, et s'initier soimême à l'hygiène morale et matérielle qui permet de conjurer ou de combattre bien des maux. Chacun est son meilleur docteur. Et, de cette surveillance active et continue de soimême, résultent de merveilleux effets. Maintes fois, on a vu les constitutions les plus débiles, sous l'action de quelque virus morbide et condamnées à bref délai, se remonter, se survivre, dérouter toutes les prévisions et parvenir à un grand âge : « On ne saurait croire, dit Flourens, combien une petite santé peut aller loin. » Et, par contre, on voit des gens solidement charpentés qui s'écroulent comme un chêne qui casse, victimes de leurs négligences ou de leur témérité. Le moindre mal surveillé au début, surtout chez les vieillards, peut être facilement vaincu; négligé, il devient souvent insurmontable. Le vieillard, en effet, a perdu sa provision de forces radicales; il ne dispose plus que de sa vie agissante; en sorte qu'il est essentiel que le germe morbide soit enrayé dès qu'il paraît, avant qu'il ne s'enracine dans l'organisme, qu'il ne tarderait pas à ravager.

C'est un aphorisme de sens commun qu'il vaut mieux maintenir que réparer; il s'applique surtout aux vieillards. Observé, il leur vaudra de vivre, non pas plus que leur vie, mais toute la vie que comportent, et la consti-

tution dont ils sont doués, et la loi générale de l'espèce.

Il en est, des lois qui régissent l'homme, comme de celles qui régissent l'univers. Admirablement calculées toutes, — toutes ont des conséquences fatales, irrésistibles, suivant qu'elles sont respectées ou violées. S'en jouer, c'est se vouer à leur vengeance; ainsi que le feu brûle, ainsi les lois inobservées brûlent toujours par quelques points. Et quand, échaudés, nous voulons y aviser, le mal est fait, il est trop tard, et l'on en porte la peine, souvent jusqu'à la fin; les germes de ruine se sont développés, et l'on ne rend pas la vie aux éléments détruits. Les tardifs replâtrages d'un corps démoli sont impuissants à le revisier, et la moindre imprudence alors précipite le dénouement.

L'hygiène bien entendue prescrit encore une double activité physique et intellectuelle, une activité relative, proportionnée aux forces décroissantes; « agir en tout, suivant ses forces », disait Cicéron. Ici, la médecine et la philosophie se donnent la main pour ordonner cette double action, pour établir la solidarité de la santé et du bonheur : Mens sana in corpore sano.

S'il est vrai que le bonheur dépend en partie

de la santé, il est également sûr que la santé est largement tributaire d'un ensemble de bonnes lois, de bonnes habitudes physiques et morales, d'une hygiène intelligente et sagement observée.

CHAPITRE IV

MODÉRATION

Les prescriptions hygiéniques, même sagement observées, demandent à être complétées par une constante modération en tout.

Quand on est jeune, avec l'ardente poussée du sang, on ne comprend pas le prix de la vie; on en joue, on la gaspille, on brave le péril et la maladie, on ne redoute point la mort. On ne commence à goûter la valeur de la vie, à pressentir les conséquences de ses excès divers, que lorsqu'on voit son horizon se rétrécir peu à peu, trop tard pour que les précautions auxquelles enfin on se résigne, puissent avoir leur plein effet; on a gaspillé sa santé, usé étourdiment ses forces; on se trouve épuisé avant l'heure; plus possibilité d'avoir une vieillesse longue et heureuse, et l'on est rejeté comme un déchet par le mouvement contemporain, dans sa rapide combustion des forces.

Il y a donc nécessité à ménager, de bonne

heure, sa santé, en usant de tout sans abuser de rien, ni de ses organes, ni de ses facultés. On a dit de la France qu'elle aime les coteaux modérés, qu'elle est centre gauche; il en doit être ainsi de nous, dans nos jeunes ans, si nous voulons une fin à l'abri des orages, des infirmités, et retardée jusqu'aux dernières limites.

C'est à la modération persistante que le frêle vieillard de Padoue, Louis Cornaro, dont nous avons déjà parlé, dut de vivre jusqu'à 103 ans, en dépit du jugement sans appel de la Faculté; ce serait le cas de redire le vers de Corneille dans le *Menteur*:

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

En outre de son bel exemple, Cornaro nous a transmis ce principe physiologique: « Les gens nés d'une bonne complexion doivent aller au moins jusqu'à six vingt ans. » Luimême, à 103 ans, chantait encore, d'une voix ferme et claire, comme à 30 ans.

Bien des proverbes populaires exprimant les conseils de la sagesse recommandent la possession de soi, sinon par vertu, du moins par intérêt. Cicéron, déjà, avait reconnu que « pour être vieux longtemps, il faut commencer de bonne heure à l'être », c'est-à-dire commencer de bonne heure à brider les tur-

bulences fougueuses de la jeunesse et les excès de l'âge mûr. Montaigne pousse loin le précepte, quand il dit : « Pas d'excès de vertu; soyez sobrement sage; pas d'immodération, même dans le bien. » Sans faire sienne cette boutade, on doit dans sa conduite, dans ses plaisirs, observer une juste mesure, ne porter aucune atteinte au fond constitutif de l'organisme et, notamment, sortir toujours de table avec la faim; l'opinion du professeur Charles Richet est que nous mangeons tous presque trois fois plus que ne le réclame notre organisme et qu'il en résulte d'incalculables maladies qui raccourcissent la vie'.

En outre, souvent, loin de ménager ses ressources physiques, on se surmène. Avant 40 ans, on a une double vie, la vie en acte et la vie en puissance, — vires in actu, vires in posse, — les forces agissantes et les forces radicales. Il faut se garder d'outrepasser les premières, d'entamer par anticipation la réserve des forces radicales, si nécessaires pour faire face, soit à un grand effort, soit à l'affaiblis-

sement graduel. Pas de fatigues prolongées, ou trop renouvelées; pas de surmenage, sous peine de voir tarir les sources profondes, de compromettre l'avenir, de s'exposer à trainer prématurément une loque, sans espoir de vieux et bons jours.

Si l'on ne dépense son énergie que dans la mesure de son avoir, non seulement on évite tout contre-coup fâcheux, mais on se sent raffermi, entrainé, fortifié. C'est ainsi qu'une sage jeunesse est la condition, sine quâ non, d'une verte vieillesse. Cette observation remonte à l'Ecclésiaste: Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que viennent les jours mauvais; car, les jours mauvais ne viennent pas pour qui a sagement vécu; les choses ont leur logique.

Des vieillards se rencontrent, criblés d'infirmités et de douleurs, qui se plaignent amèrement des cruautés de l'âge... Quelle injustice! Et qu'ils auraient bien plus de raison de s'en prendre à eux-mèmes, à leur passé ifrégulier, à leurs passions diverses qu'ils croyaient alors inoffensives et qui, sur le tard, portent leurs fruits amers! Quelle moisson peut-on attendre, à 70 ou 80 ans, de l'ivraie

^{1.} Ecclés, XII, 3.

semée à pleines mains dans le champ de ses jeunes années? Depuis longtemps, le prophète n'a-t-il pas prophétisé que « Celui qui sème le vent moissonne la tempête!? » C'est une loi morale, créée par Dieu, et aussi inflexible que les lois physiques, qu' « on est puni par où l'on a péché ».

Comment ne point pâtir des transports de la colère, de tant de préoccupations aiguës, de tant de haines, de violentes luttes, de soucis rongeurs, d'intempérances, d'insomnies, d'imprudences et de désordres en tout genre, des abus insensés des sports de la vie moderne? Qu'il s'agisse de l'un quelconque de ces abus, n'est-il pas à supposer qu'il se répercutera, d'une manière ou d'autre, sur l'ensemble de la vie, — tout au moins sur la vieillesse qui, de ce fait, en sera hâtée et, sans doute, empoisonnée?

Aussi, après son expérience personnelle, le sagace Voltaire lançait cet apophtegme que « la modération est le trésor du sage », la modération dans le boire et le manger, dans le travail, dans les affaires, dans l'insomnie, dans le plaisir. Un peu sceptique sur la loi de longévité, Jean Finot estime aussi que,

I. Osée VIII, 7.

pour s'assurer une longue vie, le meilleur moyen est de 'dépenser modérément son énergie vitale; de suivre, en outre, un régime alimentaire approprié à la vieillesse!.

Il se rencontre, il est vrai, quelques exceptions, quelques vieillards qui n'ont pas souffert de leur témérité; n'importe, la règle générale, c'est la modération. Metchnikoff l'affirme catégoriquement : « La sobriété, dit-il, est incontestablement un des facteurs de longue vie, non le seul^a. »

Les anciens l'avaient compris, eux pourtant si coutumiers d'excès grossiers et honteux, dans leurs festins fréquents. Leurs philosophes, si peu suivis par le peuple, donnaient de belles et théoriques leçons sur la modération qu'ils pratiquaient parfois.

Être maître de son cœur, maître de soi, vaut mieux qu'être maître d'une ville, dit l'Ecclésiaste; car la longueur de la vie et la douce paix d'une vieillesse heureuse sont la juste récompense de la modération en tout.

" N'oublions pourtant pas que le tempérament, l'hérédité, constitue un des éléments de la longévité. Issu d'un père et d'une mère

^{1.} Philosophie de la Longévité, p. 46 et suiv.

^{2.} Essais optimistes, p. 121.

âgés, on a toute chance de parvenir soimême à un grand âge. L'hérédité de longue vie passe pour un axiome dans les Sociétés d'assurance et, du reste, les exemples abondent de longévité héréditaire.

CHAPITRE V

. VOLONTÉ

La volonté!... Ne semble-t-il pas qu'elle n'a ien à faire en ce lieu? Rien à faire pour proonger ou améliorer la vieillesse? Au fond, pourtant, son intervention ne manque pas d'efficacité; car, on constate tous les jours son influence directe et active sur le corps, sur ses divers états de santé et de maladie, sur la mort même, qu'elle peut souvent retarder.

« Vouloir, c'est pouvoir », sinon pour tout, du moins pour... la répression ou l'excitation des mouvements de l'âme. Certes, les cas sont nombreux où la volonté n'a aucune prise sur les faits, où elle ne peut ni enfanter, ni empêcher, ni modifier certains événements. Mais elle peut, et beaucoup, sur le monde intérieur, sur .les modalités de l'âme, ses impressions, ses résolutions. Que de fois il suffit d'un énergique vouloir pour dominer l'effet déprimant d'une désastreuse nouvelle! Si, au lieu de s'affaler, inerte, impuissant, on

s'efforce de rebondir sous le coup, il est possible alors de remonter de l'abime et de se reprendre à la vie, en « surmontant le mal par le bien ». Qui s'affaisse, est vaincu; qui veut, se relève de ses revers.

Ne jamais s'abandonner, mais espérer contre toute espérance, — est un des meilleurs secrets de la victoire finale. Et si l'on objectait qu'on ne peut vouloir, parce que justement on n'a pas de volonté, nous répondrions que, pour vouloir efficacement, il faut vouloir vouloir.

Quand il survient dans nos familles une contrariété, un gros chagrin, on ne doit point se laisser accabler par la douleur, et hypnotiser par une idée fixe. Autrement, on en viendrait à perdre paix, sommeil, appétit; on compromettrait sa santé, et l'on risquerait d'abréger ses jours en les empoisonnant. « Si le courage est anéanti, a dit Gœthe, tout est « anéanti »; et, avant lui, Jésus, le fils de Sirach, avait lancé cette menace : « Malheur à celui dont le cœur est lâche. »

Que d'amertumes poignantes dans la vie! Que de coups qui bouleversent une position ou des projets caressés! Que d'iniquités dont on est victime ou témoin! Que d'abominables calomnies, de procès ruineux! Et que dire de la mort des bien-aimés! Or, si, chaque fois, on se plonge dans une torpeur stupéfiante, en laissant l'aiguillon dans la plaie, sans résistance, sans lutte, en s'écriant: « Tout est fini, rien à faire », — les plus fortes constitutions n'y tiendront pas, et les sources de la vie en pourront être atteintes.

Mais qu'à la place de ces lamentables défaillances et de ces flasques natures se rencontrent des croyants résolus, des caractères bien trempés, faisant front à l'orage, et réagissant avec une vaillance inlassable, — et l'on verra deux conséquences surgir de cette énergie : la première, que le succès couronnera à la longue ces bienfaisants efforts, — la seconde, que la santé, la force, la souplesse, en seront favorablement impressionnés, que la longévité par conséquent s'en ressentira. Une volonté tenace agit donc, d'une façon lointaine ou prochaine, suivant qu'elle lui sert de tuteur ou l'abandonne à elle-même; et l'on n'est ainsi qu'à moitié paradoxal, en disant que, pour arriver à un long âge, il n'v a qu'à le vouloir. Le baron de Waldeck, mort à Paris, à 109 ans, en 1875, ne cessait de se suggestionner lui-même, se répétant qu'il en avait encore pour longtemps. Croire être jeune, c'est être jeune.

, * * *

Bien plus; on n'est pas sans avoir entendu parler de la Psychothérapie, de la guérison de certains maux par l'action de l'âme sur l'âme, de la volonté sur la volonté. L'École de Nancy, Charcot, Richet, etc., ont obtenu de merveilleux résultats. Une nouvelle méthode de guérison par la foi et la prière s'est répandue, et l'on a même fondé *ad hoc* des Établissements particuliers, où se sont produites des cures inespérées; l'une d'elles m'est très connue, celle d'une dame atteinte de tuberculose et devenue mère et nourrice de cinq beaux enfants.

La médecine morale enfante des miracles, dans l'ordre des affections nerveuses. La foi aux miracles engendre des miracles. Corvisart, médecin de l'Impératrice Joséphine, impuissant à guérir sa cliente par les moyens ordinaires, lui administra des pilules de mie de pain, en les exaltant comme un remède sans égal, et il en obtint un résultat parfait. J'ai vu un malade privé de sommeil, trompé par son docteur, avaler, en se couchant, de l'eau distillée qu'il croyait être un élixir souverain; je l'ai vu, dès ce jour, dormir pro-

fondément et se plaindre seulement que cet élixir alourdissait sa tête! — Les prodiges incontestables de la grotte de Lourdes ne tiennent pas à une autre cause, qu'à l'imagination frappée, à la puissance de la foi « qui transporte les montagnes »,

La seule parole d'un docteur renommé, sur un ton impérieux et sec, a souvent guéri des maux invétérés, pourvu qu'il n'existât point de lésions dans les organes. Tant il est vrai que notre volonté, qui agit extraordinairement sur nous-mêmes, agit avec la même force sur autrui. On cite le récent et admirable exemple d'une jeune Américaine, aveugle, sourde et muette dès l'âge de 7 ans et qui, par une inlassable volonté, en est venue à la conquête du monde extérieur et intérieur, à la connaissance de cinq langues et des littératures européennes; c'est Miss Keller, que le professeur Naville, de Genève, nous a fait connaître, il y a 20 ans, et dont le Mercure de France, de juillet 1908, entretient ses lecteurs. « Le monde était fermé pour elle et, retracant à elle seule, toutes les étapes de l'humanité, elle en a fait la conquête. avec une volonté sublime. Elle eut ce qu'elle qualifie elle-même: « Le secret vouloir intime. » Volonté! force magnifique qui fait entendre les sourds, parler les muets, voir les aveugles! »

Le corps est un esclave, une matière ductile et flexible, sous les ordres, à la discrétion d'une ferme volonté qui a conscience d'ellemême. C'est surtout dans ce domaine que vouloir, c'est pouvoir; dans ce domaine que les gens à volonté vigoureuse réagissent avec une énergie vraiment créatrice, — tandis que les gens, victimes de la prostration, mollissent sans ressort et succombent; dans la même crise, les uns y trouvent la défaite et les autres la victoire.

Si vous aspirez à une longue vie, à une vieillesse heureuse, n'oubliez pas que « qui veut la fin veut les moyens »; et, — sans négliger les moyens, précédemment indiqués, de l'hygiène et de la modération, — déployez, ce nom: Contrariés, souffrants, malheureux, — avez la volonté de ne pas vous abattre comme un bloc inerte: luttez en de rudes et persévérants efforts; jeter ses armes, c'est accepter la honteuse défaite. — Malades, ayez la volonté de guérir, et vous aurez plus de chances de récupérer la santé. — Vieillards, ayez la volonté de prolonger votre vie, encore et toujours, jusqu'à son extrême limite, et vous serez récompensés; répétez-vous le mot de Flourens : « Nous ne mourons pas, nous nous tuons. » Vous tirerez ainsi de votre corps toute la vie qu'il est susceptible de fournir.

La nature facilite même cette volonté de vivre; car, on aime instinctivement, passionnément la vie, le plus beau des dons de Dieu. Plus on vit, plus on veut vivre. Il semble qu'à mesure qu'on avance, qu'on se traîne, que le vide s'agrandit autour de nous, on devrait se détacher de la terre et soupirer vivement après la fin; c'est le contraire, on se cramponne à l'existence comme le naufragé à une planche de salut. Aussi, avait-il bien raison, Lafontaine, en écrivant ce vers connu:

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret,

Vouloir vivre est donc facile, puisque la nature y aide de tout son poids.

Il va sans dire qu'en tout cela, Dieu seul règne, maître absolu de la santé et de la vie, de la longévité et de la mort. Mais, comme la vie est la résultante des deux actions combinées de Dieu et de l'homme, — il est entendu que, dans les considérations précédentes, nous ne nous sommes placé qu'au point de vue de l'homme, de ce qu'il peut lui-même, en observant les règles de la sagesse. Et notre conclusion est que, s'il ne peut pas tout, il peut énormément pour sa santé, sa vie et sa lon-

gévité. Il peut se surveiller, se gouverner, vouloir, agir, prier. Un mot célèbre d'un père de l'Église résume notre pensée : « Agir, comme si l'on pouvait tout; prier, comme si l'on ne pouvait rien. » Que de miracles sortis de cette intime alliance de l'homme et de Dieu!

N'oublions jamais la force de Dieu; mais aussi n'abdiquons jamais la nôtre: « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. »



LIVRE DEUXIÈME

LA VIEILLESSE DANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE PREMIER

VUE GÉNÉRALE

Une foi profonde en un Dieu personnel avec l'espérance qui en découle naturellement, est toujours, surtout dans la vieillesse, une incomparable ressource de force et de paix.

Or, cette ressource, l'antiquité ne la possédait que bien faiblement. Sans être ingrats ou injustes envers elle et — tout en saluant avec joie les nobles efforts de la philosophie, les aspirations de l'âme, les belles pages écrites sur les grands problèmes, les plus belles peutêtre qu'ont ait jamais lues dans aucune langue — tout en nous réjouissant de ces beautés morales qui révèlent la sublimité de

notre nature, comment, toutefois, ne pas reconnaître l'impuissance antique, avouée du reste par les sages même? A quoi les Stoïciens, malgré leur génie, aboutissent-ils, sur les points qui angoissent l'âme? A quoi? sinon à la faillite, comme on dit de nos jours, au doute, à un amalgame de pensées abstraites, subtiles, où, parfois même, se glisse une superstitieuse terreur. C'est pitié, que le vague et le froid qui dominent dans une philosophie qui devrait être un réconfort et qui, elle-même, a tant besoin d'être éclairée et soutenue. C'est pitié, que les pratiques religieuses, vides, se résolvant en une sorte de formalisme mécanique; pitié aussi, que ces expressions, si fréquemment répétées, de Dieu, de Providence, d'âme, d'immortalité, sans aucune réalité correspondante, suivies de points d'interrogation; pitié, que cette absence d'humanité, de solidarité qui, parfois, se révélait chez les meilleurs : Caton l'Ancien, ne déclarait-il pas qu' « il faut vendre le vieil esclave comme un vieux bœuf ou de la vieille ferraille? »

En outre, la Providence, Dieu, ou les dieux... c'est « la nature », — le « monde », — l' « Univers », — « la loi », — « la fatalité », — « le destin s. Rien de personnel, d'aimant, qui

vibre avec les vibrations de l'âme, — rien du Père Céleste veillant avec sagesse et tendresse sur ses enfants. Les dieux païens!... Quelle confiance et quel respect pouvaient-ils inspirer? Ils étaient pires que les hommes, se mêlant à leurs querelles, à leurs iniquités, à leurs débauches. Dans l'opinion commune, ils étaient « livrés à des agitations continuelles, pleins de haine, de colère et de toutes les passions qui déshonoreraient les hommes raisonnables et sensés!. »

Aussi, de tels dieux ne sont-ils pour le peuple qu'un objet d'épouvante, de mépris ou de raillerie. Quant à ses chefs, aux intellectuels du temps, ils les regardaient comme des entités abstraites, sur lesquelles on discute avec une savante dialectique, parfois en de sublimes dialogues, sans que la conscience et la vie en soient le moins du monde affectés. Le besoin de vérité les dévore; combien ne voudraient-ils pas l'atteindre! Mais ils ne peuvent; le doute revient toujours, cassant les ailes de leurs aspirations.

De la sorte, avant le Christ, l'humanité, sauf de lumineuses exceptions, « cheminait dans la vallée de l'ombre de la mort ». En

r. Plutarque, I, p. 179.

veut-on la confirmation? Qu'on parcoure, comme nous venons de le faire, Les vies des hommes illustres de la Grèce, par Plutarque... pas une étincelle, une lueur d'immortalité! Parmi les meilleurs des vingt-cinq « Illustres », qui moururent de l'épée, de la ciguë, ou de maladie, nul n'est soutenu par la pensée d'un Dieu souverain et paternel, ou d'une survivance personnelle. Tous terminent leur carrière, non sans grandeur, avec une étonnante impassibilité, - bien qu'imprégnés jusqu'à la fin des plus ineptes superstitions; n'est-il pas téméraire, injuste, d'énoncer le soupçon que l'ostentation entrait peut-être pour quelque chose dans ces morts de parade, dans ces mots à effet, qui illustraient la dernière heure?

Quoi qu'il en soit, rappelons que le suicide, prôné par les Stoïciens, pour couper court à une vie malheureuse, est un signe d'incrédulité et de défaillance; car, on ne se dérobe au mal par une mort voulue, que parce qu'on plie sous son poids, qu'on manque de

r. On plaçait deux rameaux d'olivier et de laurier à la porte des malades; — l'un, pour attirer la grâce d'Apollon; l'autre, pour conjurer les mauvais génies. — On connaît le dernier vœu de Soçrate/à Phédon ; « Ne manque pas d'immoler un coq à Esculape. »

courage moral, qu'on est vaincu par la douleur, — au lieu de faire front, de lutter héroïquement, sinon de vaincre. Quant à crier paradoxalement: « O douleur, tu n'es qu'un mot! » on ne la sentait pas moins, et ce n'était qu'une preuve de plus qu'on était impuissant à la comprendre, à l'accepter courageusement, comme une épreuve d'où peut, d'où doit sortir un plus grand bien.

Non, dans le monde antique, le vieillard n'avait ni espérance, ni consolation; son esprit était enténébré d'ignorance, de contradictions et de terreurs sur le lendemain du sépulcre. Et en en descendant les marches, il devait être hanté de la désolante pensée du Dante, au seuil de son Enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. »

CHAPITRE II

LA VIEILLESSE DANS LE MONDE GREC

Si l'on en croit un auteur athénien, la vieillesse aurait été à ce point honorée en Grèce qu'on lui aurait élevé un temple, à Athènes mème. Toujours est-il que Platon, dans sa République idéale, commande à la jeunesse « de se taire devant les vieillards, de se lever quand ils paraissent, de leur céder partout la place d'honneur, de garder le respect du aux parents ».

Du reste, les Grecs professent, pour eux, un tel respect, qu'à leur mort, ils les déifient, ils en font leurs dieux domestiques, leurs dieux Lares ou Pénates, désormais protecteurs de la famille, et auxquels ils consacrent un culte régulier, quotidien, très rigoureux dans ses minuties : cérémonies, libations, sacrifices, prières, rien n'y manque. Ce culte s'élargit même peu à peu, au point que ces dieux devinrent successivement les protecteurs de la phrathrie, de la cité, de la nation.

Leurs dieux, — les Grecs les voyaient partout, d ns tous les objets, tous les faits, tous les phénomènes, tous les événements. Par leurs augures, ils les consultaient sans cesse, et l'on pouvait dire en Grèce, comme en Égypte, que « tout y était dieu, excepté Dieu lui-même¹ ». Et quels dieux! Se vautrant dans les plus infâmes passions, — ce qui justifie le mot spirituel que : « si Dieu a créé l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu ».

C'est le culte de l'ancètre, l'idée religieuse, qui a d'abord groupé la famille autour de l'autel, et constitué le premier noyau de la société organisée, le principe inspirateur de la morale et du droit privé. Autour de cette pierre angulaire s'est fondée et agrandie la religion grecque, religion de méticuleux ritualisme et de terrorisme, qui manquait d'efficacité pour retremper les âmes et assurer au vieillard la paix des derniers jours, la ferme sérénité du délogement définitif.

Telle était la situation en bas, dans le menu peuple. En haut, les philosophes et les rhé-

^{1.} Fustel de Coulange, La Cité antique, p, 149.

teurs, tout en répudiant les superstitions populaires, conservaient pour elles un arrière-goût; les esprits distingués avaient quelque peine à se détacher des crédulités enfantines. Et, s'ils parvenaient à s'élever au-dessus des vieux cultes, c'était pour s'égarer en des spéculations métaphysiques dépassant le niveau commun. La philosophie était l'apanage d'un noyau d'hommes d'élite; en sorte que, pour toute ressource religieuse, il ne restait au peuple grec, d'un côté, qu'un vain formalisme, et, de l'autre, que des abstractions plus vaines encore, auxquelles, d'ailleurs, il ne pouvait se hausser.

Même dans la philosophie où Socrate et ses disciples se jouaient à l'aise, on n'aboutissait pas à des conclusions concluantes. Leurs intentions, certes, leurs hautes visées étaient sauves; mais un doute poignant pesait sur leur âme, se dressant au bout de toute leur dialectique. Tout à l'heure, nous en aurons la preuve. En attendant, citons un beau fragment de la *République de Platon*: « Nous nous réunissons souvent un certain nombre de gens du même âge. La plupart, dans ces réunions, s'épuisent en plaintes et en regrets

r. Livre I, 3. Traduction de Cousin.

amers au souvenir des plaisirs de la jeunesse, de l'amour, des festins et d'autres agréments de ce genre. A les entendre, ils ont perdu les plus grands biens; ils jouissaient alors de la vie; maintenant, ils ne vivent plus. Quelques-uns se plaignent aussi que la vieillesse les expose à des outrages de la part de leurs proches; enfin, ils l'accusent d'être pour eux la cause de mille maux.

« Pour moi, je crois qu'ils ne connaissent pas la vraie cause de ces maux; car, si c'était la vieillesse, elle produirait les mêmes effets sur moi et sur tous ceux qui arrivent à mon âge. Or, j'ai trouvé des vieillards dans une disposition d'esprit bien différente.

« La vieillesse est, à l'égard des sens, dans un état parfait de calme et de liberté. Dès que l'ardeur des passions s'est amortie, on se trouve délivré d'une foule de témoins insensés. Pour cela, comme pour les chagrins domestiques, ce n'est pas la vieillesse qu'il faut accuser, mais seulement le caractère des vieillards. La modération et la douceur rendent la vieillesse supportable. Les défauts contraires font le tourment des vieillards, comme ils feraient celui du jeune homme. »

Platon, toujours dans sa République, s'essaie à démontrer l'immortalité de l'âme; et,

s'il n'arrive pas à des arguments décisifs, il a du moins le grand mérite de s'appliquer à leur recherche et de désirer les trouver, pour servir d'appui à l'humanité chancelante, à la vieillesse, à laquelle tout échappe.

L'un de ses arguments, qu'il tient de Socrate, c'est que « apprendre, c'est se ressouvenir, et qu'on a appris, dans une existence antérieure, ce dont on se ressouvient dans celle-ci ». Cette existence antérieure, c'était la métempsycose, à laquelle croyaient généralement les philosophes. Mais il développe deux preuves plus sérieuses que celle-là : « Il v a pour toutes choses un bien et un mal: l'un conserve, l'autre détruit. Le corps a son mal: c'est la maladie, sous l'action de laquelle il finit par se dissoudre. L'âme a aussi son mal, qui est le vice; mais le vice, qui l'altère, la fait-il périr par la dissolution? Non; car, l'âme n'est pas composée d'éléments sujets à dissolution. Elle est simple, et ce qui est simple échappe à la dissolution; et, d'autre part, le mal du corps, lui étant étranger, ne peut la détruire. »

En second lieu, il déduit l'immortalité du goût de l'âme pour la vérité, le bien, le beau, le juste en soi; elle est, par essence, de même nature et, par conséquent, impérissable.

Ailleurs, Socrate, dans ses entretiens, et Platon, dans le *Phédon* et dans la *Politique*, respirent un air vivifiant sur les sommets du spiritualisme, qui tient encore, il est vrai, plus de la perspective que de la réalité. Il fait bon monter avec eux sur ces hauteurs rassérénantes, surtout au dernier âge; et c'est avec joie qu'on les suit dans leurs efforts à démontrer ces trois capitales croyances: Dieu, l'âme, l'immortalité. On dirait les prophètes du paganisme et la première aube lointaine de l'Évangile dans la nuit'antique.

Il vaut la peine d'aborder le *Phédon*, d'assister aux sublimes entretiens de Socrate et à sa mort, plus sublime encore, par la force de son calme et par la beauté de son âme. Socrate est entouré de ses amis, qui accourent pour jouir de ses derniers jours. Faussement accusé de corrompre la jeunesse et d'introduire de nouvelles divinités, les Onze l'ont condamné à boire la ciguë. Un mois doit s'écouler avant l'exécution de la sentence, et il en profite pour faire de sa prison comme un temple, où il donne à ses disciples le plus clair de son esprit, le plus pur de son âme, discutant avec

eux sur les plus grands sujets de la destinée humaine. Rien n'est beau comme le saint langage, la superbe attitude devant la mort, de ce vieillard de 70 ans, proclamé par l'oracle de Delphes le plus sage des hommes.

Voici un aperçu résumé de ces célèbres entretiens du *Phédon*: Le jour où l'homme expire, son âme se dissipe comme une vapeur, sans laisser trace; si elle survit à la mort et conserve son activité, sa pensée, — où est la preuve? — Cette preuve, il la cherche : chaque chose naît de son contraire... la mort, de la vie, et la vie, de la mort. Si la vie ne sortait pas de la mort, toutes choses seraient absorbées par la mort, et plus rien ne vivrait.

L'âme se rend vers ce qui est immatériel, divin, immortel et sage; là, elle est heureuse, délivrée de l'erreur et de la folie, des craintes, des amours déréglés et de tous les autres biens humains. Mais, si elle se retire du corps, souillée et impure, chargée de ce poids, ayant horreur de l'immatériel, elle va errant parmi les tombeaux, où l'on a vu parfois des fantômes ténébreux, comme doivent être les ombres des âmes coupables.

En un autre moment, Socrate compare l'âme à l'harmonie de la lyre : les cordes étant détruites, l'harmonie l'est aussi. Or, l'âme est une harmonie résultant de l'accord des qualités corporelles; l'âme est leur résultante, leur harmonie. Ne disparaît-elle pas avec elles? Doute cruel; il faut chercher d'autres preuves. Et le dialogue entre maître et disciples recommence, animé et pressant.

Le *Phédon*, qui nous en a gardé la mémoire, comprend deux parties, — celle qui soutient l'indissolubilité du principe intellectuel dans la dissolution du corps, et celle qui relate les croyances populaires et mythologiques sur l'état ultérieur de ce principe immortel. Cette seconde partie est une épopée qui charme l'imagination, après que l'intelligence a reçu satisfaction dans la première.

Le temps s'écoule, et le dernier jour de Socrate est venu. Mais, comme la loi athénienne défendait de mettre à mort avant le coucher du soleil, « que pourrions-nous faire de mieux, dit Socrate, que de nous entretenir sur la question du suicide? » Et il continue : « L'homme appartient aux dieux comme un esclave à son maître; il n'a donc pas le droit

I. Note D.

d'attenter à ses jours... » « J'espère en une destinée meilleure. Vérité, justice, bien, beauté, sont insaisissables par les sens corporels, comme la grandeur, la santé, la force, l'essence des choses. Mais, avec l'âme, ce sera différent; avec elle, nous pensons, et, avec la pensée toute seule, nous pensons à la pure essence de la pensée. Le corps gêne la pensée par mille liens. La séparation de l'âme et du corps sera donc un bienfait. Aussi, ce voyage qu'on m'a ordonné me remplit d'une douce espérance; c'est la mort; le philosophe doit s'exercer à mourir, et la mort n'est nullement terrible...

« Lorsque la mort approche de l'homme, ce qu'il y a en lui de mortel meurt; ce qu'il y a d'immortel et d'incorruptible se retire intact et cède la place à la mort... »

Si l'âme est immortelle, il faut en avoir soin, non seulement pour cette vie, mais encore pour le temps qui la suit... Il n'y a d'autre salut pour elle, que de devenir éclairée et vertueuse... Qu'il prenne donc confiance, celui qui, pendant sa vie, a rejeté les plaisirs et les biens du corps, comme lui étant étrangers et portant au mal, — qui a orné son âme de la parure qui lui est propre, comme la tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité.

Celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, prêt au voyage, quand la destinée l'appellera... Pour moi, la destinée m'appelle aujourd'hui, et il est temps que j'aille au bain; car, il est mieux de ne boire le poison qu'après m'être baigné, pour épargner aux femmes la peine de laver mon cadavre!

Quelle admirable sérénité, quelle pureté d'ame dans ce vieillard grec, le premier des sages!

Ses amis lui demandant s'il n'a rien à leur prescrire au sujet de ses enfants, de sa famille, de son ensevelissement : « Rien autre, leur dit-il, que de vous engager à pratiquer ce que nous avons toujours dit. » Et, les regardant avec un sourire plein de douceur : « Dès que j'aurai avalé le poison, je ne demeurerai plus avec vous, je vous quitterai pour jouir de félicités ineffables. Ce n'est pas moi que vous enterrerez, mais mon corps, et vous l'enterrerez de la manière la plus conforme aux lois. »

Il prit son bain, laissant ses disciples désolés, comme s'ils perdaient leur père. On lui amena ses trois enfants, on introduisit sa femme

r. Cuvres de Platon: Le. Phédon, trad. de Cousin, vole I, p. 299, 300, 314. — L'habitude était, chez les Grees, de faire laver et parfumer les cadavres par les femmes.

Xantippe et les femmes alliées. Il leur donne des consolations et des ordres, les renvoie, retrouve ses disciples et, passant ses doigts dans la chevelure de Phédon: « Tu feras couper ces beaux cheveux, comme font les Grecs, après la mort de leurs amis, et tu les déposeras sur mon tombeau. »

Il s'assied sur son lit, et le serviteur des Onze, au coucher du soleil, se présente : « Socrate, lui dit-il, depuis que tu es ici, je t'ai trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont entrés dans cette prison. Tu sais ce que je viens t'annoncer; supporte avec résignation ce qui est inévitable. » Il se détourne et fond en larmes, en se retirant. « Toi aussi, lui dit Socrate, reçois mes adieux »; et, regardant ses disciples : « Voyez quelle bonté en cet homme; il m'est souvent venu voir et, maintenant, il me pleure. Allons, obéissons de bonne grâce; qu'on m'apporte le poison, s'il est broyé. « Attends, lui dit Criton, le soleil n'est pas couché. — « Non, je ne suis pas si amoureux de la vie. »

On porte donc le poison dans une coupe : « Fort bien, mon ami, mais que faut-il que je fasse? » — « Pas autre chose que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties; alors, tu te coucheras

sur ton lit, et le poison agira de lui-même. »

Il lui tend la coupe, Socrate la prend avec permis de répandre un peu de ce breuvage pour en faire une libation. — « Socrate, répond le geôlier, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. » « le comprends, dit Socrate; mais, au moins, il est qu'ils bénissent mon voyage. » Il porte la coupe à ses lèvres et la boit d'un trait avec une merveilleuse tranquillité d'âme.

Tous alors éclatent en sanglots... « Que faites-vous, mes amis, que faites-vous? J'ai renvoyé les femmes pour éviter ces scènes de vous plus fermes. »

Il se promène, sent ses jambes faiblir et se couche sur le dos; son corps se refroidit et se raidit insensiblement, en commençant par les pieds. Et, avant que le cœur fut gagné: « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette!. »

Et Criton lui ferma la bouche et les veux2.

^{1.} Pour l'avoir guéri de la maladie de la vie.

^{2.} Œuvres de Platon : Le Phédon, I, p. 321, 322.

Belle mort, qui, sans être triomphante comme certaines morts chrétiennes, peut en remontrer à beaucoup de chrétiens, par la noblesse de ses dernières préoccupations, la trempe de son caractère et, même, sa demi-espérance.

*!

Après lui, son école, notamment ses principaux disciples, Platon et Xénophon, continuèrent sa philosophie. Plus tard, surgit le Stoïcisme avec son chef, Zénon, qui, 300 ans avant Jésus-Christ, fonda, comme Socrate, un système dont Dieu et l'âme forment les deux principes. Seulement, pour lui, l'âme était un air ardent, une espèce de feu; et Dieu, un élément igné, vivifiant toute chose. Quant à sa morale, dont nous avons déjà dit un mot, il l'éleva à une grande hauteur et laissa du sage idéal un splendide portrait.

Mais, ni dans sa philosophie, ni dans sa morale, ne se rencontre le vrai suc nourricier de l'âme, le point d'appui suffisant pour prendre l'essor vers les régions éternelles. Sa philosophie s'égare dans les spéculations imaginatives et sa morale commande une insensibilité farouche, aussi contraire à la nature qu'au devoir. Il mourut en sage, lui aussi, au

bout d'une extrême vieillesse et entouré d'une vénération universelle; grand exemple pour la vieillesse de son temps, — bien qu'il ne fût pas la lumière, mais une aspiration à la lumière. Sans contredit, de tels exemples produisaient un effet de moralisation, d'adoucissement de mœurs. Peut-ètre leur doit-on cette loi qui sévissait contre quiconque aurait frappé son père ou sa mère, ou refusé de les nourrir, de les loger; à coup sûr, il en rejaillissait un traitement humain envers les faibles et un respect empreint d'égards pour les vieillards.

Il est vrai que, dans la législation si touffue des Républiques grecques, ne se rencontrent pourtant pas des lois spéciales à la vieillesse et qu'on en est réduit à glaner, çà et là, des traits épars; néanmoins, on constate que, d'une manière générale, loin de manquer à la vieillesse, on en tenait grand compte dans la vie privée et dans la vie publique. Le Sénat Spartiate, entr'autres, était exclusivement composé de vieillards dont le moins âgé devait avoir soixante ans. Or, cette Assemblée de vingt-huit membres formait le suprême Conseil de la République, et les Sénateurs étaient appelés Maîtres et Seigneurs de la République, chargés des affaires capitales de l'État. De

leurs décisions dépendaient l'honneur, la fortune et la vie des citoyens, — ce qui leur valait partout un respect mêlé de crainte¹. Parmi les fonctionnaires figuraient dix surveillants-vieillards ($\Sigma \omega \gamma \rho \sigma \nu (\zeta x)$), dont la mission était de maintenir les bonnes mœurs des jeunes gens.

Lorsque les affaires internationales nécessitaient la nomination d'un ambassadeur, le choix se portait de préférence sur un vieillard qui, muni de pleins pouvoirs, n'avait de compte à rendre à personne.

Dans les Assemblées populaires, les cérémonies expiatoires terminées, le hérault du Sénat, après avoir lu l'ordre du jour, criait : « Quels sont les citoyens au-dessus de cinquante ans qui désirent la parole? » Et quand les vieillards, les premiers, avaient occupé la tribune, le hérault criait encore : « Les Athéniens à qui la loi reconnaît le droit de parler, sont maintenant libres de se présenter ». Alors les hommes non disqualifiés, de trente à cinquante ans, montaient à leur tour à la tribune et participaient aux discussions publiques.

Aux fêtes des Panathénées quinquennales,

^{1.} Antiquites grecques, I, 319.

en l'honneur de Minerve, c'étaient des vieillards qui portaient les branches d'olivier. Et c'étaient, eux aussi, que, dans les banquets, on écoutait les premiers; le plus âgé d'entr'eux était chargé de rappeler à tous, en leur montrant la porte, qu'aucune parole prononcée dans l'enceinte n'en devait sortir.

A Sparte, en particulier, malgré la rudesse des mœurs et les cruels traitements infligés aux esclaves, il était expressément recommandé d'honorer la vieillesse. Un vieillard, entrant dans un lieu public, — les jeunes gens spontanément se levaient; dans les rues, ils lui cédaient le pas et, dans une conversation, se taisaient pour le laisser parler. N'auraient-ils rien à apprendre à cette école, bien des jeunes gens de nos jours?

En outre, tout vieillard possédait l'autorité d'un père sur les enfants censés appartenir à l'État, les reprenait, les conseillait, réprimait leurs mauvaises dispositions naissantes. Un vieillard même, qui, le cas échéant, n'aurait pas sévi contre un jeune homme en faute, était passible de la peine qu'il méritait.

Un profond respect, une touchante sollicitude, entourait les parents, les parents âgés.

^{1.} Antiquités grecques, I, 347.

Les jeunes gens se faisaient leurs vengeurs pour les offenses reçues, veillaient à leur entretien, aux honneurs funèbres et, en cas d'absence prolongée, priaient leurs amis de les remplacer auprès d'eux. Les fils ingrats, objet des châtiments des Furies et des divinités infernales qui exécutaient les imprécations des parents, étaient décrétés d'infamie, privés de certains privilèges, notamment de la dignité d'Archonte!

La Grèce offrait ainsi le spectacle d'une civilisation relativement pure; làcunes et rudesse ne manquaient certes pas; mais il est juste de reconnaître que le monde grec, si distant du christianisme par le temps et par les principes constitutifs, a pu offrir le spectacle d'une moralité relativement élevée, — le spectacle de nobles âmes qui sont l'honneur de l'humanité et peuvent être considérées comme ayant donné le maximum de l'effort humain, dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de la vie : « L'homme était allé, dit Lamartine de Socrate, jusqu'où l'homme peut aller; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense."

^{1.} Id., II, 299,-300.

^{2.} Premières méditations, I, 272; La Mort de Socrate, note E.

CHAPITRE III

LA VIEILLESSE DANS' LE MONDE ROMAIN

En quittant la Grèce pour Rome, nous quittons le pays des rêves d'or, des passions idéales, du bel enthousiasme, pour entrer dans la sphère de la vie pratique, positive, presque prosaïque.

La Grèce, c'est la jeunesse; Rome, c'est l'âge mùr, avec son esprit des affaires, de l'administration, du gouvernement, dont la devise semble être: omnia pro dominatione. Un mot de Pline l'Ancien caractérise énergiquement ce goût pratique des Romains: Romani, omnium utilitatum, rapacissimi. Mais, nonobstant cette différence de mentalité, à Rome comme en Grèce, la vieillesse est en bon rang. Comme pour la Grèce, nous devons nous résoudre à butiner un peu partout quantité d'éléments dispersés dans les auteurs; mais, cependant, quelques-uns d'entr'eux nous fournissent une riche moisson, notamment Cicéron, Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle.

Du premier, né 106 ans avant Jésus-Christ, nous possédons une précieuse monographie sur la *Vicillesse (De Senectute)*, devenue classique, employée dans tous les lycées du monde, et dont notre Montaigne a pu dire que « ce livre donne appétit de vieillir ».

Mais avant d'en parler, relatons préalablement quelques traits épars dans l'histoire romaine, qui montrent en quelle vénération on tenait les vieillards, appelés les « Augures du passé »

Si l'âge n'était pas nettement déterminé pour entrer au Sénat, on n'en tenait pas moins compte. Les seuls noms de Patres, de Sénateurs (Senes), indiquent suffisamment qu'on exigeait une expérience que donne seule la longue pratique de la vie. Dans la suite, le nombre et l'âge des Sénateurs varièrent souvent et beaucoup; mais le poids de la sagesse conférée par l'âge fut toujours pris en considération. En cela du reste, les Romains s'inspiraient des Grecs, dont fréquemment ils imitèrent les lois et les coutumes!

^{1.} Antiquités romaines, I, p. 4, 157, 230.

Parcimonieux sur la manière dont les vieillards sont considérés, les auteurs par contre abondent en détails sur la vieillesse ellemème, ses avantages, ses inconvénients, les dispositions avec lesquelles il faut l'acceptér. Nous devons observer que, pour si intéressants et utiles que soient leurs ouvrages sur ce sujet, si haut qu'ils se soient élevés sur l'échelle des devoirs, et quelqu'admiration, quelque gratitude qu'on leur doive, ils ne répondent pas aux profonds besoins de l'âme, ils ne fournissent pas un aliment spirituel suffisant, ni des espérances assez solides et assez lumineuses.

Rendons hommage à leurs efforts, aux sublimes travaux qui les couronnèrent, bien qu'ils laissent tant à désirer. Mais pouvaientils, d'un bond, franchir les limites de la nature humaine, atteindre « à ce que l'œil n'a point vu, à ce que l'oreille n'a point entendu, à ce qui ne monte pas naturellement au cœur de l'homme? » (I Cor. II, 9.)

Dans leurs œuvres, même les meilleures, perce le littérateur, composant une pièce académique, plutôt que l'apôtre cherchant à propager le feu intérieur qui le brûle. Aussi, ne se sent-on pas réchauffé par cette froide littérature conventionnelle, cette philosophie cou-

rante, — pas plus qu'on ne se sent consolé par ces *consolations* à la mode, ces *consolations* artificielles, oratoires, comme celles de Sénèque à sa mère Helvia, à Marcia, à Polybe, et comme celles du XVII° siècle, en imitation de l'antiquité.

On ne peut se défendre de l'impression que l'écrivain écrit pour lui-même, son plaisir ou sa gloire, plus que pour inspirer force et courage aux malheureux. Il en est ainsi pour la vieillesse; c'est un sujet à dissertation, où les auteurs effleurent la surface, sans descendre aux profondeurs de l'âme, sans monter à la hauteur des cieux. En somme, leurs réflexions sur la vieillesse se résument dans les fatalités, les banalités de la morale vulgaire d'Horace: « Durum! Sed levius sit patientià, quidquid corrigere est nefas. » C'est dur! Mais qu'y faire? Après quoi, point de ressort, point d'élan, - parce que point de foi et point d'espoir, point de vrai Dieu, point d'au delà cer tain, mais seulement un bonheur ras terre, banal, subordonné à tous les flots.

Cela dit, revenons au *Traite* de Cicéron, sur la *Vicillesse*. Sans ètre au premier rang des

penseurs, Cicéron, « ce Parisien de Rome », à temps perdu, des grandes choses de l'esprit. Naturellement ambitieux, il eût mieux aimé donner son temps aux affaires publiques (negotium); mais ses déceptions et le triomphe de la politique césarienne lui créèrent des loisirs (otium cum dignitale), — rêve du sage antique. Seulement, à l'inverse des Grecs qui cultivaient la philosophie pour elle-même comme une science, les Romains, en gens pratiques, ne lui consacraient que leur temps perdu, comme à une distraction, à un complément de culture. Et Cicéron, meurtri, chagrin, la consolation et l'égalité d'âme; car, les Romains, cherchant toujours l'utilité des choses, voyaient surtout dans la philosophie une sorte de médecine morale pour soutenir les âmes.

Cicéron donne à son *Traité sur la vieillesse* la forme d'un entretien, dans lequel il évoque Caton, le Censeur, célèbre par son austère vertu et qui, interrogé par Scipion et Lélius, leur expose comment il y a encore du bonheur dans le déclin, — là-même où quelques-uns ne sont, hantés que par des pensées lugubres, par l'épouvante de la mort. Pour Caton, la mort est une délivrance : « Le jour de mon

départ venu, il ne serait pas facile de me retenir ici-bas. » En réalité, Cicéron qui, 43 ans avant notre ère, fut égorgé à 64 ans, par les sicaires d'Antoine, l'un des triumvirs, — se fait l'écho de la doctrine de Socrate et de Pythagore, philosophe grec, né 570 ans avant Jésus-Christ. Il la développe, en moraliste et en orateur, en un style élégant. Et l'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'en signalant les inconvénients et les avantages de la vieillesse, il penche vers ceux-ci, qu'au fond sa dissertation tourne en apologie de la vieillesse. Il lui manque seulement, comme à tous les païens, la flamme supérieure qui vivifie, la force que rien n'ébranle, la paix que rien ne trouble, les divines certitudes qui greffent la vie éternelle sur cette vie d'un jour.

« Le grand soutien de la vieillesse, dit-il, est un long usage de la vertu; mais les hommes, moins sages que les fourmis, n'amassent pas, dans l'été de leur jeunesse, la provision de force, de sagesse, de modération, pour mieux supporter les rigueurs de l'hiver. Oublieux de l'avenir, ils vivent dans l'intempérance, la dissipation, l'imprudence; et, plus tard, ils récoltent ce qu'ils ont semé, la brièveté de la vie, tout au moins l'ivraie de la maladie et des infirmités. » Il s'applique à réfuter les divers reproches adressés à la vieillesse et il les groupe sous quatre chefs. On accuse la vieillesse : a) D'éloigner du travail, des affaires; b) De nous dépouiller de nos forces; c) De nous priver des plaisirs et des jouissances; d) Enfin, de nous rapprocher du seuil du sépulcre. Puis, il reprend chacune de ces accusations et les réfute tour à tour.

Quelques mots seulement, non comme résumé, mais comme simple indication du cours de ses pensées.

- a) Éloigné des affaires, comme aussi de ses travaux habituels, le vieillard se crée d'autres occupations. Il se rend utile par son expérience, ses conseils, son exemple, ses présidences, ses directions, son activité dans son intérieur; n'en est-ce pas assez pour remplir ses journées? Le pilote assis, à la poupe du navire, la main au gouvernail, est-il moins utile que le matelot qui grimpe aux cordages?
- b) Quant à la diminution des forces, chacun agit selon celles qui lui restent : « Je suis dans ma & 4° année¹, et je n'ai pas la vigueur d'autrefois; néanmoins, je ne suis pas entièrement

^{1.} C'est Caton qui parle dans le Dialogue.

énervé, abattu, et le Sénat, la tribune, mes clients, ne s'aperçoivent pas de ma faiblesse.» Il faut entretenir sa santé par des exercices modérés, combattre la vicillesse comme une maladie, et alimenter aussi l'esprit et le cœur, de même qu'à une lampe, il faut verser de l'huile.

c) En troisième lieu, l'âge, dit-on, nous prive des plaisirs... On doit, au contraire, lui être reconnaissant de nous délivrer des passions et des voluptés qui sont un terrible fléau, paralysant jugement et sens moral. Les désirs du vieillard, d'ailleurs, ne sont plus ceux de la jeunesse; Sophocle, déjà vieux, s'applaudissait de s'être soustrait au farouche maître de la volupté, de s'appartenir. Rien pagne, le soin des jardins, des abeilles, des Puis, que d'autres satisfactions! « Mille marques d'honneur accueillent les vieillards; on les salue, on vient à leur rencontre, on se range sur leur passage, on se lève à leur aspect, on les escorte, on les reconduit, on honorable de la vieillesse; nulle part, autant d'hommages pour elle. A Athènes, un jour, de la tribune des ambassadeurs; ils se lèvent tous, le reçoivent au milieu d'eux, et l'assemblée, de les couvrir d'applaudissements! Quelle plus noble joie que de finir dignement le drame de la vie! On dit bien que les vieillards sont moroses, difficiles, irrascibles... Mais cela tient au caractère individuel, et non à la vieillesse elle-même. »

d) Enfin, dernier reproche à la vieillesse : elle touche à la mort... Mais, de deux choses, l'une : ou la mort anéantit l'âme, ce qui doit nous être indifférent; ou elle la fait passer à l'immortalité, et nous devons la désirer. On philosophiquement. - En outre, la mort sévit à tout âge, brise les longs espoirs; et, par les témérités, les maladies aiguës, les jeunes gens mort des jeunes est contre nature, tandis que qui s'éteint peu à peu, naturellement; - on « l'arrière-saison de la vie est pleine de chardécouvre la terre et que je vais, enfin, toucher au port ».

Soixante pages durant, il plaide la cause de la vieillesse, exaltant ses bons côtés, atténuant les autres; et, le tout, dans une forme poésie qui voile ce que la démonstration peut offrir d'imparfait. Cà et là, revient la question de l'âme et de la vie future, mais toujours avec son inévitable et pénible point d'interrogation. Ce n'est pas qu'il n'ait parfois de belles envolées, à la fin surtout, comme couronnement de son œuvre : « Quels sont les plaisirs de la vie, ou plutôt quels ne sont pas ses maux? Je veux qu'elle ait des jouissances; mais, ce bonheur, ou nous lasse, ou finit. Loin de moi, le dessein de calomnier la vie; je ne regrette pas d'avoir vécu; mais je sors de la vie comme d'une hôtellerie, et non comme sage et non point une habitation fixe.

« O le beau jour que celui où j'irai me réunir à cette Assemblée céleste, et à ce divin Conseil des âmes, après m'être éloigné de cette foule impure, de cette fange terrestre!... Voilà par quels moyens j'ai pu alléger le poids de la vieillesse et le rendre tout à la fois facile et même agréable à supporter. Que si je me trompe en croyant à l'immortalité de l'âme,

c'est une erreur qui me plaît, et je ne veux pas, tant que je vivrai, qu'on m'arrache une illusion si douce. Mais si je meurs tout entier, je ne sentirai plus rien...; et, lors même que l'homme ne serait pas immortel, il serait encore à désirer pour lui de s'éteindre en son temps; car, la vie a sa mesure naturelle; c'est un drame, dont la vieillesse est le dernier terme.

Finalement, l'arrière-fond de sa pensée transpire dans ce dernier mot : « L'immortalité!... C'est un beau risque à courir; il faut s'en enchanter soi-même »; c'est à Platon qu'il doit encore cet emprunt.

Le même esprit d'élévation et d'incertitude se retrouve dans le grand philosophe Sénèque, né trois ans après Jésus-Christ, et qui, en 65, reçut de l'horrible Néron, — son élève! — l'ordre de s'ouvrir les veines.

Il se rattache, de bonne heure, comme Cicéron, au stoïcisme, fondé par Zénon, 200 ans avant l'ère chrétieune C'était généralement le cas des Romains lettrés qui, rompant

r. Note F.

avec ses spéculations subtiles, lui imprimèrent un caractère plus pratique, remplacèrent, dans la langue philosophique, le nom de *Destin* par celui de *Providence* et s'inclinèrent, sans murmurer, devant les événements. Il va de soi que les Stoïciens, en gros, rejetaient, en s'en moquant, les puérilités du paganisme; mais ils identifiaient Dieu avec la raison universelle, la nature, le Destin. A Rome, cependant, il semble que la religion et l'éthique imprégnèrent la doctrine d'un esprit plus personnel et plus vivant.

Les Œuvres de Sénèque nous sont une source abondante. On cite bien quatorze lettres de Sénèque à saint Paul, son contemporain, et quatorze lettres en réponse, de saint Paul à Sénèque; mais ce n'est là qu'une de ces fraudes pieuses, si usitées-chez les chrétiens du III° et du IV° siècle, — dans une bonne intention apologétique. Tous deux moururent à Rome, à deux années de distance, — à supposer que la tradition soit fondée qui fait trancher la tête à Paul, dans sa prison.

Sénèque ne dissimule pas, sous le voile des symboles, ses croyances philosophiques. Il rejette carrément les superstitions païennes: « Je ne suis pas assez sot pour croire à de telles fadaises; si nous adorons la tourbe des dieux accumulés par les superstitions, n'oublions pas qu'un tel culte n'a d'autre fondement que la coutume. » Il parle indifféremment, au pluriel ou au singulier, de la Divinité. Il conseille le suicide, pour échapper aux incommodités de la vieillesse : manque de virilité morale tenant au manque de foi et d'espérance.

Dans sa fameuse lettre à Lucilius, la douzième, il énonce ses pensées et ses conseils sur la vieillesse. Voici quelques extraits: « Tout, autour de moi, m'annonce que je vicillis... suivent des preuves qui sentent la rhétorique plus que la philosophie. J'ai cette obligation à ma campagne, qu'à chaque pas elle m'a mis ma vieillesse sous les veux. Eh bien! faisons-lui bon accueil à cette vieillesse, aimons-la; pour qui sait en jouir, la vieillesse est pleine de douceurs; les fruits ont plus de saveur, quand ils passent... L'âge le plus heureux de la vie est celui où, déjà sur le déclin, nous ne touchons pas encore à la tombe. Et, même, ce dernier terme de l'existence a, selon moi, ses plaisirs; il a, du moins, celui de n'en plus désirer. Qu'il est au loin, derrière soi!

« Direz-vous qu'il est triste d'avoir la mort

devant les yeux? La mort! — elle menace la jeunesse autant que la vieillesse; elle ne fait pas, comme les Censeurs, l'appel par rang d'àge. Ensuite, est-il vieillard si décrépit qui ne puisse espérer un jour encore? Or, un jour, c'est un degré de la vie; la vie est une suite de parties... Dites chaque soir : J'ai vécu et, chaque matin, vous aurez un jour à gagner. »

Il ajoute que si l'on trouve dur de vivre sous le joug de certaines nécessités, rien n'empêche de s'en affranchir, en quittant volontairement la vie, — légitimant ainsi le suicide, à l'instar des Épicuriens et des Stoïciens. « Est-il, d'ailleurs, dit-il, si difficile d'amener l'âme au mépris de la mort? Ne nous menacet-elle pas, sans cesse? Chaque jour, n'allonsnous pas, tous, à la mort? Nous y allons, du jour même de notre naissance. Si la viea été agréable, sortez-en ainsi que d'un banquet, remerciant votre hôte, et rassasié de jours¹; si la vie est mauvaise, n'en déplorez pas la fin qui est une délivrance. Ce n'est pas si essentiel de vivre... Tous les jours, je remplis envers moi les fonctions de juge, en me citant à mon propre tri-

^{1. . . &#}x27; (« Je volidrais qu'à cet âge,

[«] On sortit de la vie, ainsi que d'un banquet,

[«] Remerciant son hôte et qu'on fit son paquet. » ·

bunal. Quand, chaque soir, on a emporté la lumière de ma chambre, je commence une enquête sur toute ma journée; je reviens sur toutes mes pensées et toutes mes paroles... »

S'en prenant à la jeunesse : « Si tu te livres à des voluptés infâmes... je te punirai par des infirmités cruelles qui termineront une vie de scandales. Si tu te livres à l'intempérance, les lois des hommes ne te puniront pas, mais je te punirai én abrégeant tes jours!. »

Mais, dans la pratique, tous ces philosophes romains, teintés de stoïcisme, infligent de singuliers démentis à leurs maximes morales. Ils proclament que « la douleur n'est qu'un mot »; mais, si elle devient trop pressante, incapables de la surmonter par la vigueur de l'âme, ils lui échappent par le suicide. Ils prêchent le mépris des richesses : « quel besoin des objets extérieurs peut avoir celui qui a rassemblé tous ses biens en luimême²? » et puis, à la tête d'une énorme fortune, Sénèque vit dans un luxe oriental. Il plaide en faveur des esclaves, il réclame leur libération, et il n'affranchit pas les siens! Jean-Jacques Rousseau ne fut pas plus élégant

^{1:} Œuvres de Sénéque, in-folios p. 610.

^{2.} Id.

quand, après avoir fait à toutes les mères un impérieux devoir d'allaiter et d'élever ellesmèmes leurs enfants au foyer, il envoie tous les siens... à l'hôpital!

Néanmoins, Sénèque se montre heureux dans sa vieillesse, puisqu'il écrit : « Mon il conserve sa vigueur, et il me contredit sur la vieillesse, qu'il appelle sa fleur. » Ses réflexions sur la vieillessse n'échappent pas toujours à la banalité, répétant ce qui tombe sous le sens, qu'on descend plus vite qu'on ne monte, que la vieillesse même tombe à plat. « Qu'est-ce que l'homme? Un pot cassé; pour le briser, il n'y a qu'à le jeter à terre. En quel endroit que tu te heurtes, la mort est là. Ce qu'on appelle vieillesse n'est qu'une petite révolution d'années!. Comme on peut boucher deux ou trois fissures d'un navire, on peut réparer deux ou trois avaries dans la vieillesse. Mais, si le navire fait eau de toute part, on ne peut l'empêcher de couler; ainsi de l'homme. C'est une grande chose qu'il faut apprendre de longue main : de s'en aller de bon cœur. »

S'en aller de bon cœur!... Mais trouvait-on

^{1.} Œuvres de Sénèque, in-folio, p. 408, 497.

pour cela un ressort suffisant dans les stupides pratiques religieuses des Romains? dans leurs dieux n'inspirant que terreur ou mépris? dans ces dieux avec lesquels ils ne cessent de ruser? On cite un individu qui promet une tête à Jupiter, en cas de succès; or, le succès venu, il lui offre, au lieu d'une tête de bœuf ou de mouton, — une tête d'ail, s'en tirant à bon marché, et ne se croyant pas parjure. Évidemment, de tels dieux, joués et conspués, ne pouvaient rien sur la conscience humaine pour l'inspirer, pas plus que sur le cœur pour le consoler.

Le philosophe Épictète, 90 ans après Jésus-Christ, qui, d'après Pascal, est un des philosophes du monde qui a le mieux connu les devoirs de l'homme, fit faire à la vie intérieure et morale un grand pas en avant. Par moment, on le croirait éclairé de certains reflets du christianisme: « Tout le désir de l'homme doit être de connaître la volonté de Dieu et de la suivre. Dieu doit être le principal objet des méditations de l'homme. Il gouverne avec justice; il faut se soumettre à lui, de bon cœur; ainsi, l'on sera préparé à souffrir pai-

siblement les événements les plus fâcheux. Ne dites point : j'ai perdu mon fils, mais : je l'ai rendu; — ma fémme est morte, mais : jé l'ai rendue. » Vraiment, ne dirait-on pas un lointain écho de la fervente piété de Job : « L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté, que son nom soit béni! » (Job, 1, 21.) Et encore : « La chose la plus sérieuse est d'avoir des idées justes sur les dieux, de croire qu'ils existent et qu'ils gouvernent toutes choses avec droiture et équité. Pénétrez-vous de cette idée que vous devez leur obéir, consentir à tout ce qu'ils demandent de vous, et vous soumettre au fait accompli, comme ayant été décidé par sa sagesse suprème. »

C'est une joie de lire sa belle prière aux dieux, résumant sa doctrine, et sur laquelle un souffle chrétien semble avoir passé: « Dieux! ai-je violé vos commandements? Ai-je abusé des présents que vous m'avez fait? Ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux et mes opinions? Me suis-je jamais plaint de vous? Ai-je accusé votre Providence? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même! J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pau-

^{1. «} Non, ce que je veux, mais ce que tu veux. » (Luc xx1, 42.)

vreté'. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je m'ai jamais désiré d'en sortir? M'avez-vous jamais vu triste de mon état? M'avez-vous surpris dans l'abattement et dans le murmure? Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. Le moindre signal de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique?... Je sors, et je vous rends mille très humbles grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre, pour me faire voir tous vos ouvrages et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez l'Univers. »

Et voicî les vœux suprêmes qu'il exprime avec une simplicité touchante : « Je voudrais que la mort me surprit à me corriger de moimême et attentif à tous mes devoirs, afin que, dans ce moment, je fusse en état de lever au Ciel mes mains pures et de dire aux dieux : Toutes les facultés que j'ai reçues de vous, pour connaître votre Providence et pour lui être entièrement soumis, — je ne les ai jamais négligées; autant que je l'ai pu, j'ai tâché de ne pas vous déshonorer. Je n'ai jamais été

[.] I. « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. » (Philipp. IV, II.)

fâché de quoi que ce soit que vous m'ayez envoyé. Je vous rends grâce de ce que vous m'avez créé. J'ai usé de vos biens, pendant que vous me l'avez permis. Vous voulez les retirer, je vous les rends. Ils sont à vous; disposez-en comme il vous plaira, je me remets entre vos mains. » Ces mots ne rappellent-ils pas les derniers du Christ, exhalant son âme : « Je remets mon esprit entre tes mains »?

Admirable renoncement à soi-même devant une volonté supérieure, meilleure que la nôtre.

C'est lui qui disait dans son effort spiritualiste : « Je suis une àme qui traîne un cadavre. » Grec, né à Hiérapolis, esclave à Rome et affranchi, Épictète y fonda une école de hautenseignement philosophique et moral, sous les empereurs Adrien et Marc Aurèle, avec lesquels il adoucit et spiritualisa le scepticisme, accentuant la note religieuse et donnant presque à soupçonner qu'une étincelle chrétienne a rejailli sur lui.

Il n'écrivit rien, pas plus que Socrate, pas plus que Jésus-Christ; il est des personnalités qui sont une écriture vivante. Et combien l'écriture vivante dépasse en puissance l'écriture morte! Mais un de ses disciples, Arrien, rédigea Le Manuel d'Épictète, résumant ses plus belles pensées sur la nature humaine et la

nature divinè, sur les devoirs, l'esprit religieux, la pitié... immense progrès depuis trois siècles, vrai *Code* du Stoïcisme amendé¹.

Avec de tels sentiments, la vieillesse ne pèse guère, et « la mort est presqu'un gain », comme pour l'apôtre. Mais cette élévation d'âme n'était l'apanage que d'une élite infime; quant à la masse du peuple, à l'innombrable foule, « à la vile Plèbe », elle se courbait dépravée, aveugle, sous « la fadaise » de superstitions stupides, sous le joug de divinités plus dépravées encore qu'elle-même.

Le noble enseignement et la vie d'Épictète, qui exercèrent leur influence sur certains esprits éclairés, produisirent leur effet immédiat sur *Marc-Aurèle*, le monarque du monde qui, au dire de Renan, a le plus honoré un trône³.

Ce sage des sages, le premier des Stoïciens peut-être et qu'on prendrait pour un chrétien anticipé, avait d'autant plus de mérite qu'il vivait dans l'affreux tourbillon de la Cour et

r. Note G.

^{2.} Note H.

des camps, dans un milieu absolument corrompu. Il faut lire le beau volume de Renan: Marc-Aurèle et la fin d'un siècle, où l'on voit que, tout entier, il se consacre à la culture de son âme, en même temps qu'à son peuple, à sa patrie. Malgré mille soucis, mille travaux et de perpétuels voyages, il trouvait le temps de méditer sur les plus grands sujets, et d'écrire, chaque jour, ses réflexions sur ses tablettes. A sa mort, ses amis réunirent ses pensées en douze tablettes, qu'ils intitulèrent Pènsées de Marc-Aurèle, ou : Tà els exposos, c'est-à-dire au sujet de soi. Quel remarquable empire sur luimême, pour se retirer en lui, s'abstraire de tout et consigner par écrit le fruit de ses intimes expériences!

« On cherche, disait-il, des retraites solitaires, des chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes; comme les autres, tu aimes à rêver tout cela. Quelle naïveté! puisqu'il t'est permis, à chaque heure, de te retirer en top âme. Nulle part, l'homme n'a de retraite plus tranquille, surtout s'il possède en luimême de ces choses dont la contemplation suffit pour rendre le calme. Sache donc jouir de cette retraite; et, là, renouvelle tes forces. Qu'il y ait là de ces maximes, seganos fondamentales, qui, tout d'abord, rendront la séré-

nité à ton âme et te remettront en état de supporter avec résignation le monde où tu dois revenir¹. »

Lui-même, ne se grisant pas de sa propre littérature, mais prenant ses conseils au sérieux, le soir, à Rome, ou au loin, sur les confins de l'empire, en Germanie, dans les terribles hivers du Nord, à la veille ou au lendemain des batailles, — lui-même se nourrit de ses méditations, de graves lectures, notamment du Manuel d'Épictète, dont il fait son livre de chevet. Voici quelques-unes de ses propres pensées : « Il n'est qu'une chose digne d'occuper toutes nos pensées, c'est de cultiver la vérité et la justice. Bientôt, le temps engloutirà toutes choses et combien déjà n'en a-t-il pas englouties! La mémoire de toute chose est bientôt engloutie dans l'éternité; tout passe. Combien de Socrates, de Chrysippes, d'Épictètes, le temps a dévorés! Ce qui vient de la terre retourne à la terre. La renommée ne mérite aucunement nos soins, ni la gloire, ni rien au monde. Combien qui ne connaissent pas ton nom et combien qui bientôt l'oublieront! Toujours la même fragilité des choses; les hommes célèbres et ceux

^{1.} Le Livre des pensées, IV, 3.

qui les ont célébrés, tous ensevelis dans le même oubli. »

Encore les mêmes impressions : « La vie ne méritant pas d'être vécue, il ne nous reste qu'à nous réfugier en nous-mêmes; nulle part, l'homme n'a de retraite plus tranquille, surtout si l'on a en soi-même de ces choses dont la contemplation suffit pour nous faire jouir, à l'instant, d'un calme parfait. »

Toujours dans le même sens : « Ce qui te reste de vie, passe-le en homme de bien qui a remis à Dieu le fond de son cœur, le soin de ses affaires; accepte sans murmure ce qui t'arrive, ce qui est la trame de la vie... il faut porter la vie ayec résignation, comme l'olive mûre tombe, en rendant grâce à Dieu qui la produit.

« Qu'il y ait hasard, nécessité, ou providence, il faut se soumettre, obéir à la nature et se régler sur elle. »

Néanmoins, il admet qu'on se dérobe à la vie par le suicide. « Mourir après-demain ou dans un grand nombre d'années, c'est la même chose pour qui n'est pas lâche. Il est indifférent de mourir, un jour ou l'autre, ici ou là, pourvu qu'on ait accompli sa tâche, — tant la vie est tissée de fumée et de néant. Quelle âme que celle qui est prête, soit pour s'éteindre

et se dissiper, soit pour subsister encore! Le sage ne montre, ni mépris, ni répugnance pour la mort; il l'attend comme une des fonctions de la nature... Si les âmes ne périssent pas, comment, depuis des siècles éternels, l'air les contient-il? Et quand elles sont dans l'air, quel séjour y font-elles? Y sont-elles transformées, enflammées, dissipées, absorbées dans la puissance de l'Univers, pour faire place aux survenants?...

« T'en aller du milieu des hommes, s'il y a des dieux, n'a rien d'effrayant; car, ils ne nous jetteront pas dans le malheur; et, s'il n'y en a pas, qu'importe de vivre dans un monde vide dè dieux?

Glacial scepticisme qui forme le fond du paganisme intellectuel, qui aboutit sans cesse à un peut-être, dépourvu de cette chaleur vivifiante que donne la foi ferme, basée sur le roc. Marc-Aurèle, par moments, semble bien admettre la Providence, dont il prononce souvent le nom; mais il y joint le culte de tous les dieux, préposés en sous-ordre à telle ou telle partie de l'empire du monde; et, d'ailleurs, la Providence, pour lui, est la notion ordinaire du Cosmos, de la nature; il l'assimile à la raison universelle, au destin. Point de lueurs sur la nuit sombre; de simples aspi-

rations mélancoliques, des ailes vite repliées sous la bise d'un doute poignant, pas de tuteur à la vieillesse dans les défaillances du dernier terme : « Quand seras-tu telle, ò mon âme! que tu puisses vivre enfin dans la cité des dieux ou des hommes, de manière à ne leur jamais adresser une plainte et à n'avoir non plus jamais besoin de leur pardon? Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux, ô Nature! Tout vient de toi, tout est dans toi. Un personnage dit: O bienaimée Cité de Cécrops! mais moi : O bienaimée Cité de Jupiter! »

Se sentant mourir, sur les confins de la Germanie, angoissé, il passe le sceptre de son immense empire à son indigne fils, Commode. Autour de lui, chacun fond en larmes : « Pourquoi pleurez-vous? leur dit-il de son lit de mort. Sauvez l'armée! Je ne fais que vous précéder. Adieu! » Noble adieu, mais sans revoir, froid comme le marbre du tombeau.

Aux yeux de tous ces grands antiques, l'immortalité... c'est une durée inconsciente dans le sein du *Grand-Tout*, — vague panthéisme qui équivalait à l'anéantissement. Au fond, telle est la fin du stoïcisme, qui (rendons-lui justice) évolua peu à peu dans ses derniers

représentants en détresse, et sembla se tourner vers le Ciel, vers le secours du Ciel.

Par la bouche de Marc-Aurèle, le paganisme gréco-romain a dit son dernier mot, et ce mot n'est un mot d'espérance, ni pour la vie, ni pour la mort. A part certains préceptes, qu'on dirait détachés du *Sermon sur la montagne*, et certains élans de vie éternelle, qu'on prendrait pour des ressouvenirs d'un paradis perdu, à part cela qui, au surplus, n'était le partage que d'une élite de philosophes, — l'antiquité n'avait, pour la soutenir dans les tribulations de la vie et à la dernière heure, que des négations, ou des doutes, ou des sonorités de vaine rhétorique. En dépit d'un stoïcisme plus fort en parole qu'en réalité, il ne lui restait que la vulgaire ressource du suicide, préconisé par tous, — la lancette qui tranche l'artère ou la ciguë qui refroidit le sang.

La suprême consolation d'Épicure se réduit à cette réflexion frivole et désolante : « Quand la tristesse arrive, on se console en respirant les roses! » Pas plus d'essor que cela! Et quand on n'a pas de roses!

Faut-il s'étonner que, depuis Socrate, le monde entier soupirât après... un Sauveur, un Messie, un personnage extraordinaire qui porterait à l'humanité en travail la délivrance, la lumière et le bonheur? De là, ce soupir général qui s'échappait de toutes les poitrines : « Il faut que quelqu'un vienne du ciel pour nous instruire. Quand sera-ce? Et qui serace? »

CHAPITRE IV

LA VIEILLESSE DANS LE MONDE JUIF

On ne s'étonnera pas que, jusqu'ici et jusqu'à la fin, nous accordions une grande importance à l'idée religieuse; celle-ci, en effet, a sa répercussion sur l'ensemble des sentiments et des actes de la vie, des joies du cœur et de la paix des derniers jours. Selon l'idée qu'on se fait de sa propre destinée, de la nature de Dieu et de son action sur le monde, on se sent soutenu ou abandonné, enivré de consolants espoirs ou victime de la fatalité.

Chez les Juifs, comme chez les Grecs et les Romains, l'idée de Dieu et l'idée d'immortalité évoluèrent longuement et sensiblement à travers l'histoire. Au premier abord, il n'y paraît pas dans la Genèse; et cependant, il dura des siècles, le temps qui conduisit de l'Éloïsme, de l'adoration des forces de la nature, des fétiches, des êtres imaginaires, adoration commune à l'humanité tout entière, — au Jéhovisme, au monothéisme mosaïque, pro-

phétique, jusqu'à Jésus-Christ inclusivement.

Au sortir d'Egypte, tout imprégnés des idées polythéistes de leurs anciens maîtres, les Israélites emportèrent au désert un mélange de crédulité païenne, qu'ils amalgamèrent avec le culte de Jéhovah, Dieu particulier d'Israël. Et ce n'est qu'à la longue, après des péripéties sans fin, les perpétuelles objurgations des prophètes et le fouet des châtiments, que le monothéisme se dépouilla peu à peu de ses éléments impurs et constitua une croyance ferme, supérieure à toutes les idolâtries.

Ce n'est que sous le règne de David, à la naissance de l'unité nationale, que le monothéisme devint un culte exclusif et fervent. Alors seulement, la rupture avec les dernières idoles et les dernières faux dieux fut complète et définitive; alors, Israël ne connut plus que le Dieu « fort et jaloux ne souffrant aucune image taillée, punissant jusqu'à la quatrième génération l'iniquité des pères, et bénissant ceux qui l'aiment jusqu'à la millième génération ». Ce fut une ère nouvelle, une merveilleuse source de confiance et de force pour tous, pour les vieillards entre autres, — que la pensée d'un Dieu personnel, puissant et saint!!

I. Note I.

Une autre raison, pour Israël, de confiance et d'énergie morale, dans la vieillesse, c'était l'avenir. Tout d'abord, il croyait à l'avenir terrestre, aux sanctions matérielles, au triomphe futur de sa mission de peuple « élu ». Plus tard, à sa foi en l'avenir terrestre, succèdera sa foi en l'avenir éternel des âmes.

Dans les premières périodes de son histoire, l'idée de résurrection ou d'immortalité ne se dégage d'aucun fait, ne se formule dans aucune croyance; toutes les sanctions se limitent à cette vie. Ce ne fut que sous l'impulsion de l'Esprit, du travail de l'àme, des aspirations personnelles et des lointaines influences venues du contact des peuples, que naquit et se développa graduellement la conception de l'audelà'.

Force est bien de reconnaître l'action certaine exercée par l'exil sur les idées eschatologiques des Hébreux, dont on discerne les prògrès successifs dans la série des Livres saints. Toutefois, nous avons peine à croire que, dans l'ère mosaïque et même avant, les

ı. Note J.

Hébreux fussent absolument étrangers à toute notion de vie future.

De bonne heure, les espérances messianiques fermentèrent en son âme et durent contribuer à diriger ses pensées vers un avenir indéfini. Pendant et après l'exil, les Juifs eurent certainement un écho des conjectures qui circulaient en Orient, sur les questions d'outre-tombe!

En Égypte même, il vint un temps où, pendant que le fétichisme formait la religion du peuple, les hautes classes professaient un monothéisme plus ou moins pur.

D'autre part, la foi en une vie future, sous forme de métempsycose, était généralement répandue. On sait l'extrême soin que les Égyptiens prenaient des corps, en les embaumant, en leur consacrant des tombeaux magnifiques, qui, avec leurs momies, ont bravé les siècles. Comment Moïse, grandi dans ce milieu tout un tiers de sa vie, ne se serait-il pas pénétré plus ou moins de l'air qu'il respirait, et n'aurait-il rien dù à cette continuelle fréquentation des grands et des petits? Comment n'aurait-il rien gardé des croyances et des usages concernant la Divinité et les destinées

T. Note K.

ultra-terrestres de l'âme? Comment — après sa fuite et durant les quarante années qu'il consacra à garder, en Madian, les troupeaux de son beau-père — n'aurait-il pas ravivé les anciens souvenirs des bords du Nil et développé, affiné, les frustes doctrines dont il avait au moins emporté les germes?

On objecte, il est vrai, que, jusqu'à une époque très tardive de l'histoire d'Israël, rien ne transpire, ni de la résurrection des morts, ni de l'immortalité, et qu'il n'en est parlé, pour la première fois, que dans le livre de Daniel XII, 2 et dans le 2º livre des Mac-chabées VII, 9-23.

Mais ce silence de l'Écriture, antérieurement à Daniel, est-il bien avéré? Il nous semble que des notions vagues d'immortalité et qui vont se précisant à mesure qu'on avance, y apparaissent çà et là. D'un pâle reflet avant l'exil, d'un simple pressentiment, — on arrive, comme par un progrès graduel, à une précision plus nette, à un jour plus vif. Nous venons de parcourir, à cette intention, un grand nombre de passages qui accusent d'une manière assez sensible une marche ascendante vers la vérité suprême, — depuis

I. Note L.

l'obscur Schéol du néant jusqu'à l'immortalité pure, à travers la métempsycose, le sommeil léthargique et la résurrection de la chair. Et, en outre de toutes ces déclarations d'une clarté croissante, il est aussi quelques faits qui donnent à penser, - légendaires sans doute, mais qui n'en révèlent pas moins une idée de vie future dans l'esprit des auteurs : tels, l'enlèvement d'Hénoc (Gen. v, 24); -« Que Dieu prit », — l'Évocation, par la Pythonisse d'Endor, de Samuel qui revient à la vie et parle encore (I Sam. xxvIII, 14 et suivants); et la subite ascension au Ciel du prophète Élie, « au milieu d'un tourbillon, sur un char de feu, traîné par des chevaux de feu ». (II Rois II, 4.)

Tout cela nous induit à croire, contrairement à l'opinion courante dans certaines Écoles de théologie, que la foi en l'au-delà devait préoccuper, exciter surtout les hommes de Dieu, patriarches, prophètes, conducteurs du peuple, et qu'insensiblement, d'eux à lui, dut se produire une bienfaisante répercussion. Le fait est qu'à l'époque de Jésus-Christ, la croyance en l'immortalité de l'âme était universelle, très populaire en Palestine. Quand, au tombeau de Lazare, Jésus, répondant aux doux reproches de Marthe, la console par ces

mots: « Ton frère ressuscitera », elle répond: « Oui, je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, au moment de la résurrection! » Et je rappelle que la foi en la résurrection, professée par les Esséniens et les Pharisiens, était un des points fondamentaux les séparant des Sadducéens qui la niaient?.

De la sorte, la vieillesse en Israël n'était pas sans espoir, plongée en une nuit impénétrable, — dont les païens même levaient en partie le voile pour sonder l'au-delà.

Déjà, tout pénétrés de la pensée du Dieu unique, puissant et saint, qui poursuivait sur la terre le méchant de ses malédictions et comblait le bon de ses miséricordes, les vieux Israélites se sentaient attirés, affermis, exaltés par les grands espoirs de l'avenir, par les futures compensations des iniquités présentes, des infortunes d'ici-bas. Il existait des germes spirituels destinés à s'épanouir un jour en beaux fruits, des intuitions prophétiques de fécondes réalités : « Plût à Dieu que tout Israël prophétisât! » — « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » — « Tu n'abandonneras pas mon âme dans le sépulcre ».

I. Jean XI, 24.

^{2.} Matth. xx11, 23-33.

(Ps. xvi, 10.) « C'est assez, prends mon âme, ò Éternel. » (I Rois xix, 4-10.) C'étaient là les avant-coureurs d'une vie nouvelle, l'aube qui devance le jour, la source d'où jailliront, le moment venu, le sacerdoce universel, la charité, l'immortalité.

Aussi, quand parut Jésus-Christ, faisant briller en sa parole et en sa personne le soleil de justice, la resplendissante lumière des nouveaux cieux, — déjà, depuis longtemps, les foules croyaient que ce qu'on sème sur la terre on le moissonnera dans l'éternité, — que la mort n'est qu'un passage, l'entrée dans la vie supérieure qui n'a plus de fin. — On voit ainsi à quel point le judaïsme l'emporte sur l'antiquité grecque et romaine, au double point de vue du monothéisme et de l'immortalité, — combien ses clartés sont plus abondantes et plus vives!

Il en résulte une vie religieuse qui touche parfois au plus ardent mysticisme, et une vie morale qui n'aspire à rien moins qu'à la perfection. La perspective de l'autre vie transforme l'aspect de celle-ci, provoque des résolutions, des enthousiasmes, des sacrifices, des résignations, impossibles à la défaillante nature humaine, et inconnues, jusqu'au jour où l'esprit de Dieu rayonna dans l'esprit de

l'homme pour le vivifier : « Ce sont choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne montent pas naturellement au cœur de l'homme. »

Donc, la vieillesse israélite trouvait un double réconfort dans sa foi en Dieu et dans ses espérances d'avenir. De plus, elle avait de larges satisfactions dans la profonde estime et les égards qui, en tout temps, lui furent prodigués par le peuple entier, — gouvernants et

Les vieillards inspiraient une vénération profonde, et l'on sait que, si la plus grande crainte était de mourir et d'être enterré loin des siens, — le vœu, la joie suprème était, d'autre part, d'être « recueilfi au tombeau des pères ». Chaque famille avait son tombeau; chaque chef de famille détenait l'autorité, la puissance; et quand il descendait au sépulcre, tous les autres membres ne rêvaient que d'être réunis à lui pour toujours. La preuve en est la caverne de Macpéla, achetée par Abraham aux Héthiens, et qui devint le dernier asile des patriarches « retournant vers leurs peuples ». (Gen. xxiii, 17.) — Jacob s'y fit même trans-

porter du pays d'Égypte. En Terre Sainte, il existe quantité de tombeaux semblables, creusés dans le roc et consacrant ce long usage du respect ancestral.

Le Décalogue commande expressément : « D'honorer son père et sa mère », et l'on a remarqué que c'est même le seul commandement auquel est attaché une bénédiction..., « afin que tes jours soient prolongés dans le pays que l'Éternel ton Dieu te donne. »

Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire hébraïque, on constate la déférence pour les vieillards, le recours à leur sagesse, l'octroi des charges qui impliquent le pouvoir, la direction, le jugement. On se levait respectueusement devant le vieillard : « Lève-toi devant les cheveux blancs, honore le vieillard et crains ton Dieu; je suis l'Éternel ». (Lévit. XIX, 32.) L'un des châtiments dont l'Éternel menace son peuple, c'est de faire lever contre Iui une nation « qui n'aura point d'égard aux vieillards ». (Deut. xxvIII, 50.) — Dans la Constitution monarchique d'Israël, il fut institué un Conseil des Vieillards, et Roboam fut blâmé de ne l'avoir pas suivi; d'après II Chronique x, 13, II Rois xII, 6, 7, 8, on voit que ce Conseil des Vieillards fonctionnait déjà au temps du roi Salomon.

On lit, dans Job XII, 12, une parole caractéristique montrant le cas qu'on faisait des vieillards dans ces temps reculés : « La sagesse est dans les vieillards et l'intelligence est le fruit d'une longue vie. » Les Proverbes montrent la place qu'ils occupaient, la préoccupation dont ils étaient l'objet, quand ils proclament que « les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères, la gloire des enfants. » (XVII, 6.) — Ils disent encore : « La force des jeunes est leur gloire, et les cheveux blancs sont l'honneur des vieillards. » (XX, 29.)

A l'autre bout de la Bible, à la fin de la Nouvelle Alliance, c'est le même esprit, avec accentuation de respect : « Autour du trône, il y avait vingt-quatre autres trônes sur lesquels je vis vingt-quatre vieillards assis, vêtus d'habillements blancs, et qui avaient sur leurs têtes des couronnes d'or. » (Apoc. 1v, 4.) Or, le trône a toujours été un symbole d'honneur et de puissance. On voit encore au chapitre vii, verset 13 de l'Apocalypse, un des vieillards jouant le premier rôle, en posant des interrogations. Et je ne rappelle que pour mémoire le vieillard Siméon mis en scène, quand il s'écrie : « Laisse maintenant ton serviteur aller en paix; car mes yeux ont vu ton salut. » (Luc 11, 29.)

Du reste, ces égards envers les pères et les vieillards, chez les Juifs, concordent avec le spectacle offert par l'antiquité grecque et romaine. Le premier soin fut toujours de choisir, parmi les plus âgés et les plus réputés aussi, les juges et les conseillers du peuple. Remarquable à Lacédémone, ce respect de la vieillesse ne le fut pas moins à Rome, comme nous l'avons déjà constaté. Partout on accordait à la vieillesse la délibération, le commandement, et on réclamait de la jeunesse l'obéissance et l'action: c'est dans l'ordre naturel. Les États les mieux gouvernés l'ont été par des vieillards, tandis que les jeunes monarques les ont souvent conduits aux abimes; ce qui, sans doute, a donné lieu au proverbe : « Malheur à la terre dont le roi est un enfant! » C'est ce qui explique également la menace d'Ésaïe, annonçant à Israël que Dieu lui donnerait des enfants pour Princes, dépourvus de prévovance, de patience, d'esprit de règle, et amis du plaisir et des bouleversements.

Tout au début, les Israélites eurent des vieillards pour les gouverner. En Égypte,

Moïse groupa les anciens, pour conférer avec de 70 hommes des plus connus, parmi les anciens, pour être les intendants du peuple; déjà, ils aidaient au gouvernement du peuple, avant qu'il eût reçu la loi, sous l'empire de laquelle il devait vivre. Dans les assemblées populaires, les anciens figuraient au premier rang. Et toute l'histoire d'Israël porte l'empreinte de la vénération dont la vieillesse était l'objet. Nulle part, sauf exception, on ne rencontre des traces d'indifférence, d'abandon, à plus forte raison de mépris; mais, partout, l'honneur l'accompagne. Sage et touchante coutume que celle des hommages rendus à ceux qui ont combattu le long combat de la sentent la vieille génération; auxquels on doit en partie ce que l'on est; - qui, après avoir épuisé leurs forces dans le devoir et le service des intérêts publics, se traînent en s'écriant : « Ah! si vieillesse pouvait! » et en des vœux pour leurs travaux et leurs succès!

Oui, légitime et saint est le respect à quiconque porte en soi la douloureuse, mais précieuse expérience de la vie, — à qui peut enrichir ses frères des richesses de l'épreuve qui lui ont tant coûté! Car l'expérience a été définie : une série d'épreuves tentées à ses dépens. De nos jours, on dit souvent que le respect s'en va; en Israël, il fut constamment et universellement pratiqué.

LIVRE TROISIÈME

LA VIEILLESSE DANS LE MONDE CHRÉTIEN

CHAPITRE PREMIER

LES SOUFFLES NOUVEAUX

C'est à grands traits que nous venons d'ébaucher le tableau de la vieillesse, dans les âges écoulés. Il s'agit maintenant d'aborder le sujet en lui-même, d'exposer, par l'expérience personnelle, par l'étude directe, ce qu'est la vieillesse et ce qu'elle doit être, — son état actuel et son idéal, — ses droits, ses devoirs, ses ressorts, ses joies et sa fin.

Qu'en est-il d'elle dans notre société contemporaine? Les impressions sont mêlées. La médaille est plus belle, mais elle n'est pas sans revers. En se démocratisant, la société ne semble pas monter en douceur. L'avènement des nouvelles couches, accru d'une sorte de rage d'arrivisme immédiat, engendre des habitudes rudes et diminue les scrupules. On ne songe qu'à gagner vite le but, sans s'inquiéter si l'on piétine sur autrui.

En outre, une ardente soif d'indépendance et de jouissance s'est allumée dans les âmes, en qui s'éteint la lumière d'en haut. Un vent violent d'athéisme s'est levé sur la France. On ne distingue pas la pure religion du Christ, de ses abus, et, dans une confusion déplorable, on rejette tout à la fois, comme le bûcheron qui couperait en même temps l'arbre et le lierre qui l'étouffe.

De là, un irrespect général pour tout ce qui, de près ou de loin, a un caractère religieux, — irrespect qui s'est étendu un peu à tout, au principe d'autorité, à la famille, à la vieillesse.

Deux colonnes ont toujours soutenu la famille : l'autorité et l'obéissance; toutes les deux sont battues en brèche. D'un côté, les pères n'élèvent pas leurs enfants, comme demande l'apôtre; et, de l'autre, les enfants n'obéissent pas à leurs père et mère, comme cela est juste'.

Le lest de la religion et de la conscience

^{1.} Éphés. VI, 1-4.

faisant défaut, les instincts vicieux se donnent libre carrière, et les nouvelles générations « vont selon que leur cœur les mène », insouciantes et peu déférentes. Leur indiscipline rejaillit sur le foyer, et la vieillesse naturellement en reçoit le contre-coup.

Un publiciste écrivait naguère : « Chaque jour, le sentiment et le goût du respect s'en vont. On veut jouir vite, on ne sait plus attendre. On tient en dédain les poids morts et les bouches inutiles. On crie partout : Place aux jeunes! » Pour si forcée que soit cette boutade humoristique, toujours est-il qu'elle exprime, en somme, la moyenne des sentiments du jour.

Mais, malgré cette observation générale reposant sur des faits, — il n'en reste pas moins, qu'en pénétrant dans l'atmosphère chrétienne, on respire un air plus sain et plus vivifiant. La foi y est plus claire et plus ferme en un Dieu, Père Céleste, Providence adorable, qui veille sur tout avec sollicitude, et conduit tout pour notre plus grand bien.

La grande espérance d'outre-tombe est également éclaircie et raffermie, — depuis Celui qui s'est appelé la lumière du monde, depuis qu'il a « mis en évidence la vie et l'immortalité », depuis qu'on a senti vibrer en lui la vie éternelle, depuis sa solennelle affirmation qu'il « retournait au Père, pour nous y préparer une place ».

Devant ces radieuses perspectives, le vieillard perçoit, au delà de la nuit du sépulcre, la lumière des nouveaux cieux; même dans les poignantes épreuves, il sent, il sait qu'elles ont leur utilité dans le plan providentiel et que, « pour arriver au ciel, la route est la souffrance ».

De plus, un sentiment nouveau, ignoré de la terre et venu d'en haut, la charité, s'est épanoui au cœur des hommes; sentiment qui a brisé la dureté des âmes, dompté l'égoïsme, adouci les rapports, et qui a valu à la vieillesse un redoublement de déférence et de sympathie. L'antiquité professait pour elle un respect mêlé de crainte; le monde chrétien représente la vieillesse comme la couronne, digne d'envie, d'une carrière qui sera glorifiée et continuée dans l'éternité.

La caractéristique du monde ancien, même juif, était la dureté. L'individu n'y comptait pas : simple numéro dans l'espèce, et dont l'État demeurait le maître absolu. Mais le christianisme a créé la personne humaine, relevé l'être immortel à une hauteur inconnue. Les juifs eux-mêmes, malgré le commandement « d'aimer son prochain comme soimême », n'échappaient point à la dureté générale; car, le prochain des juifs, c'était simplement les juifs; le reste du monde, méprisé et haï par eux, ne comptait pas. Et même, chez eux, sévissait l'horrible loi du talion, loi de vengeance : œil pour œil, plaie pour plaie. Quelle distance, du monde païen et juif, à l'idéal d'amour proclamé et réalisé par Jésus-Christ! Parlons de ces souffles nouveaux.

Au temps de Jésus, que se passait-il? Deux grands partis se divisaient la nation : le parti des prétendus *purs* ou *justes*, méticuleux observateurs des rites de la religion lévitique, et le parti des prétendus *injustes* ou *pécheurs*, comprenant les violateurs des prescriptions légales, péagers, païens, gens rebelles, ou de mauvaise vie, « tourbe exécrable », méprisés, maudits, excommuniés, — lépreux moraux — rejetés en marge de la vie sociale, avec lesquels on n'entretenait aucune relation.

Christ, protestant contre cet anathème im-

placable, se déclare ouvertement l'ami des pécheurs. Une immense pitié a ému son cœur pour ces abandonnés, pour tous les malheureux, tous les petits. Dans ses tournées missionnaires, il leur crie: « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés »; il vit au milieu d'eux, sans craindre de se souiller à leur contact, pas plus que le soleil au contact du fumier; il mange avec eux, il tolère qu'une prostituée repentante oigne ses pieds d'une huile odoriférante. « Il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas le lumignon qui fume encore », c'est-à-dire il n'enlève pas la dernière espérance aux malheureux; il ne repousse pas le pécheur qui s'amende; mais il l'encourage, le relève, rallume en lui la dernière étincelle qui couve sous la cendre et le vivifie.

Cet esprit, entièrement nouveau, par ses effusions si tendres de l'amour envers les déshérités, forme un contraste saisissant avec l'esprit païen et juif, si fermé aux misères humaines et, parfois même, si cruel. Ce fut une révélation, et la vieillesse eut sa part dans cette révolution spirituelle. La première, elle bénéficia de cette divine flamme de la charité, du généreux don de soi, qui remplaça dans les âmes l'étroit et sec égoïsme. Sans qu'il existe d'enseignement spécial à cet égard, il y a

comme un rejaillissement de tendre bonté sur la vieillesse. Dans l'administration de l'Église, les apôtres choisissent *les anciens* parmi les plus âgés, les plus expérimentés, les plus pieux de la communauté.

Saint Paul marque d'un trait le cas qu'il convient de faire du vieillard, lorsque il prescrit à Timothée de « ne pas reprendre le vieillard rudement, mais de l'exhorter comme un père¹ ».

L'apocalypse nous montre aussi le rôle attribué aux vieillards, dès l'aurore chrétienne : « Autour du trône, il y avait vingt-quatre autres trônes, et je vis sur ces trônes vingt-quatre vieillards assis, vêtus d'habillements blancs et qui avaient sur leurs têtes des couronnes d'or³. »

Sous l'influence de cette inspiration nouvelle, on voit, durant tout le cours de l'histoire, les vieillards soutenus, nourris, abrités par les églises. Les Pères apostoliques et, après eux, les Pères de l'Église, les envelop-

^{· 1.} I Tim. v, 1.

^{2.} Apoc. 1v, 4, 10, 11; v, 6, 8, 14; vii, 11, 13; xiv, 3.

pèrent des traitements les plus chaudement fraternels, fondèrent des asiles pour les recevoir. Jusqu'à la Réformation, ils furent entourés de sollicitude; et, de nos jours, les refuges, les hôpitaux, les œuvres diverses, sociétés de secours mutuels, pensions, retraites ouvrières, se multiplient partout.

Donc, point de découragement, — en dépit des rudesses de l'heure présente, d'une réaction passagère de l'esprit païen. Ne nous résignons pas, sans combattre, à une recrudescence d'égoïsme dans les relations individuelles, et gardons-nous de jeter le manche après la cognée. Depuis l'ère chrétienne, il s'est formé autour du vieillard une atmosphère de pieuse vénération, comme autour du représentant de la cité céleste, du délégué de l'au-delà, dont l'appel va, pour lui, bientôt sonner. On peut dire que le Christianisme a sacré le vieillard, en ajoutant à sa couronne de cheveux blancs la couronne d'or de la bienveillance et de la bonté. Comparé aux foyers antiques, de combien le fover chrétien ne les dépasse-t-il pas? Du Belloy disait: « Plus je vis à l'étranger, plus j'aime ma patrie »; on pourrait dire de même que, plus on se plonge dans le monde ancien, et plus on apprécie les douceurs de la vie familiale dù à l'esprit de Jésus-Christ.

Ne prenons donc point facilement notre parti des lacunes et des défaillances de la génération actuelle. Résistons au courant, remontons-le jusqu'à l'idéal, jusqu'au bout du sillon que chacun doit tracer: le jeune homme, celui du respect; l'homme d'âge mùr, celui de l'intégrité, et le vieillard, celui du reflet de la vie d'en haut.

Les païens divinisaient leurs pères morts et leur dressaient des autels; quant au vieillard chrétien, l'autel est dans son cœur; il faut que le divin rayonne de tout son être, et que son contact donne celui du ciel.

CHAPITRE II

LES DROITS DE LA VIEILLESSE

Ici-bas, chacun a son lot de droits et de devoirs. Les vieillards ont leurs droits comme les autres, et leur premier droit est de se défendre, — d'autant que, en général, on relève plus volontiers leurs côtés faibles que leurs côtés forts. Ce n'est pas que la vieillesse n'ait son revers de médaille; mais, comme on dit qu'il pleut sur les mouillés, il pleut souvent sur elle, plus encore peut-être par le fait des hommes que par le fait des choses. D'ou, naturellement, la nécessité de se défendre, de répondre à ce que les reproches peuvent avoir de mal fondé ou d'excessif. Trouverait-on ici déplacé le mot de La Fontaine?

Cet animal est très méchant : Quand on l'attaque, il se défend.

Certes, nous rendons hommage à la majorité des jeunes gens qui ne manquent point aux égards dûs à la vieillesse. Mais, dans le nombre, que d'exceptions! Il est, en effet, une présomptueuse jeunesse qui croit à ellemême, plus qu'à l'expérience d'autrui, — n'ayant pas l'air de se douter qu'elle doit aux travaux de ses prédécesseurs la plupart des fruits qu'elle récolte; tel, le maçon qui, couronnant la maison de sa toiture, oublierait que d'autres, avant lui, en ont creusé les fondements et bâti les murailles.

Il est des jeunes qui, chaque jour, découvrent l'Amérique, parce que, chaque jour, ils découvrent des idées remontant à un demisiècle, et dont leurs grands-pères se nourrissaient. Nous avons entendu des jeunes gens parler, en 1908, de l'évolution de la critique historique et de la théologie, comme s'ils en étaient les promoteurs, — alors qu'en 1852, à Genève, nous avions assisté aux poignantes Conférences de Schérer, qui révolutionnaient tout le passé! On rencontre des enfants de quinze à vingt ans, dont le menton n'est point encore estompé de duvet, qui, par sourire, silence, ou propos déplacés, se permettent d'en gens absolument négligeables, et comme s'ils étaient, seuls, aptes à une vie utile et bril-

Pour y mettre plus de formes, les hommes

d'âge mûr sont-ils toujours plus aimables? Le sentiment de leur force, de la plénitude de leurs facultés, les pénètre, et'l'on dirait que, pour eux, à côté du présent et de l'avenir, le passé ne compte pas. Pourtant, n'est-ce pas à ceux qui ouvrirent la voie, qu'ils doivent d'être allés en avant? Pourquoi donc tant de confiance en soi-même et si peu d'estime pour l'œuvre des prédécesseurs? Ah! qu'un peu de justice et d'humilité sont de mise partout! L'humilité double la valeur d'un homme. Les agités ne sont pas les plus actifs. Et ceux qui ambitionnent de tout transformer, au lieu de commencer par eux-mêmes, sont-ils les plus utiles?

On se détourne du vieillard comme d'un conseiller importun, parce que ses conseils sont trop sensés; on ne le croit plus bon qu'à sommeiller, à se remiser dans la société des ombres, ombre déjà lui-même; et, malicieusement, on répète avec Casimir Delavigne:

Par son âge, souvent, la vieillesse indispose,

Let l'on cro't qu'un vieillard n'est pas propre à grand' chose.

Ses conseils sont fort bons, mais absolus;

On est moins tolérant pour des goûts qu'on n'a plus 4.

Musique peu harmonieuse aux oreilles du

i. L'École des Vieillards, acte IV, scène III.

vieillard qui, dès lors, prend sur lui de se faire la part de justice que certains lui refusent. Non qu'il veuille glisser dans l'apologie, à l'instar de Cicéron, dans son *De Senectute*; mais il trouve tout naturel, sans cacher les revers de la médaille, d'en mettre en relief l'endroit trop méconnu.

Quelle imprudence que ces critiques irréfléchies! De deux choses l'une : ou l'on mourra jeune, et l'on n'aura pas, comme le vieillard, le privilège d'une longue vie, active et féconde; — ou l'on mourra vieux, et sait-on alors si l'on échappera soi-même aux travers qu'on reproche à la vieillesse? si l'on n'en aura pas de pires? — Dans les deux cas, semble-t-il, une sage réserve est de rigueur. Ne faisons pas ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, et faisons, au contraire, ce que nous voudrions qui nous fût fait; — double maxime de sagesse humaine et chrétienne, bonne à pratiquer par tous et en tout temps.

En outre, chaque âge n'a-t-il pas ses faiblesses, ses défauts respectifs? Et si les défauts se pesaient à la balance, lequel des plateaux pèserait le plus? Celui des vieux ou celui des jeunes? Montrons-nous tous moins sévères. Que le vieillard n'oublie point qu'il a été jeune, qu'il a eu à se faire pardonner, qu'il serait inique pour lui d'exiger plus des jeunes qu'il n'exigea de lui-même; et que les jeunes se gardent bien de persifler, dans le vieillard, les infirmités ou les vices qui, demain, seront son propre lot.

Oh! le stérile profit que de se jeter mutuellement la pierre! Combien il vaudrait mieux ne relever que les qualités réciproques! et, des deux, faire un tout parfait! Combien il vaudrait mieux rester fidèle à la vieille parole des Proverbes (xvii, 6): « Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire des enfants! »

Malheureusement, les détracteurs de la vieillesse sont trop nombreux, et elle a une trop mauvaise presse, pour qu'elle n'essaie pas, au moins, d'exercer son droit de défense. `Depuis Horace jusqu'à nos jours, on ne se lasse de dire que « la vieillesse est assiégée de cent défauts », et l'on se plaît à les étaler, en exhalant, sous forme de sourire moqueur, de pitié dédaigneuse, ou même d'indignation, les sentiments qu'ils inspirent. Un proverbe latin montre que les Romains ne flattaient

pas la vieillesse: « Multa senem circumveniunt incommoda »; et un proverbe français dit que « la vieillesse est sœur de la détresse »; souvent, oui, mais pas toujours. Voyons un peu ce qui en est.

Groupons les inconvénients de la vieillesse; faisons impartialement la part du vrai et du faux, comme si nous étions désintéressé dans la question; et, sans rien justifier de ce qui est injustifiable, appliquons-nous à tempérer, sinon à excuser, ce que nous estimons qu'on juge trop rigoureusement.

On affirme, par exemple, péremptoirement, comme en dernier ressorf, que, dans la vieillesse, la sensibilité s'émousse, l'imagination pâlit, la volonté s'énerve, la poésie et l'enthousiasme s'évanouissent. L'affirmation n'estelle pas trop absolue? Tous les vieillards n'en sont pas là; et, parmi ceux qui n'ont pas gardé toute la vigueur de leurs facultés intellectuelles et morales, beaucoup n'ont baissé que de quelques degrés. Le déclin, d'ailleurs, est l'inévitable loi; nous la subirons tous, à tour de rôle; raison de support et d'indulgence; d'autant que, si la vieillesse perd quelque chose, elle le regagne parfois, et au delà, par

la force de la raison, la maturité et les fruits de l'expérience.

On prétend que le cœur s'ossifie et se dessèche (physiquement peut-être), qu'il se détache de tout le monde et de toute chose, se recroquevillant, et s'éteignant dans un égoïsme final. — Ici encore, on commet un péché de généralisation; s'il est des vieillards qui deviennent indifférents à tout, il en est qui continuent de s'intéresser à tout, à la famille, à l'Église, à la patrie, à toute noble cause, à toute malheureuse situation.

Qui oserait soutenir que l'égoïsme est la spécialité d'un âge ou d'une classe? Ne pousse-t-il pas, comme une ivraie morale, dans toutes les zones, chez les jeunes et chez les pauvres, aussi bien que chez les vieux et chez les riches, même chez les enfants? Il y a plus; est-ce que, parfois, chez les vieillards, l'indifférence ne pourrait pas être attribuée en partie à l'indifférence qu'on leur témoigne? S'ils paraissent se désintéresser des autres, les ignorer, — ne serait-ce pas qu'on a commencé par se désintéresser d'eux, par les ignorer, — comme si déjà ils avaient quitté la Planète?

Mais on croit être plus fondé, en reprochant

à la vieillesse son avarice, — son ultraconservatisme, en tout.

Oui, le vieillard fatigué, ennemi du mouvement, du changement, a une tendance à laisser les choses en l'état. Volontiers, il s'appuie sur le proverbe : « Ne touchez pas aux vieilles murailles », aux vieilles habitudes, aux vieilles institutions, aux vieux systèmes; le *statu quo* semble son idéal, comme si la loi du progrès n'emportait pas tout, hommes et choses, dans son cours irrésistible! La paix, la paix! surtout, « pas d'affaires »! c'est tout le souhait de ses derniers ans, semble-t-il.

On s'explique cette disposition particulière, ce conservatisme obstiné, de tout, et de son argent aussi, qui lui à coûté tant de peine à gagner. Il le retient d'autant plus qu'il risque de le voir gaspiller autour de lui.

Mais... tous les vieillards en sont-ils là? Tous les jeunes et les mûrs sont-ils paresseux ou libertins? De quelques-uns, n'est-il pas injuste de conclure à tous? Je connais bien des traits pittoresques de vieillards, dignes de l'Harpagon de Molière et de l'Agonisant dans l'Eugénie Grandet de Balzac. Mais n'y a-t-il pas souvent des circonstances atténuantes? Cette avarice, reprochée au vieillard, — que de fois elle remonte plus haut, à l'âge mûr, à

la jeunesse même! car, il n'y a pas que les vieux qui soient avares. L'avarice ne serait donc, chez eux, que la continuation d'un ancien vice, et non un vice particulier à la vieillesse; seulement, avec l'âge, elle s'accentue, peut-être; et, dans ce cas, vers la fin de la vie, elle devient, sinon plus excusable, du moins plus explicable que dans les années antérieures, où elle ne bénéficie d'aucune circonstance atténuante.

· *

Il est alors un reproche, peut-être plus juste que celui-là: celui de *pessimisme*. Les vieillards, dit-on, se retirent peu à peu de la société, broyant du noir, moroses, insupportables à tous et à eux-même. Sévères pour leur temps, ils ne brûlent d'encens qu'au passé. On connaît la chanson de la grand'mère: « Mes enfants, tout dégénère; de mon temps, tout était mieux qu'à présent. » Aussi, la jeunesse fuit-elle sa société; peut-être bien aussi, parce que ses sages conseils ne lui sont pas toujours agréables. Elle fuit les vieillards, sous prétexte qu'ils sont chagrins et n'entendent plus rien aux choses de la vie actuelle, qu'ils ne songent qu'à empêcher les jeunes « de danser en rond ».

Il se pourrait que ce fût vrai de quelquesuns; mais est-ce vrai de tous? A l'inverse de Sodome, où dix justes eussent sauvé la ville, — faut-il, pour dix vieillards coupables, condamner tous les autres! Tous les vieillards sont-ils chagrins, insupportables persécuteurs des jeunes? Que d'exceptions! N'en est-il pas, au moins, autant d'indulgents que de rébarbatifs? Citons ce mot charmant de Fustel de Coulange: « On dit qu'en devenant vieux, on préfère le passé au présent; cela n'est pas vrai; car, mes petites-filles sont infiniment plus gentilles que mes filles n'étaient et qu'on n'était de mon temps. Et voilà comment mes petites-filles me font croire au progrès. »

Le fabuliste Lafontaine ne croit pas, non plus, que le passé soit l'unique objectif du vieillard; on lit dans sa délicieuse fable du Vieillard et des trois jeunes hommes:

Un octogénaire plantait;
Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge!
Disaient les trois jouvenceaux...
Le vieillard répartit:
Qui de vous des clartés de la voute azurée
Doit jouir le dernier?
Mes arrières-neveux me devroit cet ombrage.

Sans doute, plein des souvenirs du passé, et peu initié à la vie courante dont il est retiré, le vieillard ne lui rend pas toujours justice, enclin à voir le côté sombre des choses et à s'abandonner à sa mélancolie. Mais, sans prétendre légitimer cet état d'âme, convient-il de ne pas tenir compte de l'influence exercée par le poids des ans, des désenchantements essuyés, des blessures reçues, peut-être des infirmités qui ébranlent son système nerveux et lui enlèvent la maîtrise de lui-même? N'est-il pas plus à plaindre qu'à blâmer? Qui n'a ses nerfs, ses impatiences, ou son humeur maussade?

Ah! mes amis, sondons nos cœurs, et veillons sur nous-mêmes; ne jetons pas au vieillard les premières pierres, comme si nous étions sans péché, et prenons garde, en les lui jetant, qu'elles ne nous retombent dessus! Relisons cette page d'un impartial observateur: « Lorsqu'on prononce le mot d'extrême vieillesse, — immédiatement, dans notre esprit, naît l'idée de décrépitude, de maladie, accompagnée de milliers de vices ou de défauts, attribués aux vieillards. Mais étudiez de plus près la vie des centenaires, et vous serez agréablement surpris de leur présence d'esprit, de la vivacité de leur mémoire, de la fertilité de leur intelligence, de la douceur de leur manières. Si toutes ces vertus ne sont pas inhérentes au très grand âge, il n'est pas dit non plus qu'il en soit absolument privé. Qui de nous n'a connu des octogénaires aussi robustes que des hommes de 50 ans, bons, affables, pleins d'indulgence, de bons conseils pour leur prochain!?»

* * *

Un autre reproche des plus ordinaires et des plus naturels adressés à la vieillesse, — c'est la perte inévitable et graduelle de la force, l'affaiblissement général qui entraîne la privation des affaires, des plaisirs, des voyages et la suspension du train ordinaire de la vie, l'impossibilité de continuer à payer le tribut social. Quelle tristesse! Ne plus rien pouvoir, quand on a tant pu! Tourner au déchet, à la ruine, et ne plus charger le sol que d'un poids inutile!

Il est manifeste qu'à quatre-vingts ans, on ne jouit pas toujours des énergies intellectuelles et physiques qu'on avait à trente ans. Inflexible loi qu'il faut savoir subir, non pas comme les anciens subissaient passivement le destin (sic fata voluerunt), mais accepter

^{1.} Jean Finot, Philosophie de la Longévité, p. 41.

avec une sereine confiance, comme une loi salutaire, sagement calculée par le législateur suprême, — loi de croissance et de décrépitude, universelle loi de la vie et de la mort, dans les trois *règnes* de la nature, — en attendant les célestes régions de la vie éternelle, où l'on ne vieillit plus, où l'on ne meurt plus!

Nous avons chacun notre rôle à jouer sur la scène de ce monde; chacun, notre but spécial à poursuivre. Nous avons à donner le maximum d'effort, à réaliser de notre mieux l'idéal dont nous portons en nous le germe. Après quoi, l'heure de notre activité sonnée, il faut savoir prendre stoïquement notre parti; nous ranger à l'écart, avant de nous y faire mettre, et céder la place aux nouvelles générations qui, à leur tour, — le temps venu, — s'effaceront devant les suivantes; lesquelles feront de même, jusqu'à la fin des siècles.

Ainsi va-t-il du monde, et ainsi en ira-t-il, tant que monde il y aura.

Mais pourquoi, dans cette retraite forcée, n'utiliserait-on pas, pour les autres et pour soi, le reste des ressources, dont on dispose encore? Pourquoi ne pas occuper ses loisirs, continuer, dans une moindre mesure, ses travaux habituels? L'anatomiste Duvernoy, le

chimiste Berthelot, le littérateur Legouvé, et Pasteur, et Jules Simon, et Chevreul, de l'Institut, et tant d'autres, gardèrent, dans l'âge le plus avancé, 80, 90 et 100 ans, la passion du travail de toute leur vie; de nos jours encore, mars 1908, l'architecte éminent, Charles Farnin, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, et qui vient de terminer ses cent ans, a travaillé, vers sa fin, — robuste et vaillant, — presqu'autant qu'il l'avait toujours fait.

Rien de plus facile que de se ménager une retraite laborieuse, de choisir des occupations variées, de se créer un genre de vie proportionné à ses forces et approprié à ses goûts.

Et s'il n'est pas possible, au soir de sa vie, d'être utile comme on le fut jadis, on l'est à sa façon, comme on le peut, — ne serait-ce que par l'exemple qu'on donne de son bon vouloir, de sa force morale, de ses chrétiennes vertus.

En avons-nous fini, des accusations contre la vieillesse? Pas encore; car, il semble inépuisable, le réquisitoire des jeunes qui, sans doute, ne vieilliront jamais et qui, sans doute aussi, s'ils vieillissent, échapperont aux tares de la vieillesse! Reste la catégorie des infirmités, et la déformation du corps, l'endolorissement général, les maladies résultant de l'usure de tant de ressorts délicats qui ont longtemps joué', - comme dans une machine qui grince, à force d'avoir servi. Et, sur ce terrain propice, on redouble les attaques; on reproche aux vieillards leurs continuelles plaintes, leur prolixité sénile, leurs radotages... En vérité, est-ce le cas de tous? Tous sontils acariâtres ou cacochymes? Pas plus que tous les jeunes ne sont des lovelaces, et tous les hommes mûrs des rastagouères. Il est des vieillards verts et dispos, enjoués et bons; fléchiraient-ils même sous le fardeau des lustres, quoi d'étonnant? Salomon n'a-t-il pas écrit : « Il y a un temps d'être debout et un temps d'être assis? » Reconnaissons-le simplement, avec le calme d'une âme forte et d'une bonne conscience, avec l'espérance de la foi et inclinons-nous devant les volontés supérieures.

« Nous ressemblons à ces vieux monuments d'Égypte qui portent au front l'histoire d'une dynastie; le tout est de savoir déchiffrer l'inscription. Les plis qui sillonnent nos traits,

^{1.} On compte deux cents os dans le corps humain; et penser que le moindre dérangement de l'un d'eux peut provoquer de graves désordres, de vives douleurs!

nos yeux éteints, nos cous branlants, nos têtes chenues, sont autant d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de notre vie », — une vie sujette à tant de trayerses, à tant de coups et de douleurs!

Est-il vrai, comme certains savants l'affirment, que la délicatesse du corps humain comporte 24,000 maladies ou nuances de maladie? Toujours est-il que, quand le vieillard se sent blessé à mort, il peut au moins trouver une consolation dans la pensée qu'il ne lui reste que peu de temps à souffrir; tandis que les jeunes, avec leur jeunesse et leur force de résistance, ont la perspective de longues souffrances devant eux. A ce point de vue, ne semble-t-il pas que la situation du vieillard est préférable? Au lieu d'être stupéfaits de leurs maux, de leur décrépitude, les vieillards regardent, - comme on regarde aux hiéroglyphes d'Égypte, — à toutes les usures de leur être qui racontent leur histoire, parfois tragique ou tourmentée. Et même, ils s'estiment heureux que leurs hiéroglyphes personnels n'aient commencé que si tardivement, puisqu'ils auront d'autant moins à durer. Mais leur ressource, meilleure que tout, est de savoir que, « si notre demeure dans cette tente est détruite, nous avons au ciel une cité permanente qui n'a point été bâtie par la main des hommes ». « A mesure que le vieil homme se démolit, se renouvelle l'homme intérieur »; quand une maison tombe en ruine, on la reconstruit plus solide et plus belle; ainsi, pour le vieillard chrétien; à la ruine de la cité terrestre, succèdent les célestes demeures de la « maison du Père » qui sont impérissables.

* *

On s'en prend encore à la solitude aimée du vieillard, à ses habitudes invétérées, plus ou moins singulières, et dont quelques-unes dégénèrent en manies. Mais la solitude est pour lui une épreuve, plus qu'un défaut; quand, autour de lui, les vides se sont ouverts par la disparition successive des parents et des amis, peut-il bien avoir le cœur aux réunions bruyantes, où il se trouve maintenant seul, par son àge et ses goûts? Même au sein de sa famille, si avenante soit-elle, une certaine solitude devient un besoin pour lui. Il a mieux à penser et à faire qu'à rechercher ou à regretter les colifichets, les petits amusements, les succès mondains, dont jadis il eut sa part; avec le temps, tout a changé et les

préoccupations, et le genre de vie, et le milieu. On dirait deux courants parallèles, sinon opposés: Les affections et les entraînements de la vigoureuse jeunesse, qui entre dans la vie avec toutes les ardeurs de l'avenir, et la soif de mouvement, de bruit, d'affaires, de plaisirs; — le vieillard, lui, sa mission remplie, ne rêve que repos, méditation, souvenir d'antan; c'est une sorte de détresse du cœur.

Et la détresse est pire, quand il est sans famille, que les siens sont tombés, tour à tour, dans le combat de la vie; qu'il ne connaît presque plus personne; que la foule lui est un désert, et qu'il en vient à se demander si « le bon Dieu l'a oublié ». Seul, courbé sous le fardeau des ans et des épreuves, à son foyer glacé, tout plein de son passé, chaque jour plus vivant en lui, et cherchant, éperdu, dans les espaces infinis, les bien-aimés qui l'y ont précédé, - faut-il donc s'étonner de son quentes, et de ses idées bizarres, qui devraient provoquer moins le rire que la tristesse? D'ailleurs, tous les vieillards ne se ressemblent pas, et il en est beaucoup, point moroses, ni maniaques le moins du monde, entourés et choyés par tous. L'isolement, fût-il même complet, ce qui, du reste, est le cas ordinaire,

— il peut, au lieu d'être pénible, devenir un bienfait, un but convoité, une heure de prédilection qu'on s'applique à occuper, à égayer, à rendre utile et bienfaisante, — la plus heureuse peut-être de la journée.

Quant aux manies grotesques dont on souffre et dont souffrent aussi les entours, sont-elles exclusivement inherentes à la vieillesse? Je ne sache pas qu'elles épargnent, ni aucun degré de l'échelle sociale, ni aucun foyer, depuis l'enfance jusqu'au dernier âge. Si les cas se multiplient, à mesure qu'on approche du terme, mieux vaudrait renoncer à la raillerie et s'inspirer d'un esprit de support et de charité, se dire que ce sera, peut-être, un jour, notre lot, et envisager la radieuse perspective où, déchargés du corps, nous deviendrons les membres vivants d'une humanité spiritualisée et glorifiée.

Enfin, suprême coup de massue à la vieillesse : elle est la *dernière étape de la vie*; et l'*obsédante pensée de la mort*, dit-on, doit la hanter et l'assombrir, l'accabler sous la pensée du néant de tout : On entre, on crie, Et c'est la vie! On crie, on sort, Et c'est la mort!

On prête aux vieillards des impressions funèbres que, bien souvent, ils n'ont pas. Il traires, au point qu'ils ne recommenceraient pas volontiers la vie; ils avancent vers le terme avec courage, avec espoir, parfois avec impatience. Affranchis des passions, des trades vaines agitations du monde, — ils ne sont plus les victimes ou les témoins directs et attristés des turpitudes et des iniquités ambiantes. L'ère des cruels déboires et des tempêtes est, pour eux, passée; parvenus au port et près de débarquer, ils goûtent, par anticipation, la douce paix et l'inessable joie d'une tâche finie. Pour eux, comme pour Shakesla vie élyséenne, dont le portail s'appelle la mort. La mort, avec sa faux menaçante, — ils n'en sentent, ils n'en redoutent pas plus le tranchant que le jeune homme. Ils sont aussi exposés à ses coups, l'un que l'autre. Étrange comme plus près de la mort que le reste de ses semblables! Comme si la sinistre faux ne frappait pas indistinctement tous les rangs, tous les âges, en tous lieux!

Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse!!

Plus menacés même sont les jeunes, à cause de leurs imprévoyances, de leur surmenage, de leurs excès, de leurs témérités; et cependant, en sont-ils plus troublés, plus intimidés? Pas le moins du monde; ils se flattent d'échapper au péril, de surmonter les crises, de voir une longue vie se dérouler devant eux : illusion qui, demain, peut être dissipée. Alors, c'est le désespoir. Tandis que les vieillards, qui, eux aussi, se flattent sans cesse d'ajouter quelques jours à la longue chaîne de leurs jours, n'éprouvent pourtant pas la même déception. Chaque soir, en se couchant, ils se disent qu'aujourd'hui ils ont peut-être vécu leur dernier jour; en sorte que, le lendemain, quand enfin sonne l'heure du départ, ils l'entendent sans frémir, comme frémit le jeune homme, dont tous les beaux rêves s'évanouissent soudain; ils l'entendent, cette heure dernière, comme le signal d'une fin naturelle,

r. Ronsard.

d'une destinée accomplie, d'un couronnement de vie, leur assurant la plénitude de leur être dans le sein de Dieu. Et ils quittent la terre, heureux d'avoir vieilli, plus heureux encore de revivre en l'éternelle jeunesse.

Écoutez, à cette occasion, ce beau passage des Souvenirs d'un Vieillard, d'Émile Souvestre:

« Ennuis, dégoûts, haine du passé, terreur de l'avenir, rongements et morosité..., apanages de la vieillesse, dit-on, — je ne vous ai point connus! Mais, au contraire...

« Puissent ces lignes être utiles aux vieillards, à mes enfants et petits-enfants; les relever dans l'abattement, les convaincre qu'une bonne Providence a tout fait pour le mieux! Quelle joie de se dire, en finissant, qu'on n'a pas failli à sa tâche! que, même après moi, mon action se fera sentir sur eux, pour les élever et les préparer aux rayons de la pure lumière! »

En quoi donc le vieillard est-il plus à plaindre que quiconque, devant la mort? Ne semblet-il pas que les avantages sont de son côté? Le chapitre de *Ses Joies* nous en fournira une nouvelle démonstration.

> ; * * *

En résumé, si la vieillesse a ses travers et

ses vices, on retrouve à peu près les mêmes, à tous les âges de la vie. Qui n'a, parmi les jeunes, quelques petites poutres dans ses yeux? Et comment ne pas constater que la plupart des défauts, des infirmités de la vieillesse, sont justement dus aux abus, aux péchés de la jeunesse et de l'âge mûr? « Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. »

Puis, ce dont on devrait toujours tenir compte, c'est que vices et vertus sont personnels. Ne commettons, ni la sottise, ni l'injustice de généraliser, de taxer de fatuité tous les jeunes, — d'arrivisme sans honneur tous les hommes d'âge mûr, — de fraude et de larcin tous les négociants, — et d'humeur atrabilaire tous les vieillards!

Grâce à Dieu, la généralité est saine dans chaque classe; le tout est de démêler le bon grain de l'ivraie, de suivre le procédé, si bon en morale et si détestable au point de vue ecclésiastique, quand on entrebâille les portes et qu'on examine le cas de chacun, en disant que c'est une question d'éspèce! »

Pour les vieillards aussi, c'est une question d'espèce. Au lieu de dire : Tous indifférents, égoïstes, avares, pessimistes, débiles, infirmes, solitaires, maniaques, inutiles, mori-

bonds, — il faut distinguer, rendre à chacun selon ses œuvres, — être équitables, reconnaître que les deux premières catégories de l'àge ne sont guère plus privilégiées que la dernière; — que le vieillard a donc bien le droit de se défendre contre tant d'accusations excessives ou non fondées; — que les gens heureux, aimables et utiles, sont presque aussi nombreux dans une catégorie que dans l'autre, malgré les apparences. Tout à l'heure, le chapitre des *Devoirs* nous en donnera d'irrécusables preuves.

Si le *droit de légitime défense* appartient à tous les hommes, — qui le dénierait aux vieillards? Mais, comme on est enclin à se prévaloir de leur faiblesse et de leurs défauts particuliers, souvent même contre toute raison, — nous avons tenu, dès l'abord, à mettre en relief ce premier droit.

Il en est un second : le *droit au respect*, qui semble leur appartenir en propre, — comme un apanage de la vieillesse.

Voyez! Dans la nature même, tout ce qui est marqué d'un caractère de vétusté impose le respect: un arbre deux ou trois fois séculaire,

— une grotte antique, — les ruines de Carthage, d'Athènes et de Rome, qui, dans leur silencieux langage, disent tant de choses, — les menhirs des druides et des anciens Gaulois, témoins de la religiosité et des sacrifices de ces temps barbares.

Aussi, tous les peuples, même les plus incultes, ont professé, chacun à sa manière, le respect de la vieillesse. Les rudes Teutons, dont les rudes mœurs se perpétuent encore dans une pédagogie qui « enfonce la leçon à coups de bâton », tuaient leurs vieillards, témoignant ainsi de l'excellence de leurs sentiments pour eux, puisqu'ils leur épargnaient les souffrances habituelles de la fin, — en ces temps surtout et en ces lieux, où la vie errante ne comportait aucune des ressources du confort et de l'hygiène de la civilisation. Il est cependant des exceptions. C'est ainsi que Metchnikoff affirme, dans ses Essais optimistes, que, dans toute la Mélanésie, on enterre vivants les vieux, incapables de travailler (p. 2). Sur la Terre de Feu, quand les Fuégiens et les sauvages sont menacés de la famine, ils tuent et mangent les vieilles femmes, avant d'en faire autant des chiens; car, les chiens attrapent des phoques et pas les femmes (Id.). Il ajoute que, même chez les peuples civilisés, les vieillards sont considérés comme une lourde charge, et que beaucoup d'entre eux, las de souffrir, allument un réchaud ou se tuent autrement. Il prétend qu'en Prusse, en 1878, on compta 295 suicidés de 50 à 80 ans. Nonobstant cela, nous ne pensons point que le cas du vieillard, malheureux par le fait des siens, soit un cas général; qu'il se produise, d'accord! mais, habituellement, le vieillard rencontre autour de lui les justes égards auxquels son âge lui donne droit.

Postérieurement, au fur et à mesure que la civilisation se développe, le respect du vieillard croît en proportion. Sans reprendre, ici, ce qui a été déjà dit à ce sujet, dans la partie historique, sur la vieillesse dans le monde grec, latin et israélite, — nous nous bornons à rappeler que le Lévitique donne au jeune homme cet ordre impératif : « Lève-toi devant les cheveux blancs, honore le vieillard, crains ton Dieu; je suis l'Éternel'. » Plus tard, le roi Salomon écrit, toujours dans le même esprit : « Si la force des jeunes est leur gloîre, les cheveux blancs sont la couronne des vieillards. »

Dans l'antique Sparte, inflexible et dure, le

^{1.} Lévit. x1x, 32.

respect de la vieillesse était néanmoins expressément recommandé; c'était une loi pour les jeunes gens de se lever à l'entrée d'un vieillard, de se taire quand il parlait, de lui céder le pas quand ils le rencontraient.

Et voici, sous notre Révolution de 89, quand on décréta un culte à « l'Être suprême », quels honneurs on proposait de rendre à la vieillesse. Ce sont les idées de Le Peletier de Saint-Fargeau et de Saint-Just¹: Les premiers jours de tous les mois sont consacrés à l'Éternel. L'encens fumera, nuit et jour, dans les temples publics et sera entretenu tour à tour, pendant vingt-quatre heures, par les vieillards âgés au moins de 60 ans... Les hommes qui auront toujours vécu sans reproche, porteront une écharpe blanche, dès 60 ans. Ils se présenteront à cet effet dans le temple, le jour de la fête de la Vieillesse, et, si personne ne les accuse, ils recevront l'écharpe. »

On a pu dire à bon droit : le respect s'en va, le respect n'est plus, et Royer-Collard, avec sa grande autorité, a pu écrire que ce qui manque le plus à notre époque et dans l'ordre moral, — c'est le respect. Cependant, l'élite des auteurs le recommande, et les appa-

^{1.} Fragments d'institutions républicaines.

rences, sinon la réalité du respect, sont partout sauvegardées. Dans son livre *I Doveri*, Silvio Pellico, le prisonnier martyr des Autrichiens, sous les plombs des cachots de Milan, prescrit à la jeunesse « d'honorer les personnes âgées, l'image de leurs parents et de leurs aïeux. La vieillesse est vénérable pour tous les cœurs bien nés ». Il est sous-entendu que le respect n'appartient qu'à ceux qui s'en montrent dignes.

Dans ces conditions, les motifs ne manquent pas qui doivent déterminer le respect et la déférence pour la vieillesse, non souillée de tares.

En effet, le vieillard, après s'être toute sa vie consacré à son état, à son métier, a élevé, entretenu, placé ses enfants, travaillé pour son pays et rendu cent services, avec dévouement, jusqu'au sacrifice de lui-même.

Le vieillard a traversé des temps de pénibles crises, des périodes sombres de luttes et de privations; que de fois son cœur a saigné! que de fois il a été sur le point de désespérer! Et maintenant, il est au repos, comme un vétéran couvert de cicatrices.

Le vieillard, après la généreuse dépense de ses facultés et de ses forces, après avoir bu la coupe amère de la vie, — se trouve, au terme de sa carrière, isolé, démantelé, souffrant, mais riche de l'expérience de quinze lustres et plus, — ayant vécu l'histoire que ses fils et petits-fils lisent dans les livres, — couronné de sagesse autant que de cheveux blancs, — ruine humaine battue de tant d'orages, comme le Colisée, l'Acropole ou le Parthénon, — sorte d'oracle, dont le temps accumulé, a aiguisé la clairvoyance et les conseils, — comment, devant lui, ne pas éprouver certain saisissement, une impression instinctive, sinon raisonnée, de respect?

Si, en ce monde, le respect est dû à quelque chose ou à quelqu'un, c'est à coup sûr aux vieillards. Et quand on voit des imberbes de quinze à vingt ans se détourner d'eux avec un haussement d'épaules, ou les réduire au silence par des jugements aussi sots que tranchants, tutoyer des vieillards inconnus, les narguer avec impertinence, parce qu'ils sont ignares ou décrépits, ou parce qu'ils ne marchent pas sur les échasses d'une baronnie ou d'un marquisat, — on a quelque peine à contenir le débordement de son indignation.

Il est si naturel, si juste, si décent, le pieux respect dù au vieillard, à tous les étages sociaux! le respect mêlé de prévenants égards! Le vieillard n'est-il pas le représentant de tout un monde disparu, au seuil d'un monde nouveau qui s'ouvre devant lui? Combien l'indifférence, l'oubli, le dédain, seraient déplacés! Combien il serait frivole de méconnaître ses propos, ses avis, son activité déclinante! de le réléguer dans son abandon, comme un instrument hors d'usage, au lieu de lui témoigner estime, confiance et gratitude!

Il faut donc, dans la mesure du possible, le maintenir associé à la vie courante. On l'a fait avec grand profit, il n'y a pas longtemps, pour le philosophe-politique Jules Simon. On lui conféra, à quatre-vingts ans passés, la charge d'administrateur ou de directeur de quantité d'œuvres de bienfaisance et d'instruction. Et les Comités de ces œuvres ne tinrent pas pour un mince honneur, pour un petit privilège, d'avoir à leur tête ce beau vieillard, unissant tant de zèle à tant de lumière¹. Mais on ne trouve pas, chez tous les jeunes, la même hauteur d'esprit. Expérience, conseils d'autrur, contrepoids de l'âge, pour neutraliser les écarts de leur fougue ou leurs résolutions trop précipitées, — qu'en ont-ils besoin? « Moi, dis-je, moi seul, et c'est assez! »

I. Note M.

Aussi, se brûlent-ils souvent les ailes, comme le personnage de la fable, dans leur présomption. Ne pouvant juger des choses qu'a priori, ils se heurtent souvent à de brutales réalités, tombent en de lourdes fautes, en des étourderies qu'aurait pu leur épargner la sagesse des vieux, passés déjà par ces chemins; en leur manquant de respect et de confiance, ils sont les premiers à en pâtir. Déjà, dans le lointain, au commencement du XVIº siècle, Campanella, dans son idéale Cité du Soleil, assigne à quatre vieillards la direction des quatre groupes de la jeunesse.

J'ajoute même que le respect dù au vieillard devrait se colorer d'une nuance de vénération, selon les cas. La vénération est un degré supérieur au respect; elle marque les sentiments éprouvés et l'attitude prise en face d'un homme dont la valeur propre, plus que l'âge, nous dépasse nous-même et doit, par conséquent, redoubler notre déférence envers lui.

Ainsi, respect et vénération envers les vieillards doivent pénétrer tout cœur haut placé, — ne serait-ce que parce qu'ils ont plus ou moins brillamment monté la pente de la vie

^{1.} La Cité du Soleil, p. 68.

et que, maintenant, ils descendent, non sans regret peut-être, la pente du couchant.

En les honorant, on s'honore soi-même; on se grandit, en les vénérant. La mesure du respect qu'on leur porte pourrait servir de mesure au respect dont soi-même on est digne. Il est un auteur qui jugeait du degré de civilisation d'un peuple par la seule réponse à cette question : « Honore-t-il les vieillards? »

Respectons la vieillesse, et formons autour d'elle comme une garde d'honneur; elle y a droit, si elle n'a pas démérité. Le vieillard a droit au respect, comme le pauvre à l'aumône; le seul fait de la pauvreté, disait Chrysostome, est le titre du pauvre, et l'âge aussi, pour le vieillard, est son vrai titre. Que nul ne l'oublie, pas plus qu'on ne doit oublier que : « Ne pas honorer la vieillesse, c'est détruire, le matin, la maison qu'on doit habiter le soir!. »

Mais le vieillard a droit à autre chose qu'au respect, qui est, en quelque sorte, un sentiment purement négatif; il a droit à la sympathie et à l'affection.

.

I. Alphonse Karr.

Ces deux sentiments, sans doute, ne s'imposent pas comme le respect, — strictement obligatoire. Mais quand on pense à tout ce qu'a fait, à tout ce qu'a été le vieillard, à la série de ses vicissitudes et de ses tribulations; quand on pense au trésor de sagesse qu'il recèle et à l'exemple qu'il donne, - portedrapeau de la génération qui lui succède, on a de la peine à comprendre qu'on ne se sente pas attiré vers lui, qu'on puisse raisonnablement lui refuser sympathie et affection. A sa place, ne voudrait-on pas être l'objet de * tels sentiments? N'aimerait-on pas, le moment venu, être ainsi entouré d'une atmosphère cordiale, quand, au coin du foyer, on occupera le fauteuil des vieux? Combien il serait cruel d'affliger le vieillard jusqu'à sa dernière heure, en le privant de ce baume du cœur si nécessaire contre les meurtrissures de la vie!

J'ai connu des enfants (cet àge est sans pitié) des enfants, — devenus d'excellents hommes faits, — tyrans de leur vieux grandpère incapable de se défendre, jouant de sa perruque et de sa tabatière, le tourmentant, l'exaspérant, du matin au soir. J'ai connu une pauvre grand'mère, martyre de ses enfants et de ses petits-enfants, privée des soins les plus élémentaires et descendue dans la tombe avant

l'heure. Ce ne sont pas des faits communs; mais il s'en rencontre de temps à autre. On rencontre des cœurs desséchés et mauvais qui, de propos délibéré ou avec une certaine inconscience, rendent le mal pour le bien; âmes dénaturées et plus malheureuses au fond, plus à plaindre que les pauvres victimes de leurs perpétuelles vexations.

Eh bien, le vieillard a hautement droit à un tout autre traitement. Il a un droit positif à la sympathie et à l'affection de ses entours, de ses contemporains, pour ses travaux et ses services, ses épreuves et sa situation précaire, ses conseils et ses vertus.

Ce n'est pas tout; car le vieillard a besoin encore de calme et de recueillement. C'est bien à tort qu'on lui reproche son amour de l'isolement, nous l'avons déjà dit; il n'y a là ni bizarrerie, ni misanthropie, mais besoin profond, nécessité. La modification de ses goûts, comme aussi la faiblesse de ses organes, lui rendent pénibles, parfois intolérables, le bruit et le mouvement qui se produisent autour de lui. L'heure d'un légitime repos a sonné pour lui; il en est de lui comme du moissonneur

fatigué qui s'asseoit sur ses gerbes, en regardant son champ; le soleil va descendre à l'horizon, et il se délecte dans une paix si bien gagnée, qui lui est indispensable pour se ressaisir, vivre de sa vie intérieure, repeupler son âme de tant de souvenirs, de tant d'amis disparus, fantômes du passé, avec lesquéls il noua tant de liens, ou contre lesquels il livra tant d'assauts.

Le recueillement de la fin ne lui est pas moins nécessaire; car, il se préoccupe de l'avenir plus que du passé, et il a été détourné de ces perspectives d'avenir par les multiples agitations de sa vie. En somme, malgré sa longueur, sa vie se réduit à peu de chose : l'enfance ne compte pas, les nuits en dévorent la moitié: les maladies en consomment une bonne portion; et, de ce qui reste, n'est-il pas trop certain qu'une partie se passe à mal faire; une autre à ne rien faire, une autre, enfin, à faire ce qu'on ne voudrait, ni ne devrait faire? Et c'est pourquoi, au déclin de la vie, quand il est affranchi de tant de liens, il a bien droit au recueillement pour dégager ses pensées et les diriger vers l'au-delà, où il compte tant de parents et d'amis. Il y a, d'ailleurs, dans ce monde nouveau, tant de mystères à pénétrer! tant d'efforts à tenter pour se mettre à l'unisson des célestes esprits! tant de réconfort à puiser dans les divines promesses de l'Évangile!

On cite l'exemple de l'illustre et pieux Gladstone qui, sur le tard, quitta la vie publique où il jouait un premier rôle, pour se C'est qu'en effet, dans le recueillement, le vieillard nourrit et détache son âme. S'il recherche la solitude, ce n'est pas tant par dégoût du monde, que parce qu'il a besoin de s'abstraire des objets extérieurs et de se réfugier en lui. choses, passées et futures; semblable au voyageur qui, traversant la foule affairée d'une foire, la regarde avec indifférence, préoccupé qu'il est du but de son voyage. Écarté de la vie courante, il s'absorbe dans les pensées de Dieu, du ciel, de l'infini, de l'éternel. « Tecum habita », demeurechez toi, a dit un Latin, sans que rien te puisse dérober à toi-même. Plus que tout autre, le vieillard vit en lui, garde la possession de son cœur; pense plus qu'il ne parle, s'appliquant à créer dans son fort intérieur un trésor divin, que la rouille ne ronge pas, que les voleurs ne dérobent pas.

Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques fragments des *Essais* de Montaigne, sur ce

même sujet, et qui sont marqués au coin d'un original et parfait bon sens; il vante la solitude recueillie, tout en signalant ses revers : « ni déserts, ni rochiers creusez ne nous défendent des mauvaises pensées que nous portons partout. On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était pas amendé en voyage; je crois bien, dit-il, il s'était emporté avec lui'. - Il faut, d'abord, descharger son âme du faix, du remuement qui nous presse; nous sommes comme le chien qui a rompu ses fers et qui traîne encore sa chaîne. Il faut se sequestrer de soy; notre mal tient à l'âme qui ne peult eschapper à elle-même². — C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins au bout de la vie³. — Puisque Dieu nous donne le loysir de disposer de nostre deslogement, préparons-nous-y. Plions bagage, prenons congé de la compagnie . - Desnouons-nous de la société; la plus grande chose du monde, c'est de scavoir estre à soy, ce qui vaut mieux que l'ambition, la renommée, les lectures obscènes, qu'on demande souvent à la solitude. Les chrétiens se proposent Dieu, object

^{1.} Essays, 1, p. 356.

E. Id., p. 359.

^{3.} Id., p. 361.

^{4.} Id., p. 361.

infini en bonté et en puissance; l'âme a de quoi y rassasier ses désirs en toute liberté: les afflictions leur viennent à proufit, employées à l'acquest d'une résioussance éternelle; la mort, à souhait, passage à un si parfait estat. Cette seule fin d'une aultre vie, heureusement immortelle, mérite que nous abandonnions les commoditez et doulceurs de cette vie nostre. Et qui peult embraser son âme de l'ardeur de cette vifve foy, se bastit une vie délicieuse au delà de tout aultre sorte de vie 4.3.

Précieuse donc est la solitude pour le vieillard. Chaque âge a ses droits respectifs, et les droits afférents à la vieillesse sont incontestablement les droits de défense, de respect, de vénération, de sympathie, d'affection, de repos, de recueillement.

Mais est-ce là tout? Pas encore. Il lui reste à faire valoir un dernier droit : celui d'être protégée, secourue, dans la détresse. N'est-ce pas le moins, qu'après une longue existence de soucis et de labeurs, il ne meure, ni de faim, ni de froid? que le strict nécessaire lui soit assuré?

Avant toute chose, qu'elle lui soit pieuse-

ment réservée, la place au foyer, à ce foyer chéri qu'il a créé, où il a comblé de ses soins, réchauffé de ses tendresses, anxieusement élevé tous ses enfants, jusqu'à ce qu'ils se soient envolés de leurs propres ailes. — Ce foyer, — où tant de joies et de peines ont été partagées en commun, — c'est lui qui, jour par jour, l'a confortablement aménagé. Son cœur est attaché à ce doux gite, par de profondes racines; mille souvenirs sont là; c'est son refuge de prédilection, son paradis terrestre.

Quel coup cruel, s'il en était privé! Quelle iniquité monstrueuse, s'il en était banni, dépouillé! ou, ce qui revient au même, si le séjour lui en était rendu insupportable par d'incessances tracasseries!

Sans doute, habituellement, le vieillard est entouré dans la famille d'une, sollicitude dévouée, et l'on s'applique à faire briller un rayon de soleil sur sa fin; — mais il n'en est pas toujours ainsi. Trop souvent, surtout dans les milieux ouvriers et paysans, on manque aux saintes obligations qui lui sont dues; on ne lui ménage ni les rudesses, ni les avanies; parfois même, on réduit le vieillard à la portion congrue, et l'on ne fait que trop sentir à ce pauvre malheureux, qui n'a plus la force

et le goût de la lutte pour se défendre, qu'il encombre inutilement la place et que sa mort, impatiemment attendue, sera un débarras pour tous!

Parents indignes et... imprudents, qui sèment le vent et moissonneront la tempête, qui se préparent un sort pareil, par l'exemple inhumain qu'ils donnent à leurs propres enfants.

Mais, s'il est des parents ingrats et féroces, la loi veille pour le vieillard désarmé; elle prend la défense de ses droits violés; et si elle est impuissante à lui restituer des affections éteintes en des cœurs durcis, au moins lui assure-t-elle le minimum de la vie'.

Quand on voit des parents, qui se sont saignés à blanc pour faire monter leurs enfants d'un cran social, pour faciliter leur mariage ou leur commerce, et qui ensuite sont ignorés, abandonnés à leur misère, par ces mêmes enfants qui jouissent, sans pudeur et sans entrailles, des sueurs paternelles, — on sent son cœur bondir. Et l'on s'explique que la loi, la charité publique, interviennent pour suppléer à ce que ne font pas et devraient faire les enfants.

r. Code civil, articles 205-207, 212 (loi du 10 juillet 1901).

De là, tant de refuges, d'hôpitaux, d'asiles de toute nature, d'œuvres de mutualité, sociétés de secours mutuels, retraites ouvrières, pensions viagères, etc., en vue d'atténuer l'infortune des vieillards.

Mais ces ressources de la philanthropie chrétienne, quelque multipliées qu'elles soient, sont insuffisantes pour répondre aux innombrables besoins des villes et des campagnes. Y suffiraient-elles même, qu'on ne pourrait considérer cette vie commune que comme un pis-aller et non comme une vie normale. En entrant, en effet, dans ces asiles, il faut dire adieu à toutes les douceurs de la vie de famille, à la chaude vie du foyer, à son recueillement solitaire. En échange, qu'a-t-on trouvé? Une promiscuité répugnante, la tourbe des naufragés de la vie, des caractères mal faits, des cœurs aigris; et, avec cela, plus de liberté, plus de chères habitudes! Ah! quand on y pense!... l'hôpital après le fover, - n'est-ce pas le purgatoire après le bonheur?

Amères tristesses que cette demi-prison et ce rouleau de la règle inflexible qui écrase la diversité des besoins et des caractères! Aussi, de plus en plus, rève-t-on une hospitalisation des vieillards, comme aussi des orphelins et des malheureux, dans des familles de choix, où l'ancienne vie serait continuée. Mais que ce rêve est loin de sa réalisation! En attendant, il reste au vieillard à se prévaloir de ses droits, des droits que lui confère la nature et... la loi.

* *

Ce serait, ici, un oubli coupable et une grave lacune, que de ne pas mentionner les derniers efforts contemporains, dans l'intérêt des vieillards. Partout, dans les assemblées publiques, on s'est occupé du dernier âge de vie, parmi les travailleurs de la ville et des champs, dont le rude labeur hâte la vieillesse. On a voté des lois bienfaisantes, fondé des sociétés diverses, pris des mesures tutélaires, pour procurer au vieillard abri, repos, bienêtre; et, en dépit des apparences, l'inspiration chrétienne n'y est pas étrangère : « L'esprit souffle où il veut. » Nous sommes pleins de christianisme, sans nous en douter.

Il faudrait un traité spécial sur la matière; mais nous devons nous borner à une mention rapide, réléguant en note une partie des documents. A la suite d'améliorations anté-

^{1.} Note N.

rieures', il fut voté en France, le 14 juillet 1905, une loi notablement amendée par les articles 35 et 36 de la loi des finances du 31 décembre 1907.

Un point capital acquis est l'assistance obligatoire à tout vieillard de 70 ans, privé de ressources, bien qu'il soit encore valide, qu'il puisse gagner quelque chose par son travail, qu'il soit pensionné par une société de secours mutuels ou par la caisse de la vieillesse, — pourvu que sa pension n'excède pas 120 francs. Seulement, au début, la mise en marche a été quelque peu contrariée par le grand nombre des assistés : 350,000! (Séance de la Chambre du 5 mars 1905.)

Malgré la largeur de cette loi, il en est une autre, plus généreuse encore, en préparation : celle des *Retraites ouvrières*, — qui accorde à tout Français et à toute Française de la classe ouvrière et paysanne, âgés de 65 ans, une pension minimum de 360 francs par an, et qui, grâce à des versements plus élevés, peut monter graduellement à 550 francs. Les versements sont de 5 ou 10 centimes par jour, de

^{1.} Décrets du 22 décembre 1789; — 19 mars et 28 juin 1793; — Constitution de 1848, article 13; — 26 février 1849; — 13 avril 1851; — 25 et 31 mars 1852; — 4 novembre 1886; — 16 mars 1888; — 14 avril 1888; — 15 juin 1891.

la part de l'ouvrier, — d'une quotité semblable, de la part du patron, — du dernier tiers, de la part de l'État. De la sorte, la somme totale réalisée ne s'élèverait pas à moins de 600 millions, croit-on, — somme énorme, mais nécessaire sacrifice de justice, d'humanité, de préservation sociale:

Présentée par M. Michel, à la Chambre, dans la séance du 15 février 1908, cette loi n'a pu encore être discutée et adoptée; puis, viendra la sanction du Sénat, que l'on suppose sympathique.

Beau souffle d'amour de la démocratie contemporaine, qui, bien sûr, émane lointainement du Golgotha, divine source de la charité.

Ainsi, la conception de l'assistance publique tend à se transformer; après avoir remplacé les mots de bienfaisance, d'aumône, de charité, — elle est elle-même remplacée, — cessant d'être facultative et perdant son caractère de devoir moral, — elle est remplacée par une obligation légale, par un droit social!

En outre, le récent *Congrès international*, tenu à Paris du 14 juillet au 4 août 1907, a adopté (séance du 29 juillet) l'assistance obli-

^{1.} Constitution du 3 septembre 1791; — du 4 novembre 1848; — du 1908.

gatoire pour les enfants abandonnés, - les infirmes, — les vieillards. Désormais, l'assistance est un service d'État. Déjà, dès 1893, on avait organisé, dans chaque commune, l'assistance médicale, premier acheminement à une organisation plus complète, à un bien plus étendu. En attendant mieux, voici les chiffres de la statistique de 1886 pour la France, — la seule que j'ai sous la main: 402 hôpitaux proprement dits, - 816 hôpitauxhospices, — 439 hospices; — en tout, 1,657 établissements charitables officiels; — un personnel de 29,755 membres, dont 2,966 médecins ou chirurgiens et 174,041 pensionnaires. Les budgets s'élevaient à 114 millions de recettes et 109 millions de dépenses.

Pour mention seulement, les innombrables asiles privés.

Chaque jour, le temps marche et, avec lui, de nouveaux progrès s'accomplissent; preuve en est la double loi des pensions viagères à 70 ans — et des retraites ouvrières de 360 à 550 francs. Ce fut longtemps une utopie; la voilà descendue, des brouillards, à une superbe réalité: indirecte et féconde conséquence du céleste levain qui a fait monter la pâte; — accomplissement de la prophétie de Jésus: « Je vous le dis en vérité, celui qui croit en

moi fera les œuvres que je fais, et en fera même de plus grandes. » (Jean XIV, 12.)

Tels sont les *droits* de la vieillesse. Après ses droits, ses *devoirs*.

CHAPITRE III

LES DEVOIRS DE LA VIEILLESSE

Dans le chapitre précédent, nous avons peut-être fait une trop large part aux *droits* du vieillard, — en insistant démesurément sur la place qui, malgré son déchet, lui revient encore au milieu de ses contemporains.

Mais deux raisons nous justifient: la première, — que notre société, singulièrement utilitaire et américanisée, en prend d'habitude à son aise avec les vieillards, n'en tenant pas plus compte, souvent, que d'un instrument usé qui ne peut plus servir, — la seconde raison, c'est qu'en exaltant *les droits* de la vieillesse, — nous nous proposions, comme contre-partie, de corser le chapitre de ses devoirs, — non seulement de n'en rien retrancher, de n'en rien atténuer, mais, au contraire, de les développer dans toute leur rigueur, de montrer que, loin de diminuer, les devoirs grandissent avec l'àge, et que les vieillards sont d'autant plus tenus de remplir tous leurs devoirs

qu'ils ont mieux joui de tous leurs droits. L'exercice des droits est corrélatif de la pratique des devoirs. Un vieillard qui reste debout, fidèle à son poste, entouré d'une juste estime et dans le fier sentiment de sa dignité, est en état de rendre encore des services dont il serait incapable, s'il se voyait dédaigné et rebuté.

* 4

Avant toute chose, que le vieillard ne se fasse pas illusion sur lui-même; qu'il se connaisse et se juge; qu'il ne prétende pas, aveuglé par une sorte d'ambition posthume, garder, ou à peu près, toutes ses positions, comme si l'âge ne l'avait pas touché et ne l'en dépouillait pas tout naturellement. L'heure sonne, où il convient de céder la place aux jeunes et où la roue tourne en les portant au premier rang de la bataille de la vie, — comme jadis elle nous y porta nous-mêmes. Impatients d'entrer dans la lice et d'y déployer leurs talents et leurs forces, ils s'élancent avec ardeur. Aux vieillards, de les acclamer et de les aider, au lieu de leur susciter des entraves ou de chanter d'un ton plaintif les mérites des temps passés et les erreurs du temps présent. « S'ils ne sont pas dans le

train », comme on dit, — qu'au moins ils le laissent rouler, sans gêner la locomotive, ni décourager les chauffeurs.

A chacun son temps, sa place et son œuvre: à la jeunesse et à l'âge mûr, l'activité, l'esprit d'entreprise, les héroïques coups d'audace, les longues espérances; au vieillard, le demirepos, sinon la retraite plénière, ce qu'il peut, pas plus. Surtout, point d'empiètements sur les brisées de la jeunesse, qui a besoin de mouvement, d'espace, qui embrasse, dans ses rêves, un champ d'action illimité. Elle ne veut plus être sans cesse morigénée, tenue en bride; il lui faut les coudées franches. Dans les groupes même, dans les salons, quand la vivacité du tempérament et la chaleur du sang la poussent à pérorer, à trancher, à prendre d'impétueuses initiatives, — que le vieillard n'apparaisse pas comme un trouble-fête, avec sa sagesse antique; qu'il se tienne à l'écart, tranquille dans son coin, souriant peut-être des insanités qui parfois arrivent à ses oreilles, et attendant discrètement, pour émettre son avis, qu'on le lus demande, si l'on en éprouve le besoin.

Oui, avant toute chose, que le vieillard ne joue pas au jeune. Surtout, qu'il ne déguise pas son àge, pas plus aux autres qu'à luimême. Rien de plus sot que la prétention de rester jeune, quand on ne l'est plus. Qu'on reste jeune d'esprit et de cœur, soit. Mais est-il rien de plus grotesque que de se rajeunir par des moyens artificiels, pour « réparer des ans l'irréparable outrage »? Que penserait-on d'un acteur vieilli, qui ne voudrait pas quitter les planches, où il ne parade plus que comme un pantin, vidé et cassé?

Certes, ne fléchissons pas, découragés, sous la vieillesse; ne fuyons pas les vivants, pour cacher, dans une solitude égoïste, nos déceptions et notre morosité. Mais, d'autre part, ne nous survivons pas à nous-mêmes, en persistant à détenir une place ou une influence qui appartient à d'autres. Intéressons-nous à la vie, en spectateurs et non en acteurs. Épuisons nos forces et notre volonté d'agir, mais, l'hiver venu et notre résolution prise, — résignons-nous au fait inéluctable, et gardons-nous de toute ingérence sur le terrain d'autrul.

Point d'illusion! Ne nous croyons pas nécessaires : nul n'est nécessaire ici-bas. Retirons-nous dignement de la scène, et n'y reparaissons qu'avec discrétion, pour être utiles et lorsque seulement nous sommes sollicités.

« Savoir être vieux! Peu de gens savent être

vieux », disait Larochefoucauld. — Et Voltaire:

Qui n'a pas l'esprit de son âge De son âge a tout le malheur.

Fh bien! l'esprit de son âge est de tout proportionner à ses organes et aux convenances générales. On est le meilleur juge de soimême. Et, si l'on a des doutes, on n'a qu'à écouter ce qui se dit autour de nous.

Saint-Évremont a écrit que, « si nous étions sages, notre dégoût pour le monde répondrait à celui qu'on y a pour nous, et que la fin de nos agréments doit être le commencement de la retraite ». Il ne convient pas d'attendre un affaiblissement trop avancé, celui que Voltaire dépeint dans ces vers :

Peur comble de malheur, on sent de la pensée Se déranger tous les ressorts; L'Esprit nous abandonne, et notre âme éclipsée Perd en nous de son être et meurt avant le corps.

Point de règle fixe: la règle est subordonnée à la variété des cas. Mieux vaut plus tôt battre en retraite, que de l'entendre battre pour soi, autour de soi. Gagnons la porte de sortie, avant qu'on ne nous la montre par des demimots ou des sourires équivalents, peu flatteurs. Si nous voulons qu'on ne nous manque pas de respect, ne manquons pas nous-mêmes à nos devoirs de réserve et de solitude relative, que nous imposent nos incapacités croissantes. Qui a longtemps vécu n'a pas longtemps à vivre; que chacun veille sur soi, confiant et prêt, sans être pressé; c'est ce qu'avec mes 82 ans, je me répète tous les jours.

* *

Loin que l'âge diminue la somme des devoirs, il l'augmente, au contraire, de ceux que l'âge peut seul accomplir. Et, par les services que la vieillesse rend encore, elle ajoute à la gratitude qu'on professe pour elle. Dieu n'a pas fait la vie plus lourde qu'on ne peut la porter, et il a imprégné les devoirs d'une douceur suffisante pour en faciliter l'accomplissement. Le vieillard n'est point condamné à une égoïste inactivité, à une stérile fin de vie; tenu à un devoir de simple prudence, rien ne s'oppose à ce qu'il s'adonne à des œuvres privées ou publiques, sans sortir de sa sphère et en témoignant chaudement à la jeunesse les encouragements et les sentiments affectifs qu'elle lui inspire.

Jadis, le vieillard fut jeune; il se souvient des exubérances de sa jeunesse, des gourmes que bruyamment elle jetait, des craintes d'avenir qu'elle faisait naître; et puis, les fougues du sang se sont calmées, et ces impétueux jeunes gens, sous la férule de l'épreuve, sont devenus des maris exemplaires, d'excellents pères de famille, des industriels distingués, des magistrats, des hommes politiques, des types d'honneur et de probité.

Le vieillard a passé par là, et, mieux que tout autre, il comprend la jeunesse, ses étourderies, ses inconséquences, dues à l'irréflexion plus qu'à une corruption de fond; c'est le cas de répéter : « A tout péché miséricorde! » quand surtout, depuis longtemps, ces pécheurs sont venus à résipiscence.

Le vieillard est naturellement disposé à la bienveillance; à l'oubli, sévère pour lui-même, indulgent pour autrui. Il voit les jeunes de bon œil; il les épaule volontiers, s'ils le désirent; il se réjouit de leurs qualités, de leurs enthousiasmes, de leurs succès. Et, quant au reste, exagérations enfantines, jugements absolus, loquacité imperturbable, — il passe l'éponge, sourit doucement de cette richesse de vigueur, que le temps assagira, et attend, dans son silence, qu'on lui demande conseil, si tant est qu'on en ait besoin.

S'il lui arrive, une fois, qu'on recoure à ses lumières, si la bonde de son cœur s'ouvre, —

quel épanchement de sentiments affectueux, de choses vécues, n'en doit pas sortir! On a dit que « la bonté est la grâce de la vieillesse », et que la patience est son privilège. Le volcan des passions est éteint; la période des rivalités et des luttes est passée; il faut que l'homme, en vieillissant, gagne plus au moral qu'il ne perd au physique; qu'il se sente péhaut, avec une sereine charité, les mesquines pauvretés de la nature humaine. Centenaire, l'apôtre Jean, raconte la tradition, se faisait, chaque dimanche, porter au culte, et ne cessait de répéter : « Mes petits enfants, aimezyous les uns les autres. » C'est le mot que tout vieillard devrait sans cesse proférer: « Aimonsnous les uns les autres. » Rien vaut-il l'amour mutuel et la paix du cœur qui en résulte? Ce sont des bénédictions et des joies sans sin, pour soi et pour tous : « Une bonne conscience, dit quelque part Sénèque, est une fête continuelle. » Et un proverbe populaire appelle la bonne humeur « un tonique moral »; tandis qu'un autre prétend que, « de toutes gée, la mauvaise humeur est sûrement la pire ». C'est dans ce sens que Chamfort a pu affirmer que, « si un cœur joyeux va tout le jour, un

cœur triste est las au bout d'un mille »; et la même pensée est exprimée par Joseph Hume sous cette forme originale : « Mieux vaut un caractère gai que 250,000 francs de rente. »

Eh bien! le vieillard peut se trouver dans un tel état d'âme, goûter une telle paix, une telle bonne humeur, « être content, comme saint Paul, de la condition que Dieu lui a faite », et apte, par conséquent, à faire rayonner autour de lui une bienfaisante atmosphère de sympathie et de sérénité. Le soir venu, sa tâche finie, son repos assuré et son nom tout auréolé de considération, — il peut, mieux que le Nestor antique, aux trois âges d'homme, faire jaillir de son âme, formée de tant d'expériences, des directions éclairées et sûres. Il peut signaler les espérances ou les pièges que recèlent les 'événements, la bonne anse par laquelle il faut les saisir, la temporisation ou l'énergie prompte dont il convient d'user. De la sorte, il épargne souvent aux jeunes les tribulations qu'il a subies, et leur procure les joies sans épines qu'il a goûtées. Il aplanit la route à ses successeurs; le plaisir d'obliger est sa plus douce récompense!

Bien que ce soit déjà quelque chose que les

résultats acquis de l'expérience dont il fait bénéficier autrui, — le vieillard a mieux encore à offrir : son travail, restreint sans doute, mais continu. « La vie est courte, et c'est un trait de grand maistre d'enclorre beaucoup en peu d'espace! »; et c'est aussi un lien de solidarité avec les hommes, qui ne doit être rompu par la retraite.

Il est des retraites utiles, où l'on travaille, en se reposant; si l'on ne doit pas se jeter dans la foule et s'y pervertir avec elle, on ne doit pas davantage l'abandonner, à l'instar des moines et des nonnes. Jésus se retirait sur la montagne, pour y puiser des forces dans la prière²; mais, le plus souvent, mêlé à la multitude, il l'enseignait3; souvent aussi, groupant la société intime de ses disciples, il l'initiait aux « mystères » du Royaume . Ne pas s'isoler, même dans son isolement, pas plus que se noyer en des compagnies trop nombreuses, — telle est la ligne mitovenne que le vieillard tiendra, — jetant ses regards vers les horizons inconnus, mais ne dédaignant, ni les beautés de la route, ni le peu de bien qu'il

^{1.} Montaigne.

^{2.} Matth. xxvii; 23.

^{3.} Luc v, 3.

^{4.} Matth. x111, 36.

peut encore semer, çà et là, en la parcourant.

Scott caractérisait ainsi les dispositions morales du vieillard : « Être viril, avoir la volonté d'agir, l'âme d'oser »; ce qui équivaut au travail, suivant ses goûts et son état physique. Quoi de plus touchant que le spectacle d'une bonne vieille, à bout de chemin, et qui, avec entrain, manœuvre ses grosses aiguilles pour travaux de laine, destinés aux malheureux qui grelottent sous la bise! Mourir, en se dépensant pour autrui, — quelle modeste, mais pure gloire!

D'ailleurs, les hygiénistes même recommandent de continuer toujours une activité relative, de ne point passer, par un brusque saut, d'une vieillé habitude de labeur à un repos absolu. Ils prescrivent le régime des transitions, pour l'esprit comme pour le corps. Rien ne risque de troubler l'équilibre physique et moral, comme d'échanger subitement un genre de vie contre un autre.

Sans compter qu'il y a une noble satisfaction à se sentir toujours en solidarité avec ses contemporains, — à contribuer, si peu soit-il, au bien-être de ses semblables. « Les heures qui nous restent, dit Émile Souvestre, sontcomme un appoint de la Providence, dont nous pouvons faire largesse au genre humain. Notre ambition devraitêtre de laisser quelques bienfaits, et de pouvoir nous réveiller dans la vallée de Josaphat, comme Parmentier, une petite fleur à la main, annonçant qu'on vient de fermer une des portes de la faim ...»

On ne se sent vraiment vivre, que quand on remplit les devoirs de la vie, quand on répond de son mieux à la destinée pour laquelle on est fait. Sans quoi, le vide et le malaise nous enveloppent, nous rongent et nous tuent. Sans le travail persévérant, le travail approprié à sa situation personnelle, l'existence s'écoulerait terne, désenchantée, et l'on justifierait la triste assertion de La Bruyère : « Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre et mourir; — il ne se sent pas naître; il souffre en mourant; et il oublie de vivre. » Le travail, au contraire, modéré, varié, agréable, est une bénédiction; l'oîsiveté engendre l'ennui, en même temps que le vice; de plus, l'heure perdue ne se retrouve pas; « l'éternité même ne peut nous la rendre. » Richard II s'écrie, dans Shakespeare : « J'ai perdu mon temps et, maintenant, c'est le temps qui me ronge. » Il est d'autant plus précieux d'utiliser son temps que, tout bien

^{1.} Souvenirs d'un vieillard.

considéré, la vie se réduit à peu de chose; si on en retranche les nuits, les jours de maladie, les heures où l'on mange, où l'on s'habille, où l'on s'occupe des autres, — qu'en reste-t-il au fond? *Le travail* donc, le travail dont il est susceptible, n'est pas un des moindres devoirs du vieillard.

Il n'est pourtant pas le premier en importance; le premier, c'est !'exemple. Cela ne veut pas dire qu'on ne doive l'exemple à ses frères, que lorsque commence officiellement l'heure de la vieillesse. L'exemple, nous nous le devons toujours les uns aux autres. La pratique d'une seule bonne action vaut mieux que l'enseignement théorique de cent préceptes. La psychologie des foules montre que le secret de leur entraînement, c'est la vue du bien, du bien vécu, incarné en chair et en os, sous une forme humaine, réalisé dans une personne. Quand le jésuite dit à ses auditeurs : « Faites ce que je dis et non ce que je fais », il prononce un mot aussi faux que répugnant; car, on fait infiniment mieux ce qu'on voit faire, que ce qu'on entend dire. « Si tu veux me décider à pleurer, pleure toi-même le premier1. » Le cœur mobile et défaillant a besoin

I. Horace.

d'un tuteur, d'un type, d'un idéal concret. Aussi, l'exemple prime-t-il tout, en morale notamment. Et si le bon exemple est toujours obligatoire, il l'est surtout, lorsque le prestige d'une longue carrière et de la sagesse acquise lui donnent une incomparable autorité. Jésus, à l'inverse des jésuites, qui bien à tort portent son nom, Jésus, s'adressant aux incrédules de son temps : « Si vous ne croyez pas sur mes paroles, croyez au moins à cause des œuvres que je fais. » Le vieillard, de même, doit pouvoir en appeler à ses œuvres; car, de la part des jeunes, il est un objet de constante observation; ils regardent à lui comme au drapeau; ainsi que les soldats se modèlent sur le capitaine, ainsi les jeunes se modèlent sur les vieillards, — sur ceux, en particulier, qui ont joué un rôle dans la vie. Le vieillard est sur la sellette, en évidence, environné des siens, parents, enfants, petits-enfants, serviteurs, toute une lignée sortie de lui, nourrie par lui, groupée autour du patriarche vénéré, comme des rejetons autour du vieux tronc dont ils jaillissent; mission sainte, auguste apostolat que le sien, que celui de la démonstration par le fait. Il doit donc, pour les autres autant que pour lui, s'observer avec rigueur dans son langage, ses principes, son

attitude. Sans quoi, les jeunes se feraient forts de ses faiblesses, s'autoriseraient de ses vices. Le manque de correction ou de délicatesse accréditerait bien des entorses à la conscience. Quelle bonne chance, si de jeunes étourneaux, se couvrant du bouclier familial, pouvaient invoquer l'autorité de l'aïeul : Grand-père l'a fait, grand'mère l'a dit!

En sorte que le vieillard, en péchant, pécherait deux fois : d'abord, pour lui; après, pour les autres, ceux qui, de près ou de loin, se trouventdans le rayonnement de son influence; son péché..., c'est la pierre jetée au milieu du bassin qui, de cercle en cercle, se répercute jusqu'au bord. On a dit : « C'est une belle chose que la vieillesse, quand elle est étayée sur la vertu. » Oui, elle est une belle chose, par la lumière dont elle éclaire les voies de la jeunesse, le sérieux dont elle assaisonne ses conseils, l'entrainant exemple qu'elle met sous ses yeux.

Montaigne a admirablement exprimé cette mission pédagogique de la vieillesse, d'autant plus efficace qu'elle est plus spontanée, plus désintéressée : « On s'envieillit des ans, sans s'assagir d'un pouce. On va toujours en avant, mais à reculons. Il serait beau d'être vieil, si nous marchions vers l'amendement;

mais le marcher de cet âge est celui d'un ivrogne titubant; c'est l'homme qui marche vers son décroît. »

Le vieillard a charge d'âme, et sa vie, quand il la puise aux sources vives, s'impose comme une doctrine vivante à réaliser. Boulay-Paty a ainsi glorifié, dans ces beaux vers, le travail et l'exemple:

Fendons du soc une ingrate nature; Semons, semons la richesse future. Loin du bon grain, jetons l'herbe qui nuit O travailleurs, tandis que le jour dure, Acquittons-nous d'une tâche si rude Pour bien dormir dans l'éternelle nuit.

A part cette éternelle nuit, à laquelle nous substituons l'éternel Soleil, reconnaissons que l'automne de la vie, après préparation, porte des fruits précieux, et que les fruits de l'arrière-saison ne sont pas moins agréables que les promesses et les belles fleurs du printemps.

Parlerai-je encore d'une autre obligation qui incombe au vieillard?... l'obligation du charme, du charme résultant d'un ensemble de qualités morales et physiques, qui opèrent un invincible effet de séduction et d'attrac-

tion. Il faut qu'on trouve, auprès du vieillard, profit, agrément, douce joie; — qu'il se dégage de toute sa personne une influence pénétrante de douceur et de paix, d'élévation et de réconfort.

Le charme, la grâce attirante est bien un devoir, propre à tous les âges; l'enfance a son sourire, son angélique candeur, rappelant l'ange de Reboul, « au radieux visage qui, penché sur un berceau, semble y contempler son image, comme dans l'onde d'un ruisseau ». La jeunesse, de son côté, a le charme de sa vigueur, de sa fraîcheur, de sa beauté, de son entrain exubérant. L'âge mûr, aussi, a son attraction, par l'exercice de ses facultés et de ses forces, par les services rendus, l'assurance de sa voie et sa fidélité au but.

Mais le vieillard, — après avoir traversé ces phases diverses et perdu le charme spécial qui leur était afférent, — ressemble à l'arbre, dépouillé par l'hiver de ses feuilles et de ses fruits, — squelette décharné, dont les branches cassent et tombent, l'une après l'autre, jusqu'à l'écroulement du tronc lui-même. Adieu, charmes d'antan, force, fraîcheur, beauté! Et c'est pourquoi, à ces charmes naturels, le vieillard doit s'appliquer à substituer d'autres charmes, voulus et acquis, résultant des soins

minutieux de sa personne, de sa toilette, de son costume. Il doit pousser jusqu'au raffinement le souci de la tenue; de l'ordre, de la propreté, en compensation des privilèges évanouis. Au XVIII° siècle, on poussait à l'excès l'art de vieillir, par les soins de sa personne, l'entente de la mise, simple et sobre; il n'y avait pas là prétention de singer la jeunesse, mais sentiment de dignité, respect de soi. On cite une femme du grand monde qui, observant jusqu'au bout ces soins recherchés, « se dressait héroïquement sur son lit d'agonie, pour une dernière toilette, comme si elle eut craint de déplaire à la mort ».

A ces charmes physiques, le vieillard joindra les charmes moraux de l'urbanité, de la douceur, d'une rayonnante bonté, — l'esprit de paix et d'union. Il doit, en tout, s'attacher au bon côté des choses; supposer aux gens de louables intentions; pardonner les blessures reçues et réparer celles qu'il a fait lui-même; faire plus de bien, dans ses derniers jours, qu'il n'en a fait pendant sa vie entière : prédication vivante que celle des faits, et d'une souveraine efficacité!

Ce vieillard idéal, dont la terre, hélas! n'offre que rarement la réalité, mais dont il faut néanmoins se rapprocher de plus en plus, devrait être le dieu lare de la famille moderne; non le dieu lare antique, despotique dans son service, atrabilaire, usant de terrorisme et de vengeance', mais, au contraire, type accompli de miséricorde, et manifestant, dans leur plénitude, les sentiments affectifs de la nature humaine.

J'ajoute même que le vieillard, en gardant ce type sous les yeux, doit se proposer, s'ımposer à lui-même sa réalisation. C'est une loi, un devoir de progrès auquel il est tenu de s'astreindre; dernier devoir que celui de l'effort énergique, persévérant jusqu'au bout, bien qu'il semble avoir épuisé toutes ses ressources de volonté et de vigueur morale. Son exemple n'en sera que plus beau et plus entrainant. Quand on le verra, déjà si détaché, si aimant et si bienfaisant, tendre encore et sans cesse, au maximum de ce qu'il peut et doit être; quand on le verra aspirer et travailler de toutes ses forces à cette perfection qui n'a été pour lui qu'une constante illusion, comment ne serait-on pas gagné, électrisé par cette soif de progrès continus, ces efforts

^{1.} Cité antique, de Fustel de Coulange.

incessants vers le mieux? La perfection, c'est la destinée; « soyez parfaits, comme je suis parfait » (Lévit. xxix, 2); « tendez à la perfection » (II Cor. XIII, 11). Plus que tout autre, le vieillard y est tenu; car il doit être en exemple à sa génération qui regarde à lui. Dégagé des entraves qui n'embarrassent plus sa marche, il lui est plus facile d'aller de l'avant, de progrès en progrès, de foi en foi, de vertu en vertu, de monter d'échelon en échelon sur l'échelle des Anges, au sommet de laquelle on trouve le Ciel dans ses gloires, l'éternelle joie dans l'éternelle paix. Et quelle vie contagieuse que celle d'un vieillard, vivant du Ciel, plus que de la terre! Quelle leçon de à mesure que décroît la vie corporelle! ces élans vers la « Cité permanente », à mesure que la « Tente terrestre se démolit! »

Progrès divin, progrès qui résume et couronne dignement l'ensemble des *Devoirs* du vieillard qui font de lui comme un Délégué de Dieu, un guide vers la Canaan d'En-Haut.

CHAPITRE IV

LES JOJES ET LES FRUITS' DE LA VIÈILLESSE

On se sert de grands adjectifs, pour caractériser les divers âges de la vie : heureuse enfance, folle jeunesse, triste vieillesse. Mais les adjectifs sont des mots, et pas toujours des vérités.

Heureuse, l'enfance! avec tous les maux qui fondent sur elle et la réduisent de moitié, sept ans!

Folle, la jeunesse! généralement laborieuse et studieuse, pépinière de l'avenir, des futurs serviteurs de l'État!

Triste, la vieillesse! avec tant de compensations, de carrière accomplie, d'estime, de paix! avec les saintes joies de la famille et les espoirs éternels!

On a versé, dit Jean Finot, sur la vieillesse, presqu'autant de larmes que sur la mort; et, quoique si calomniée, si redoutée, « elle contient en elle-même des délices insoupçonnées ». Le tout est de la regarder par le bon angle.

Chaque âge a ses plaisirs, et la vieillesse a des plaisirs doux et modérés, purs et bienfaisants; « elle a des plaisirs en propre qui la dédommagent de ceux qu'elle n'a plus¹ ». Elle a moins de maladies et des douleurs moins aiguës; surtout, si l'on travaille de bonne heure à se la rendre plus tard agréable. Quelle noble satisfaction que de pouvoir dire : « J'ai servi ma patrie par mon autorité, mes conseils, les forces de mon esprit ou de mon corps. J'ai élevé ma famille; j'ai été utile à ma cité, à mes amis, aux malheureux... »

A propos de la vieillesse, comme à propos de tout, défions-nous des jugements absolus et des superlatifs. Sans méconnaître les misères spéciales à la vieillesse, moindres pourtant qu'on ne le pense, il faut avouer que la vieillesse a ses bons côtés, qu'elle renferme de profondes satisfactions, entr'autres la paix anticipée du ciel.

La preuve en est que bien des vieillards se déclarent « contents de l'état où ils se trouvent », que plusieurs même proclament que la vieillesse a été la meilleure période de leur existence; et que quelques-uns vont jusqu'à soutenir que, s'ils le pouvaient, ils

^{1.} La Vieillesse, par Robert.

ne recommenceraient pas volontiers leur vie.

Cicéron a bien dit, dans son *De Senectute*, que la plupart des vieillards détestent la vieillesse, « comme un fardeau plus pesant que la masse de l'Etna »; que tous, voulant arriver à la vieillesse, la maudissent pourtant, quand ils l'atteignent. Mais il faut observer que l'homme antique ne vieillissait pas dans les conditions favorables de l'homme moderne, avec le confort civilisé, les délicatesses, la considération, les institutions protectrices qui l'entourent. Aussi, les impressions de nos jours sont-elles tout autres que les impressions d'autrefois.

Écoutons, à ce sujet, les délicieuses pensées des Souvenirs d'un vieillard, par Émile Souvestre: « Je me mets à m'attacher à la vie avec une énergie qui m'était inconnue... l'heure du calme approche; je voudrais jouir de la sérénité du soir, avant de me coucher. » Loin de l'effrayer, la vieillesse lui apparaissait comme un bienfait. Il énumère certaines joies de la vieillesse; après quoi, il s'écrie avec triomphe: « Que le monde chante le regret des jeunes années; moi, je chanterai les plaisirs du dernier âge... jamais, au temps de la force et de l'activité, je n'avais éprouvé cette pleine quiétude, cet abandon de moi-même au doux roulis des habitudes domestiques. Je

ne jouis vraiment de la paix du foyer, je n'en savoure les douceurs que depuis que la vieillesse m'a fait des heures inoccupées. Il y a un printemps de la vieillesse qui est la possession des jouissances possibles... » Et ailleurs : « Jouissons de la vieillesse; Dieu n'a-t-il pas dressé devant nous la création comme un éternel festin? Ne dit-il pas : Sème le grain et je te donnerai l'épi? Greffe l'arbre, et le fruit mûrira pour toi? O dernières journées! Non, je ne vous dépouillerai pas de ce que Dieu vous a laissé. Je ne vous ferai pas plus moroses qu'il ne vous a faites. »

Au dire de certains, « vieillir est délicieux ». « Que parle-t-on des ennuis de la décrépitude? Est-ce que des gens fort jeunes n'ont pas une santé très précaire? Vieillir est bon; c'est l'agrément de la soirée paisible, avant le sommeil de la nuit. Qu'on ne me dise pas de mal de la vieillesse... Je la regarde comme le plus heureux temps de la viei. »

En devenant vieux, on devient riche de tout le passé, et l'on n'a plus à redouter les surprises de la vie. Aux yeux de quelques-uns, le grand âge « est charmant »; ils estiment que chaque âge est le meilleur de tous et qu'on est constamment « au plus joli âge » : dans l'enfance, c'est la candeur de l'inconnu; dans la jeunesse, l'enthousiasme et l'espérance; dans l'âge mûr, les ardeurs du travail et de l'ambition; dans la vieillesse, la quiétude, la jouissance de soi-même, la considération publique. Voilà qui témoigne, au moins, d'un bon esprit et qui rappelle le charmant opuscule : Il fallait ça, du Barbier optimiste de Chaponnière.

Je confesse que c'est un cas d'optimisme assez rare, sauf chez les vrais chrétiens qui s'inclinent avec soumission devant la loi de nature, devant la volonté de Dieu, et sont soutenus par la perspective « des demeures de la Maison du Père ». Mais si les non-chrétiens n'en viennent pas à voir tout en rose et à répéter que « vieillir est bon », au moins faut-il qu'au seuil de la vieillesse, ils en prennent leur parti et s'y résignent résolument.

Est-il rien de plus puéril et de plus grotesque que de se rajeunir par l'art des truquages et des maquillages, ainsi dénommé en argot, qui met en œuvre toutes les ressources des inventeurs en tout genre? Et pourquoi? pour

s'enlever dix, vingt ans, tromper le public sur sa vétusté? Et après? Quelle sotte et vaine satisfaction! En garde-t-on moins le poids des ans? Autre chose est de rester jeune, par une hygiène bien entendue, par le caractère, la volonté; et, autre chose, de vouloir paraître physiquement jeune, par des moyens artificiels. On a beau faire, on ne retrouve pas la fraîcheur printanière disparue. Il y a peu d'élégance dans ces mensonges auxquels, d'ailleurs, personne ne se laisse prendre. On devrait rougir de masquer le bel âge que Dieu nous donne; d'ailleurs, nos relations savent le jour de notre naissance et, quant aux étrangers, que nous importe? En tout cas, on ne saurait réussir à se tromper soi-même, et l'on ne trompera pas la mort qui, promenant sa parce qu'il n'en paraîtra que 50 ou 60.

Trève de ces frivolités, de ces dissimulations auxquelles répugnent les gens sérieux! La honte n'est pas d'être ce qu'on est; d'avouer la vérité, mais de la fausser.

Le dernier âge, sans conteste, est dépouillé de certains privilèges; mais, en retour, il lui est donné de profondes joies, qui en jaillissent comme d'une source vive, et dont les autres âges sont dépourvus. On l'a dit avec raison: « Souvent l'âge nous donne plus qu'il ne nous prend!. »

Recherchons donc quelles sont les joies spéciales de la vieillesse.

Ces joics, — ne vous imaginez pas qu'elles soient une chimère. Comme il est doux au laboureur, qui vient de travailler son champ, de jeter un regard d'ensemble sur l'œuvre accomplie, — il est doux à l'homme, après avoir parcouru le cycle entier de l'existence, d'embrasser d'un coup d'œil la totalité de sa vie. L'alpiniste aussi, qui, avec peine, a gravi les cimes, contemple au loin, vallées, roches et précipices, qu'il a franchis.

Quand le vieillard se tourne vers le passé et considère l'achèvement de sa mission au milieu de tant de difficultés; quand il songe à toutes les affaires qu'il a brassées; quand il repasse dans sa mémoire ce qu'il a pu faire pour sa famille, ses amis, sa cité, sa patrie, son Église; quand il peut, dans un sens tout terrestre, tout restreint, redire à propos de sa mission propre : « tout est accompli », mon

^{1.} Le bonheur de vivre, 2º partie, p. 218, par John Lubbock.

plan réalisé, je suis, en dépit de mes défaillances et de mes misères, resté fidèle à moi-même, je puis léguer à mes enfants des traditions d'honneur sans tache, un nom respecté; — quand on peut se rendre à soi-même un tel témoignage au bout de la vie, je ne sache pas de satisfactions plus vives et plus douces que celles-là, — celles de l'architecte qui, ayant vaincu tous les obstacles, a mis le dernier couronnement à son palais. Ce sont les nobles, les célestes joies du devoir, — ces joies dont Leibnitz disait que « la science du bonheur est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir ».

Il est écrit que « le juste se repose de ses travaux et que ses œuvres le suivent »; mais, avant la mort, le vieillard déjà se repose de ses travaux, et le souvenir de ses œuvres l'accompagne dans la retraite. Le sentiment du peu de bien qu'il a fait, lui est doux au cœur, et c'est avec une vraie joie, — la première du vieillard, — que, sur les ruines de son passé, comme Jérémie sur les ruines de Jérusalem, il médite mélancoliquement sur tout ce qu'il fut ou qu'il aurait pu être, sur tout ce qu'il fit ou qu'il aurait pu faire.

Déposant ses instruments, dans la joie de

la tâche accomplie, — il se dispose à goûter la joie d'un juste, repos.

Impossible est *le repos* dans la fournaise du monde, dans les incessantes complications de la vie. On ne le goûte vraiment que dans la retraite, si longtemps attendue, si laborieusement gagnée; idéal lointain auquel on n'arrive, quand on y arrive, qu'après mille péripéties: Canaan, après les tortures du désert, — Canaan, terre bénie de paix et de liberté. Enfin, on se sent vivre! Jusqu'ici emporté, étourdi par le tourbillon, on a vécu comme étranger à soi-même, « toujours poussé vers de nouveaux rivages, sans pouvoir jeter l'ancre un seul jour »:

Maintenant, le vieillard goûte sa retraite avec ivresse, — fatigué du monde et de luimême. Salomon dit « qu'il y a un temps d'être debout et un temps d'être assis ». Le temps de s'asseoir est venu pour le vieillard. La retraite... rêve de toute sa vie, temps de délice, vestibule du ciel, qu'on ne savoure à fond qu'après un rude et long labeur, quand on peut s'écrier de tout son cœur : Enfin, je suis libre, je m'appartiens! Je le goûte, ce repos

final, où je pourrai réaliser tant de projets en perspective.

Joies intenses, d'autant plus appréciées qu'elles sont plus éphémères, — s'il est vrai que la durée moyenne des retraites n'est que de deux années. L'homme se dépense fiévreusement en des travaux qui le dépriment; et, comme l'action provoque la réaction, — comme au jour succède la nuit, et au chaud le froid, — à l'exercice des facultés et des membres succède le calme qui les repose et les refait. Au terme de sa laborieuse vie, le vieillard ressemble au marin, qui, après une orageuse traversée, se repose avec délectation au doux foyer du port.

Un par un, il évoque les vieux souvenirs de tant de bien-aimés disparus, avec lesquels il entretint de touchants rapports. Il se souvient avec attendrissement de ses épreuves et de ses bénédictions, de ses erreurs et de ses succès, de tout un monde évanoui, dans la pensée duquel il se complaît, — d'autant que le monde actuel, ou lui échappe, ou lui reste en partie étranger.

A-t-il à craindre, au lendemain de sa rupture avec la vie active, de ne savoir plus que faire de sa personne et de son temps, d'être à charge à lui-même, de mourir d'ennui? Qu'on se rassure! Au début, d'abord, on a une telle soif de repos qu'on ne se lasse pas de le goûter; le repos..., c'est ce qui manque le plus à l'homme moderne, avec sa vie de fébrile agitation; il s'y délecte comme au bonheur suprême:

> Le repos, le repos, trésor si précieux Qu'on en a fait le partage des dieux⁴.

Oui, plaisir des dieux, mais à la condition de n'être pas un repos égoïste, exclusif, — comme celui du fabuliste, dont la morale est un peu courte.

Le vieillard utilise ses loisirs, en dirigeant ses pas où bon lui semble; car, aux joies du repos, il ajoute les joies de la liberté. Il va et vient, s'appartenant en propre, n'ayant plus personne à consulter, à servir. La chaîne est brisée, de l'esclave blanc, sous la dépendance d'autrui; il ne dépend plus des devoirs de carrière ou de position, des volontés ou des caprices d'un chef. La vieillesse venue, plus de joug : la liberté! Et ses premières joies sont enivrantes. Son champ est libre; il choisit ses jours, ses heures, ses distractions et ses travaux; il va « selon que son cœur le

^{1.} Lafontaine.

mène ». Immense joie, que celle de la liberté, qu'on apprécie d'autant plus qu'on en a été plus privé, — joie inconnue à la jeunesse et à l'âge mûr, et qui est, en partie du moins, l'apanage de la vieillesse,

* * * * * *

Après les joies du *repos* et de la *liberté*, — les joies du *travail*. Mais n'y a-t-il pas là contradiction? Repos et travail marchent-ils ensemble? La contradiction n'est qu'apparente; car, il ne s'agit, pour le vieillard, que de travaux récréatifs, modérés, variés, libres, agrémentant le repos, au lieu de le supprimer. Ce travail est une détente, une joie nouvelle, qui coupe la monotonie d'un repos continu; « le bonheur de la vie consiste à avoir toujours quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer " »; en d'autres termes, quelque chose pour alimenter sa libre activité.

Les auteurs anciens, Sénèque, Cicéron, Virgile, énumèrent les nombreuses occupations du vieillard, qui peuvent procurer autant de plaisir que de profit : culture de son jardin,

de son fruitier, pêche, abeilles, confection d'objets artistiques ou autres, amis, lectures, etc. Quantité d'écrivains avancés en âge ont continué leurs travaux littéraires, ou se sont adonnés à une active philanthropie, — utiles jusqu'au bout, aux autres et à euxmêmes. Nul ne trouve le temps long, qui veut s'instruire ou s'occuper. « De ma chambre, je parcours les siècles passés, les révolutions des peuples, les progrès, les espaces immenses; ma solitude est peuplée. » Ainsi s'exprime le vieillard de Souvestre. Et j'ai connu, moi-même, une dame àgée, solitaire au fond de sa belle campagne, qui me dit un jour : « Chaque matin, je trace le programme de ma journée et je n'ai jamais pu l'épuiser le soir. »

Troischoses suffisent, pour animer, charmer une retraite: la volonté, l'action et la bonne distribution du temps.

Le travail de la fin, ainsi conçu, ne porte aucune atteinte au recueillement, qui procure des joies élevées et qui est aussi nécessaire que le travail lui-même. Au contraire, le travail prépare le recueillement et lui donne plus de prix. Plus on s'est absorbé en certaines

choses extérieures, plus on a de satisfaction à se plonger dans l'étude de son âme, dans la méditation de sa destinée, dans la communion de son Dieu et des mystères de l'au-delà. De tous les âges, celui de la vieillesse est le plus propice au recueillement, au retour sur soi, à la vie en Dieu. « Je ne laisserai pas rabaisser la vieillesse, s'écrie un auteur; elle nous appelle à la vie intérieure, elle nous purifie, elle nous élève; elle nous arrache au tourbillon des vanités et des illusions; elle ressemble à l'échelle de Jacob, qui sort de terre et qui, d'échelon en échelon, nous fait monter, monter encore, monter toujours! »

Une fois que le vieillard a expérimenté le mot de Pascal : « Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-mème », qu'il a fait le tour de la vie, en a sondé le fond, goûté l'amertume et le néant; une fois qu'il a éprouvé la complète insuffisance des biens terrestres pour le bonheur, et qu'il lui est démontré, par le fait, que « ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux! », — il est tout naturellement prédisposé à méditer sur les réalités supérieures, parfaites, infinies, éternelles, — à les chercher, à se les assimiler, à s'en nour-

x. Philèmon et Baucis de Lafontaine.

rir. Il commence, d'abord, par descendre en lui-même, par s'étudier et mettre ses besoins profonds en correspondance avec la céleste Manne qui lui est offerte. En dépit de toutes les déchéances, de toutes les dégradations morales, il sent que l'étincelle divine n'est point éteinte en lui, que la conscience demeure, et qu'elle suffit, pénétrée de l'esprit de Dieu, pour amorcer la vie d'en-haut, la vie du ciel.

Jamais il ne s'était connu, comme il apprend, dans son recueillement, à se connaître; jamais il n'avait compris la nature du péché, son état de péché, les conséquences du péché, comme il le comprend à cette heure. Et jamais, non plus, il n'avait si bien apprécié l'étendue de l'amour de Dieu, les ressources de l'Évangile et la puissance de régénération, de pardon, de salut, qui rayonne de Jésus-Christ comme du fover central. C'est maintenant surtout que, de la destinée, de la vie future, il se pénètre des enseignements et de la vie du Christ, qu'il en fait sa joie et sa force. C'est maintenant qu'il peut, chaque jour, développer sa vie intérieure, purifier son âme de ses déchets, la nourrir du pain de vie, dans les saintes pages de l'Ancien et du Nouveau Testament,

dans la prière, dans la communion intime du Père. Citoyen du Ciel, il s'applique à se rendre de plus en plus digne de ce glorieux titre; il se forme à une piété éclairée, rationnelle, morale; à une piété ferme et douce, attirante et persuasive, très solide dans ses espérances et non moins féconde en fruits d'amour, d'indulgence et de support.

Ainsi métamorphosé par son recueillement, le vieillard mûrit pour le ciel, se tient de plus en plus prêt, à mesure qu'il approche du terme; exerce autour de lui, par la parole et par l'exemple, un ascendant contagieux, et savoure les intimes joies de sa personnelle préparation pour la patrie définitive, — en même temps que les pures joies d'attirer ses frères dans le même courant d'en-haut.

C'est autour de lui, dans sa famille, auprès de ses amis, que se produisent les premiers rejaillissements de sa vie transformée. lci, encore, nous le répétons, le vieillard que nous mettons en scène est le vieillard idéal, non tel qu'il est, tel que nous le voyons chaque jour sous nos yeux, mais tel qu'il devrait être, qu'il voudrait être, qu'il s'efforce d'être, —

toujours au-dessous de sa tâche, en proie à ses aspirations et à ses regrets.

Détaché du monde, qui se détache de lui, le vieillard s'accoutume à vivre en lui-même, de ses réflexions, de ses expériences, de sa communion avec Dieu, de l'esprit de l'Évangile. Jérémie Taylor a écrit que « le bonheur dépend plus de ce qui est en nous, que de ce qui est hors de nous, et que nos plus grands maux viennent de nous-mêmes. Jésus a déclaré que « le royaume de Dieu n'est pas ici ou là, mais au-dedans de nous ». Et c'est dans ce sens que Milton a pu dire que « l'âme dépend d'elle-même, qu'elle a le pouvoir de faire de l'enfer un ciel, et du ciel un enfer ». A cette période de la vie, par combien de creusets le vieillard n'est-il point passé! Il v a laissé tomber ses terrestres résidus, et il en ressort avec une foi plus intense et plus pure, un cœur plus large et plus tolérant. Pour donner toute sa valeur, il faut les meurtrissures de l'affliction, et il en est de lui comme de ces pétales de fleurs qui ne rendent leurs parfums que froissées entre les doigts. Les épreuves, en froissant l'âme, l'élèvent et sont salutaires à qui sait bien les prendre. Que de fois ouvrent l'âme à Dieu et au bien! « L'homme est un apprenti; la douleur est son maître. » La douleur fait rentrer en soi-même et réveille les énergies latentes; ce n'est que troublé par elle, qu'on peut donner toute la mesure de ses aptitudes divines,—de même que les eaux du bassin de Béthesda ne donnaient toute leur vertu, que lorsque le bouillonnement les troublait, phénomène spirituel ainsi exprimé par le roi David: « Avant d'être affligé, j'errais à travers champs; mais, maintenant, j'observe ta parole. »

Passant par ces élaborations de la vie supérieure, le vieillard laisse déborder sur les siens le plus clair de ses richesses morales. Que ne lui ont-elles coûté! et maintenant, avec joie, il en fait bénéficier son voisinage immédiat. De son cœur indulgent et bon, il répand, sans compter, les fruits de sa moisson. La couronne de neige qu'il porte sur sa tête lui impose de redoubler ses efforts; car, « le jour pour lui commence à baisser ». Sa voix, qui tremble et s'éteint, n'en est que plus persuasive. Beaux soirs de vie que ces soirs-là! mais ils ne sont tels, que quand le soleil a brillé dans la journée, quand la vie a resplendi de vertu et d'honneur, quand « on s'est souvenu de son Créateur, au jour de sa jeunesse ». Le vieillard, alors, est comme tout illuminé des « clartés sereines de l'éternité

qui s'approche ». Entouré des siens, enfants et petits-enfants, d'une atmosphère de tendresse et de vénération, il se plait à raconter les choses de jadis, les événements qu'il a traversés, les dangers qu'il a courus, — les principaux actes qui ont marqué sa vie, — ses grands espoirs et ses dures déceptions. Il prodigue ses gâteries à ses entours; avec douceur et gravité, il égrène ses conseils, ses recommandations; il cite des exemples, il formule des jugements; c'est une sainte école que celle de la vieillesse, pour tous ces rejetons de la même souche, destinés à perpétuer la race, la noble sève, les traditions d'honneur.

Contemplez le tableau de cet heureux grand-père, autour duquel se serrent ces nouvelles générations exubérantes d'ardeurs printanières, leurs frais visages tournés vers lui et le caressant de leurs douces mains. Joies suaves pour l'aïeul, que cette couronne d'enfants qui montent à la vie, alors qu'il la descend! Relisons l'admirable prière de Victor Hugo qui les met si bien en relief:

Seigneur, préserve-moi, préserve ceux que j'aime, Frères, parents, amis, et mes ennemis même Dans le mal triomphants, De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles, La éage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,

Touché de leur tendresse, qu'il leur rend au centuple, le vieillard se sent revivre en ses petits-fils, et s'applique à leur inculquer son esprit. Ils s'en pénètrent, et son souvenir sacré les accompagnera partout, influencera leurs pensées, leur conduite, leur avenir. « Pour combien d'enfances, la maison de grand-père, de grand'mère, n'a-t-elle pas été un paradis dont on rêvera jusqu'à ses derniers jours? Combien de jeunes gens ont trouvé auprès des chers aïeux, des indulgences, des joies ou des consolations, qui laisseront à jamais dans leur âme une trace bienfaisante, et qui leur deviendront plus tard un exemple¹! » Haute satisfaction qu'une telle fin de vie, qu'un ministère si bienfaisant! C'est un des plus beaux privilèges de l'art de vieillir, que de faire ainsi rayonner sur la jeunesse les trésors lentement accumulés de son expérience personnelle. La parole du vieillard, pleine de sens et d'onction, sa vie pure et respirant l'esprit de sacrifice, constitue un incomparable enseignement! « Quelles leçons de morale que son exemple! Quel cours de religion que leur piété! En eux, on perçoit l'invisible, l'hôte divin qui

est en nous; c'est eux qui nous le font toucher de la main'. »

Et quand deux vieillards, mari et femme, ont traversé tant de circonstances, si diverses et si contraires, sans rien perdre de leur estime réciproque, de l'amour qui les unit depuis la première heure; quand ils s'appuyent d'autant plus, l'un sur l'autre, qu'ils avancent davantage, s'acheminant ensemble, avec un calme croissant, vers les horizons célestes, — je ne sache pas qu'il existe, ni de contentement plus vif, ni de paix plus profonde, ni de consolation plus douce.

Le vieillard, qui trouve tant de joies au sein de sa famille, en trouvera aussi dans le bien qu'il lui est donné de faire au dehors.

On se trompe, en le croyant réduit à l'inertie, à l'impuissance. Le plus souvent, il lui reste encore assez de forces pour lui permettre de dépasser le cercle étroit de la famille; et son action est d'autant plus appréciée, efficace, qu'elle est moins attendue, plus désintéressée. Lui-même jouit doublement d'être utile aux

^{1.} De Gasparin, La famille, II, p. 385.

autres, après l'avoir été aux siens; sans compter que le don de soi-même est une des recettes de l'art de vieillir et de vieillir heureux, un secret pour devenir vieux, un bonet aimable vieux, comme ce doit être l'ambition de tous.

Voici ce qu'à 90 ans écrivait le vénérable Legouvé: « Rien ne fait tant de bien que de faire du bien. Une vieille dame, riche, intelligente, entourée de bien-être, infirme, avait un absolu besoin de repos, que son état et son docteur lui imposaient impérieusement; or, tous les jours, à 2 heures, elle montait en voiture et allait visiter ses chers pauvres. « Je « ne suis heureuse que là, disait-elle; je n'ou- « blie mes maux que là; le sourire du pauvre « me pénètre, et son merci m'est un baume « sur mes douleurs. » Elle passa ses vieux jours à donner et à se donner ainsi; et ses vieux jours furent heureux; elle pratiquait l'art de vieillir heureuse.

« Voulez-vous, poursuit Legouvé, des jours doux et paisibles? Soyez bon, bien bon, pratiquement, activement. Un ancien disait que la bonté de l'âme est un parfum dans une cassolette d'or; il faut le répandre, si l'on veut qu'il embaume. Êtes-vous riche? Secourez. — Êtes-vous pauvre? Consolez. — Étes-vous sans

influence? Aimez. — Étes-vous isolé? Priez. — Étes-vous le moins apprécié de la famille? Rendez les menus services avec empressement. »

La joie de donner, de se donner, égale la joie de respirer. Donnez donc ce que vous avez, ce que vous pouvez : conseils, renseignements, sympathie, temps, argent, peine, sourire, poignée de main. Ainsi faisant, vous accomplirez beaucoup de bien, sans vous en douter, et vous vous en ferez beaucoup à vous-même.

Heureux qui, dans sa vieillesse, peut encore se dépenser pour ses frères, — pratiquer, jusqu'à extinction de forces, l'amour divin supérieur à tout, — cet amour qui dissout notre fond d'égoïsme, et fait de nous des fils de Dieu, murs pour le Ciel, — cet amour, lien sacré, qui relie l'homme à Dieu et à ses semblables, et qui, certainement, procure au vieillard qui l'exerce, encore plus de joie qu'aux malheureux qui en sont l'objet.

Oui, certes, il y a de grandes joies à terminer sa vie dans les *douceurs de la miséri-corde*, à répandre en bienfaits les ressources

* * * * .

matérielles et morales dont on dispose, — comme un feu d'artifice qui, en mourant, éclate en étincelles.

Mais il y en a aussi beaucoup à constater, à sentir l'unité foncière qui, du début à la fin, a présidé au déroulement de toute notre vie. L'homme de conscience, en dépit des séductions et des sophismes, est demeuré constamment fidèle à lui-même, à ses principes, à son drapeau. Cet homme-là, parvenu au bout de son sillon, est envahi par une de ces nobles joies, comme la terre en offre peu. Car, l'art de vivre consiste à faire de la vie une œuvre d'art, c'est-à-dire à lui assigner une suite, un idéal, un but, et à en relier les divers éléments en un tout homogène, en un ensemble harmonieux.

Voilà donc le vieillard arrivé au bout de son rouleau, alors que la plupart de ses compagnons de route sont tombés en chemin, ou sont la proie des infirmités. Lui, survit, à peu près indemne de douleurs.

Mais, ce qui vaut mieux que cela, c'est la pensée de sa belle unité morale; — la pensée que rien, ni intérêt, ni peur, ni ambition, ni passions d'aucune sorte, ne l'ont jamais fait dévier de sa ligne, mentir à sa conscience, trahir sa cause et son Dieu; — la pensée que,

de la première à la dernière heure, un fil d'or relie tous les sentiments et toutes les manifestations de sa vie, comme les grains d'un chapelet, et que, pas une fois, le fil ne s'est rompu; pas une fois, rien de son âme n'est tombé dans la boue.

En contemplant, du sommet, sa vie dans sa chaîne entière, descendre de chaînon en chaînon, jusqu'au premier; — et, en se rendant le témoignage que, par la grâce de Dieu, il a dignement terminé sa tâche, — il peut, la journée finie, aspirer de tout cœur au repos céleste et, de tout cœur aussi, exprimer le vœu du vieillard Siméon : « Laisse maintenant aller ton serviteur en paix. »

Il le peut d'autant plus que, libéré des agitations de la terre, rentré en lui-même, au soir de la vie, il fait le compte de ses voies, se dégage des derniers liens, prend ses dispositions suprêmes et attend le coup de clairon qui va l'appeler.

La vieillesse, ainsi envisagée et traitée, n'est-il pas permis, sans trop de témérité, de parler de son allègement et presque de sa guérison? L'heure vient où, pour beaucoup, la crainte de la mort est le souci constant, rongeant, obsédant; et bien, que l'on commence alors à croire qu'on a devant soi de

longues années, — et on les aura, peut-être; — en tout cas, on jouira paisiblement de celles qui seront encore dévolues.

Puis, avec les progrès étonnants de la science médicale, peuvent être guéris certains maux de la vieillesse, réputés jusqu'ici incurables; que le vieillard ne se démunisse pas de sa foi à la science, de la foi en sa guérison! On sait les miracles de la foi!

Surtout, qu'elle grandisse de plus en plus, la foi en l'Au-delà, en l'Éternel!... « Il faut à l'homme, pour être pleinement heureux, le sens de l'éternité, même dans ses jouissances; car, il est fait pour l'éternité, et c'est pourquoi tout ce qui périt ne peut le satisfaire . » La vieillesse ainsi passera, sans qu'on la sente, affranchie de ses peines, ne nous laissant que ses joies spéciales.

Est-il plus beau spectacle que celui d'un vieillard calme et vénérable qui, cédant à l'instinct de la mort naturelle, se livre à elle, le moment venu, avec le même abandon confiant que, chaque soir, il se livre au sommeil! Si le spectacle d'un vieillard qui geint, qui tremble, qui déshonore ses cheveux blancs, est lamentable, — rien, d'autre part, d'aussi

^{1.} L'abbé Bautain, La belle saison à la campagne, p. 6.

réconfortant que la vue d'un vieillard qui termine sa carrière dans l'air céleste et la vénération universelle. Aux belles vies, correspondent les belles vieillesses, comme aux belles vieillesses, lés belles morts.

Le vieillard chrétien ne s'affaisse pas misérablement devant la mort; il aime Dieu et place en lui ses espérances. Il a pu, comme d'autres, rêver fortune, triomphes, pouvoir..., mais il en a finalement, après expérience, reconuu le vide. Les fantômes terrestres ont successivement disparu à ses yeux; mais Dieu lui reste, Dieu et ses promesses, Dieu et son amour; que lui faut-il de plus?

La mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre au passage.

Comment le vieillard chrétien ne serait-il pas résigné au sombre passage, sachant que c'est le passage à la gloire? Il n'a plus d'il-lusions sur la vanité, l'insuffisance des choses humaines, et il s'approprie cette strophe de Jean-Baptiste Rousseau:

^{1.} Lafontaine, La mort et le mourant.

L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soldil fait dissiper;
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

Et, à ce sentiment de fragilité et de néant, s'ajoute, pour le vieillard chrétien, au bord de la tombe, la certitude des réalités éternelles. Loin de l'émouvoir, la perspective de son prochain départ répand en son cœur une douce paix, le calme du soir de la vie. Ne sait-il pas que la mort est de tous les âges, et que le petit nombre arrive à la vieillesse? Aussi, quand sonne l'heure où la mort naturelle met/fin à sa longue existence, il s'éteint dont l'huile est consumée. Il emporte les adieux attendris des siens, groupés autour de sa couche; et, en partant, il leur donne rendezvous au pays des revoirs éternels, au pays des vainqueurs du sépulcre, de ceux qui apostrophent la mort, comme saint Paul: « O Mort! où est ton aiguillon? O Sépulcre! où est ta victoire? Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ! » Grandes, nobles et pures joies qui confi-

z. Ode xiii, imitée du Ps. cxiiii.

nent aux joies éternelles, et que le bon Legouvé exprime en ces vers :

Quoi qu'il puisse arriver, ne s'abattre de rien, S'affaiblir sans faiblir, décliner sans se plaindre, L'Esprit toujours serein, l'âme calme, s'éteindre, En laissant sa mémoire en exemple après soi, Voilà quel est mon rève... O Dieu bon, aide-moi!

CHAPITRE V

LES RESSORTS DE LA VIEILLESSE

De ce qui vient d'être dit du vieillard dans le monde chrétien et du vieillard dans le monde antique, découle manifestement une supériorité marquée du premier sur le second, soit au point de vue des égards dont il est l'objet, soit au point de vue de ses dispositions propres

Sans diminuer la vertu des sages de la Grèce, de Rome et d'Israël, qui fut le produit des plus nobles aspirations et des efforts accumulés des siècles, —il faut reconnaître qu'elle ne dépassait, ni la nature, ni les terrestres horizons. C'était une vertu, parée des meilleures intentions et digne de tout respect; seulement, de courte haleine, sans vigueur et sans élan. Pour elle, l'idéal de la vieillesse était une félicité négative, sèche et froide au pauvre cœur : il s'agissait de cultiver de douces relations, d'user de support et de bonté, de savourer ses auteurs, de distribuer son temps en

récréations diverses et de subir passivement le fatal destin; la plus belle fleur de cette vieillesse était de se mieux connaître et de se mieux perfectionner; mais, point de vie de famille intense, point de lumière, point d'échappée sur l'azur, point de Dieu vivant au cœur! La vieillesse, pour l'antiquité, n'était qu'une vie tristement diminuée, une série d'irréparables ruines. Tandis que la vieillesse chrétienne, malgré ses côtés sombres, rebâtit sur ses ruines un édifice nouveau, soutenue par un ardent courage, voyant l'invisible, et jouissant en espérance des joies de la Terre Promise. Une vieille tradition prétend qu'on trouve une coupe d'or, partout où l'arc-en-ciel touche à la terre; tout, également, se change en or, pensées et sentiments, infirmités et soucis, quand l'arc-en-ciel de la vie future brille au fond du cœur. « Le vieillard chrétien, dit Agénor de Gasparin, a marché longtemps et n'a pas marché en vain; il est plus près du but: un reflet d'immortalité semble tomber déjà sur ses cheveux blancs. Ne vous étonnez pas que son cœur, tant de fois meurtri, ait conservé sa faculté de se réjouir; il se sent presque arrivé... il est heureux, il est utile; c'est chose magnifique que l'activité bienfaisante du vieillard. Par sa seule présence, sa tendresse, la vénération qu'il inspire, les sacrifices qu'il provoque, — il donne un enseignement indirect, dont rien ne saurait tenir lieu⁴. »

Quels sont donc les secrets de cette activité sénile, de cette sérénité, de ces joies de vieillesse chrétienne? En d'autres termes, quels sont les ressorts de cette vieillesse privilégiée?

Les ressorts, en toute machine, sont ce qui la fait mouvoir avec une énergique harmonie. Les ressorts de la vieillesse moderne, chrétienne, sont premièrement des ressorts, communs à toutes les vieillesses, que notre premier Livre a détaillés. L'art de vieillir et de vieillir heureux tient en partie à l'hygiène, à la sobriété, à la modération en tout, à la volonté, à la surveillance intelligente et continue de son milieu, de sa personne et de ses passions. La sagesse du présent a toujours été un gage de bonheur, ou de moindres maux, dans l'avenir. « Si vous hébergez un seul des parents de Satan, toute la famille suivra² »; si vous

I. La Famille, II, p. 384.

^{2.} Sir John Lubbock, L'emploi de la vie.

ouvrez dans la jeunesse l'âme à une passion, vous risquez de voir les autres l'envahir et empoisonner votre vieillesse. Toujours en garde, et vigilant sur soi et sur sa vie, — c'est la première règle, le premier ressort d'une vieillesse normale, idéale; l'art de vieillir et de vieillir heureux en dépend essentiellement; sur les vieux jours, la vieillesse, alors, se renouvelle comme celle de l'Aigle. (Ps. CIII, 5.)

Après quoi, et bien au-dessus, vient la série des ressorts spirituels.

Le premier que je signale, sans m'y appesantir, est le sentiment qu'au lieu d'être à charge, un ennui, un rebut, pour les entours, la vieillesse, au contraire, est encore de quelqu'utilité; sa bienveillance, sa bonne humeur, ses conseils, son exemple, ne sont point à dédaigner. Le vieillard a la conscience qu'il est susceptible de rendre quantité de petits services. Et c'est pour lui un sursum corda, un stimulant à l'action, à l'action bonne, qui a son prix, et porte avec elle sa récompense.

Un autre ressort de la vieillesse, dont nous avons déjà touché un mot, c'est le profond sentiment de la fragilité et de la vanité des biens terrestres. Le vieillard sait que la terre est hors d'état de produire le pain de l'âme; « qu'on ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des chardons »; (Matth. vII, 16.) que la paix ne sort pas d'une agitation continuelle, ni le bonheur de biens frivoles, ni la perfection du péché; — qu'il y a disproportion infinie entre l'âme et le monde, puisque le monde est fini, et l'âme, infinie, dans ses aspirations et sa durée. (II Cor. v, 1.)

Oui, le vieillard chrétien sait, comme dit l'Ecclésiaste, que « tout ce qui est sous le soleil est vanité et rongement d'esprit ». (1, 44.) Il se replie alors sur le bien à faire, sur les réalités morales, sur le trésor que « ni les voleurs, ni la rouille n'atteignent ». En cette voie de détachements terrestres et d'attachements célestes « aux seules choses nécessaires », — tout est contentement d'esprit et repos de cœur, excitation à chrétienne activité. Loin de les fuir, il recherche les occasions de se rendre utile, de prodiguer sympathie, consolation, secours aux affligés, aux malades, aux pauvres, à tous les déshérités, en général.

De la sorte, le double sentiment *du bien à faire* et du *néant de la vie présente*, où « tout lasse, casse et passe », forment deux ressorts essentiels de la vieillesse chrétienne.

Ils ne sont pas les seuls; plus puissante qu'eux, est la Foi, la foi en un Dieu personnel, partout et sans cesse agissant, Providence attentive, veillant à tout, et réglant tout avec une admirable sagesse, avec une bonté qui n'a d'égale que sa perfection. Nous le sentons, vivant dans l'âme, ce tendre Père Céleste; mais, aussi, les magnificences et l'harmonie de la nature le démontrent avec éclat. Je n'ai jamais pu comprendre le dédain des arguments cosmologiques, des causes finales, sous prétexte que Dieu ne se prouve pas. Pour moi, ses œuvres le proclament; l'existence de l'œuvre a toujours attesté l'existence de l'ouvrier, de même que la souveraine intelligence, qui brille d'un bout à l'autre de la création, atteste un Être intelligent, - de même que la merveilleuse ordonnance des infiniment grands et des infiniment petits révèle un ordonnateur suprême, — de même que le fonctionnement des pièces d'une machine manifeste, avec évidence, l'ingéniosité du mécanicien qui les fait mouvoir.

A la vue des merveilles de l'Univers, le célèbre botaniste Linné ne peut retenir ce cri d'admiration : « J'ai vu les traces de Dieu dans tout l'Univers. » Relisez cette parole du psalmiste, aussi juste qu'empreinte de poésie :

« Les cieux racontent sa gloire, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains » (Ps. xix, 2); et celle-ci de saint Paul : « Sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil, depuis la création, quand on considère ses ouvrages. » (Rom. 1, 20.)

Une telle foi en Dieu est plus qu'une lumière, elle est un levier pour le vieillard qui, la possédant, ne sauraitêtre abattu, — d'autant qu'elle a été corroborée par Jésus-Christ. en qui elle s'est incarnée, sous les formes parlantes de la réalité et de la vie. Et le Calvaire, où elle s'affirme dans sa plénitude, est comme une irradiation de Dieu, du ciel, de notre éternelle destinée. Celui qui ne reconnaît pas d'autre maître que Dieu, goûte la paix de Dieu, et, comme il ne tient pas du monde cette paix intérieure, le monde ne saurait la lui enlever. et la volonté, — la conscience, miroir de Dieu, ou il se montre, se fait sentir et saisir, — et la volonté qui vaut, au vieillard, sa force que rien n'entame, sa sérénité que rien ne trouble.

Précieux ressort que la Foi, qui, en créant la conscience et la volonté, crée encore l'espérance, sa sœur cadette, qui enchante et enflamme toute la vie, et doit se changer, un jour, en vue et en possession. C'est avec bonheur qu'on trouve cette espérance ainsi magnifiée, dans ces sublimes vers de Lamartine :

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence,
Partout à pleines mains prodiguant l'existence;
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Jè te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour saus fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi 4.

Ainsi armé contre les déchéances physiques et les coups du sort, le vieillard accepte tout avec une intelligente et noble résignation, qui n'est pas la stupide passiveté du fatum, de l'aveugle destin, pareil à la roche qui roule du haut en bas de la montagne, écrasant tout sur son passage. Non, le vieillard chrétien vit dans l'inspiration constante de Dieu qui habite son âme, comme il habite les cieux. Il garde son imperturbable paix, son souriant visage, sa béatitude, qu'il répand autour de lui. La foi, l'espérance, illuminent, sanctifient son cœur, si chétif, si débile, exposé à tant de souffles impurs, et doublent sa force, de la

^{1.} Espoir en Dieu.

force même de Dieu, — ce qui lui permet de s'approprier le confiant langage de l'apôtre : « Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi? »

* * * *

célent, est le double amour de Dieu et des hommes. Dieu... Comment ne pas l'aimer, lui qui nous a tant aimés, auquel nous devons notre vie, nos facultés, notre pardon, notre salut, notre vie éternelle, mille bénédictions! Et les hommes... qu'on a si souvent blessés dans les ardents conflits des intérêts et des une fois la poussière des batailles dissipée, le soir venu, où l'on se replie sur soi-même? On de son mieux, en puisant maintenant, dans l'amour de Dieu et des hommes, une raison d'agir, une impulsion, un esprit de bonté et de sacrifice, qui pénètre le vieillard jusqu'au fond de l'âme, le poussant à se donner désormais, dans la mesure où il le doit, dans la mesure où il le peut.

**

Ce ressort acquiert une intensité nouvelle,

en se réalisant idéalement dans une personne humaine, dans la personne de Jésus-Christ. *Jésus-Christ!...* C'est la vie divine faite chair, c'est le but à atteindre, éblouissant, placé sous nos yeux. En outre, il est le *Messie*, le *Sauveur* qui, une fois, « élevé de la terre, attire tous les hommes à lui. » (Jean XII, 32.)

Puissante attraction que la sienne, sans égale en ce monde, exemple contagieux, stimulant irrésistible, qui faisait défaut au monde antique, - soupirant avec ardeur après un Instructeur Céleste. Cet instructeur, Dieu l'a donné à la terre; et de sa bouche sortirent des paroles qu'on n'avait jamais entendues, de son cœur, des compassions infinies; de tout son être, un ravonnement de perfection. Il nous sollicite, il nous presse de nous transfigurer à son image; et, par la puissance de son esprit, il nous affranchit de la puissance de la chair. Grâce à lui, nous passons des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie: et Ie mot de saint Paul : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (Gal. II, 20), devient le mot d'ordre, l'un des grands ressorts du vieillard chrétien. Christ est, pour lui, le chemin, le berger qui groupe toutes ses brebis dans le bercail céleste, leur donnant l'assurance que « là où il est, elles seront

aussi » (Jean xiv, 1); et, les yeux en haut, avec un saint courage, le vieillard va de l'avant, comme l'exilé retournant dans sa patrie adorée.

Reste un dernier ressort qui aguerrit l'âme du vieillard et la tourne vers les horizons infinis: c'est la certitude de l'immortalité personnelle, de la vie à venir.

Cette certitude résulte de l'étude de nousmêmes, de nos sublimes instincts, de nos besoins innés d'infini, de perfection, de vie sans fin. Que signifieraient-ils, ces besoins, s'ils ne devaient pas recevoir satisfaction? Pourquoi cette insatiable soif de vérité, de sainteté, de bonheur, si les objets de nos intenses rêves fuyaient à nos yeux, comme un mirage? Pourquoi, par conséquent, notre destinée manquée? Pourquoi cette belle façade, sans profondeur? Ces promesses trompeuses, ces beaux germes, sans épanouissement? Pourquoi ces prophéties d'avenir, si rien ne les justifiait? Quel désarroi ce serait! Quelle banqueroute générale! Non couronnée de vie future, la vie présente serait un défi à la raison, à la conscience, à toutes nos facultés. Ainsi que le grain et l'eau ont été donnés pour les besoins de la

faim et de la soif, — ainsi l'immortalité doit être également donnée aux besoins de vie éternelle qui tourmentent les âmes, sur tous les points de la planète; la logique le dit, la conscience le réclame.

A cette déduction si naturelle, s'ajoute encore l'universalité de la croyance en la vie future, constatée par les monuments primitifs, les traditions reculées, les coutumes les plus bizarres. Partout et toujours, surnage, indestructible, innée, l'idée de la survivance!. S'il en est ainsi, c'est que, ce besoin, Dieu l'a incrusté au fond de l'âme, en la créant; et, dès lors, il ne peut pas ne pas lui donner satisfaction; il ne peut pas, après avoir fait une promesse, ne pas la tenir. Quoi! l'honneur m'impose, à moi simple mortel, d'être fidèle à ma parole, et Dieu pourrait n'être pas fidèle à la sienne! Ou bien, Dieu nous octroie la survivance promise; ou bien, il n'est pas et ne peut pas être, si nous en sommes privés. Un Dieu parjure ne se conçoit pas; les dieux païens, oui; le Dieu vrai, non.

Ce n'est pas tout encore; il reste bien des démonstrations à faire valoir : nécessité d'une rétribution, notre supériorité sur les animaux,

^{1.} La vie future, par Louis Elbé, p. 3 et suiv.

l'inachèvement de notre destinée terrestre, l'indivisibilité de l'âme, tandis que la matière, se divisant à l'infini, est incapable de penser, d'inventer, de comparer, de juger, de distinguer le bien du mal, comme l'esprit qui, seul, est immortel. Car l'immortalité de la matière, impersonnelle, inconsciente, est une duperie, un mensonge i. Il n'est qu'une immortalité, digne de ce nom, c'est celle qui nous laisse notre identité, la conscience de nous-mêmes, le souvenir de ce que nous fûmes, l'espoir de ce que nous serons, la responsabilité.

Lamennais, dans une magnifique page, confirme ces sommaires déductions sur l'immortalité: « On s'est efforcé, dit-il, d'en détruire les titres. Vaine tentative! Ils sont écrits dans la nature; tous les siècles les y ont lus, même les plus dépravés... Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme? Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre; elle ne l'a pas fait et ne le fera jamais. Jamais, elle ne divisera l'idée de justice, ni ne

^{1.} Metchnikoff, Études sur l'homme et Essais optimistes. — Jean Finot, Philosophie de la longévité.

la concevra, divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme, de distance; elle est une, ou elle n'est pas. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue? Voiton clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer? Merveilleux effet de l'organisation! Cette boue que je foule aux pieds, n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace îmmense et chercher par delà tous les mondes, non seulement visibles, mais imaginables, un infini qui le satisfasse, atome à l'étroit dans tout l'Univers! » .

Enfin, il est un fait qui démontre la vie future avec une évidence et une puissance que ne possède aucun argument; ce fait, c'est l'apparition de Jésus-Christ. L'immortalité s'échappe de tous ses pores, de ses enseignements, de sa foi, de sa vie, du seul but de sa venue, de la seule nature de sa mission; sans

vie future, Christ n'aurait aucune raison d'être; il ne serait qu'une énigme nouvelle, ajoutée à tant d'autres. Or, il est la plus haute autorité morale de la terre; sa parole est la vérité, et il a proclamé, certifié, la vie à venir, cent et cent fois, sous toutes les formes : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, et je vais vous y préparer une place. » — « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. » — « En vérité, en vérité, je te dis que, ce soir même, avec moi, tu seras en Paradis. » (Luc xxIII, 43.) — « Que servirait-il à un hommé de gagner le monde entier, s'il. perdait son àme? » On peut le dire : la vie parfaite, la vie divine, la vie éternelle, c'est Jésus-Christ et le vieillard qui communie avec lui, communique par anticipation avec l'éternité.

Avec de tels ressorts: profond sentiment des vanités terrestres, — bien à faire, — foi et espérance en Dieu, — incarnation de l'idéal en Christ, — certitude de l'immortalité, — avec de tels ressorts, comment le vieillard ne serait-il pas amplement consolé dans ses chagrins, saintement raffermi dans ses épreuves? Comment

ne serait-il pas transporté en un monde nouveau, et ne savourerait-il pas d'avance, dans sa vie intime, quelques-unes des joies de la bienheureuse éternité?

Aussi, rien ne le trouble, rien ne l'effraie, et un poète a bien exprimé son état d'âme dans les vers suivants:

LE JEUNE HOMME

Le temps vole et sur tấ tête Suspend le glaive du trépas. Devant ta fosse, qu'on apprête, Bon vieillard, ne trembles-tu pas

LE VIEILLARD

Non! la tombe est ma d'ilivrance! Pour moi, Christ a vaincu la mort; Près d'elle, je vois l'espérance, Qui me guide au céleste port.

La mort, pour lui, n'est qu'un déménagement, un changement d'habitation. A ses yeux, rien ne périt, rien n'est maudit. Tout ce qui constitue le corps, jusqu'au plus imperceptible atome, retourne au laboratoire général de la nature pour y jouer un nouveau rôle, « pour y chanter sa note, dans le « concert universel ». A plus forte raison, est-il sans inquiétude sur la partie la plus noble de son être, sur son esprit, fait à l'image de Dieu, immortel comme lui et retournant à lui.

Aussi, loin de répugner à l'idée de la mort, loin de la bannir, il la laisse, le soir, la nuit, errer autour de lui, à son chevet, et le visiter encore, le matin, à son réveil. Il s'encourage par l'espoir de joies plus hautes, plus grandes, plus saintes que celles de la terre; et, dans une attente solennelle de chaque instant, il s'accoutume, comme le voyageur qui va partir pour le monde nouveau de l'Amérique, à son propre départ pour la nouvelle Terre et les nouveaux Cieux. C'est dans de telles dispositions qu'il se prépare à redire, l'heure venue, et toute son âme en haut : « Père céleste, non ce que je veux, mais ce que tu veux. »

CHAPITRE VI

LA FIN DE LA VIEILLESSE.

Au terme de notre Étude sur le vieillard idéal, du premier au dernier jour de sa dernière étape, — nous n'avons plus qu'à récapituler les points successivement abordés, — à résumer ses principes directeurs, à recueillir ses pensées suprêmes, à saluer son ascension au ciel, dans la sérénité de la victoire.

On se souvient des règles de vie qui constituent l'Art de vicillir et de vicillir heureux : précautions que commande la sagesse vulgaire : respect des lois hygiéniques, tempérance, modération, refoulement des passions, empire de soi-même et forte volonté contre les influences externes, contre les faiblesses de son propre cœur. — Puis, défense de ses droits, pratique de ses devoirs, joies spéciales et fruits de la vieillesse. — Enfin, ressorts de son âme, double sentiment du néant de toute chose, et du bien qu'il reste à faire, foi et espé-

rance en Dieu, incarnation de l'idéal en Christ, et certitude de l'immortalité.

Dans la traînée conductrice de cette lumière divine, le vieillard s'approche de sa fin, dans une atmosphère de paix, de bien, de bonheur. S'il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que vivre est un art, consistant à grouper ses sentiments, ses pensées et ses actes en un même ensemble, vers un même but, — on peut dire que vieillir et vieillir heureux est également un art : l'art de se maîtriser, de se régler, de s'épurer, sous le regard et l'esprit de Dieu. Ainsi, on laisse choir tous les déchets de son âme; on s'avance, à travers les ombres du crépuscule, appuyé sur Celui qui ne trompe pas, et l'on redit, comme les disciples d'Emmaüs : « Demeure avec moi; car, le soir approche, le jour est à son déclin », — déclin qu'illumineront, demain, les clartés célestes.

Qu'est-ce, en effet, que la « démolition de notre homme extérieur », puisque « l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » et que, dans l'azur des nouveaux cieux, il sera transformé en « ange de lumière »? Vieillir et mourir, quand on ne croit à rien au delà de la terre, c'est assister, heure par heure, à son irrémédiable ruine; c'est s'abîmer dans le poignant désespoir que tout finit à la tombe, que

tout est néant; c'est répéter, avec la fausse indifférence du *Philosophe Sans-Souci* de Voltaire:

> Le temps soumet tout à sa loi; Le présent s'enfuit loin de moi, L'avenir s'empresse à le suivre : Homme, ton terme limité N'est qu'un point dans l'éternité; Ètre un moment s'appelle vivre.

Oui, un moment pour l'incrédule, mais des siècles sans fin pour le croyant; et il n'est alors, ni trouble, ni accablement, ni désolation, pour celui devant qui se déroulent les champs infinis de la vie éternelle. Pour plusieurs même, l'heure du départ est l'heure de la délivrance, l'heure du céleste repos désiré. Quand on a placé son trésor au ciel, - mourir, c'est approcher du jour où on le retrouvera, où on le recevra au centuple. Quand on a soif d'infini et de perfection, la mort devient un besoin, comme le sommeil, à la fin du jour. Heureux si, pendant que le jour dure, on a tenté de bien remplir sa mission : « Je m'en vais, disait Renouvier, le chef du criticisme français, avant d'avoir dit mon dernier mot; c'est la plus triste des tristesses d'ici-bas. »

Le chrétien fait ce qu'il peut; il laisse à Dieu le reste. « Il s'en va » avec l'espoir de reprendre sa tâche interrompue dans les mystérieuses régions d'en-haut, — où l'attendent tant de révélations, où ses facultés seront agrandies, — où il en recevra de nouvelles, appropriées à sa nouvelle habitation, — où « il connaîtra comme il a été connu », — où « il verra, face à face, et non plus comme à travers un verre obscur ».

De tout cela, nous avons l'authentique prophétie, la caution, dans notre nature même, dans notre esprit immortel, qui retourne à Dieu, quand son enveloppe mortelle retourne à la terre.

Dans ces dispositions, le vieillard chrétien attend, l'arme au bras, que le clairon sonne l'instant de la bataille. Lui aussi est armé, résolu, confiant, «plus que vainqueur d'avance, par Celui qui l'a aimé ». (Rom., VIII, 37.) Durant sa terrestre carrière, il a cultivé, par sa vie en Christ, en Dieu, en l'éternité, l'Art de vieillir heureux; il a toujours fait écho aux voix supérieures qui ont retenti dans son âme, et cet écho de l'âme aux célestes inspirations, remet en mémoire l'originale poésie du poète breton, Botrel:

Rôdant, triste et solitaire; Dans la forêt du mystère, J'ai crié; le cœur lassé : « La viè est triste ici-bas! » L'écho m'a répondû : « Bahl » J'ai repris, la voix touchante : 4

- « Écho, la vie est méchante! »
- · L'écho m'a répondu : « Chante! »

Écho, écho des grands bois.

Lourde est ma croix!

L'écho m'a répondu : « Crois! :

La haine en moi va germer.

Dois-je rire ou blasphémer?

Et l'écho m'a dit : « Aimer! »

Comme l'écho des grands bois Me conseille de le faire, J'aime, je chante, je crois, Et suis heureux sur terre.

Amour en Dieu, joic en Dieu, foi en Dieu, sainte trilogie du poète et du vieillard chrétien, qui rend sensible à tous les échos du ciel! Auprès de ces échos enivrants du monde surnaturel, qu'est-ce que la pâle et douteuse sagesse humaine, même imprégnée de quelques souffles chrétiens, — comme la belle page de Montaigne sur la mort? On l'admire. Mais de quelle hauteur le vieillard pieux ne la dominet-il pas par ses assurances chrétiennes?

« Philosopher, c'est se préparer à la mort; il est stupide de n'y point penser. A quelles surprises, à quels effrois ne s'expose-t-on point? Pour éviter un heurt, les Égyptiens recouraient à une périphrase. Au lieu de dire: Il est mort, ils disaient: Il a vécu. Et, pour

rappeler la fin, ils promenaient un squelette dans la salle des banquets.

« En songeant à Mathusalem, il n'est point d'homme qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Pauvre fol! Tu te fondes sur les contes des médecins... Regarde l'expérience: tu vis depuis longtemps, par faveur extraordinaire; tu as passé les termes accoutumez. Combien, à ton âge, qui sont morts! Fais-en le registre. Combien d'accidents à tout jour, à toute heure!

« Il faut mépriser la mort, estre tousiours botté et prest à partir. Apprendre à mourir, c'est apprendre à vivre. Si la mort est prompte, on n'a pas le temps de la craindre; si elle est précédée d'une longue maladie, on apprend à dédaigner la vie. Qu'est-ce qu'une courte ou longue vie à côté de l'éternité? Qu'est-ce, pour les Éphémères, de mourir, le matin, à midi ou le soir? La différence est nulle. »

Le vieillard chrétien, lui, s'élève bien audessus de cette vie d'un jour; il se fie au bon Père céleste, qui l'attend dans ses «nombreuses demeures ». Il ne pleure pas sur les choses qui passent, c'est la destinée commune; il n'interroge pas l'avenir avec inquiétude, « il sait en qui il a cru »; « emporté par le temps, il porte le Ciel au dedans de soi et, des ici-bas,

a commencé la vie éternelle 1 ». Tandis que le monde antique, voyant s'effeuiller les roses de la vie, exhale son découragement en cette mélancolique plainte : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux »; tandis que l'Égypte, qui momifie sur le cadavre toutes ses espérances, n'a qu'un cri morne et douloureux. en laissant retomber le couvercle du sépulcre : « Il a vécu », - le vieillard chrétien, au seuil de la tombe, a la claire vision de l'au-delà, et fait retentir le joyeux hosanna du « revoir ». Aussi, contemplez son enviable sérénité: lorsque bien des sons de cloche l'avertissent de son prochain départ, - âge, infirmités, maladie, vides multipliés autour de lui; lorsque, sans cesse, se font entendre les craquements, les dislocations de la fin; lorsque la faiblesse gagne, que le cœur se ralentit, que les yeux se voilent, - quel n'est pas son calme solennel, presque sa majesté, qu'illuminent déjà les rayons d'en haut! Quel n'est pas le sel de ses dernières paroles, l'autorité de ses conseils, avec son doux regard, sa voix éteinte, ses traits portant déjà comme le sceau de l'éternité! Il sème autour de lui vœux et bénédictions. Et il meurt en espérance, en paix, en grâce,

r. Schleiermacher.

en force, — parce que, toute sá vie, il a eu l'art de vieillir; toute sa vie, il a fait dominer l'ange sur la bête; toute sa vie a été l'apprentissage de la vieillesse; toute sa vie, il a gardé son âme pure. L'art de vieillir, en effet, consiste, en résumé, à se préserver toujours du mal, à conserver « la jeunesse de l'âme immortelle, qui réchausse les glaces de l'âge et devient le crépuscule de la nouvelle aurore ».

A cette occasion; on ne lira pas sans intérêt ce magnifique tableau de la mort chrétienne, tracé par l'abbé de Lamennais : « La mort, si terrible pour l'incrédule, met le comsaint Paul, afin d'être « avec Christ ». Il la désire, pour commencer de vivre, « pour être délivré du poids des organes », des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. C'est à ce moment surtout qu'il connaît le à ses veux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui vient le frapper... L'espérance lui montre le Ciel ouvert, où l'amour l'appelle. En son cœur s'éveillent les souvenirs de la miséricorde divine qui l'animent, le fortifient, l'attendrissent; encore un instant et tout sera consommé, le trépas vaincu et tant de mystères éclaircis... L'âme ravie brise ses entraves; mais, ici, l'homme doit se taire; car « l'æil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre » ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Source intarissable de vie et de lumière, « ô mon Dieu! s'écrie le Prophète, je serai rassasié, quand ta gloire apparaîtra. »

Quand l'âme, de tout temps, s'est familiarisée avec ces pensées, qu'elle en a vécu, qu'elle en est saturée, — elle finit, ferme, calme, heureuse, sa première vie actuelle et, parfois même, prend triomphalement son vol vers sa définitive patrie.

On a souvent contemplé et cité, dans l'histoire, des morts absolument remarquables et qu'on appelle triomphantes, parce qu'on a triomphé de tous les éléments qui font de la mort « le roi des épouvantements »; dissolution, péché, jugement, condamnation, enfer, ont

été surmontés, vaincus, et, en expirant, on a pu jeter à la mort le sublime défi de saint Paul: « O mort! où est ton aiguillon? (I Cor. gain. » (Philipp. 1, 21.) — Il nous a paru touunes de ces morts triomphantes : la mort du premier martyr chrétien, saint Étienne, qui, le visage rayonnant de lumière, « voit les cieux ouverts pour le recevoir »; — la mort des martyrs chrétiens dans les arènes : « Vous pouvez tuer nos corps, mais vous ne pouvez rien contre nos âmes, qui vont recouvrer leur liberté »; — la mort de tant d'hommes de Dieu, les mystiques; plus tard, dans l'ère de la Réformation, dans celle du Désert, où tant de prétendus hérétiques donnèrent à leurs bourreaux l'exemple d'un héroïsme qui souvent ouvrit leurs yeux à la vérité.

Nous ne mentionnons, dans la période moderne, qu'un cas connu de tous : la mort d'Adolphe Monod, rongé par un cancer et qui, durant des mois, souffrant de cruelles douleurs avec une angélique patience, fit de son lit de torture une chaire, d'où il évangélisait parents et amis, en des cultes hebdomadaires d'édification et de communion. Il ne rèvait

que d'être utile jusqu'au bout : « Que ma vie ne s'éteigne qu'avec mon ministère, et que mon ministère ne s'éteigne qu'avec ma vie! » Ainsi fut-il; belle vie, beau ministère; — tous deux finis ensemble, le 6 avril 1856.

En remontant aux jours classiques de notre Protestantisme français, ou aux approches de la Révocation, ou, dans la période du *Refuge*, à ces glorieux ancêtres auxquels il ne restait, après avoir tout perdu, que les yeux pour pleurer, on n'a que l'embarras du choix. Partout surgissent des croyants, des vaillants, qui, dans leur vieillesse, accueillent la mort avec autant de quiétude que de courage.

Quelques noms seulement, parmi les plus connus: Philippe de Mornay, seigneur du Plessis-Marly, gouverneur de Saumur, ami d'Henri IV; — Dumoulin, professeur de théologie à Sedan; — Drelincourt, ministre à Charenton-Paris!

Philippe de Mornay mourut à 74 ans, priant, exhortant, bénissant tous les siens. « Nous savons, disait-il, que, si notre tente est détruite, nous avons au ciel une maison éternelle, non bâtie de main. » (I Cor. v, 22.) —

^{1.} Derniers moments de quelques personnages célèbres. Genève, 1824.

Dans son délire, on l'entendait d'une voix entrecoupée: « Je vole, je vole au ciel; les anges m'emportent dans le sein de mon Sauveur! » Et, quand le calme revenait: « Je suis certain des promesses; l'amour de Dieu est dans mon cœur. »

La mort de Dumoulin fut aussi profondément édifiante. Accablé de ses 90 ans et d'une douloureuse maladie, il fit devant tout son entourage (sa chambre étant toujours remplie belle profession de foi, d'espérance et de paix : « O mort! tu es la bienvenue! Oh! que je serai heureux de voir mon Dieu! Il y a si longtemps que je le désire! Tout misérable que je suis, je ne voudrais pas changer ma condition contre celle d'un roi, puisque je mets mon espérance dans la grâce de Dieu. Qui croit en Lui est passé de la mort à la vie... Tu m'as enseigné, ô Dieu! dès ma jeunesse et jusqu'à la vieillesse toute blanche; tu ne m'abandonnes point... La mort est engloutie en victoire; c'est le don de Dieu; c'est mon espérance et ma consolation. » Lorsqu'on lui demande s'il pense à Dieu: « Sans cesse, dit-il. Quand le verrai-je, ce bon Dieu? Je m'en vais à mon Père et à mon Dieu; j'y vais avec assurance, revêtu du manteau de sa justice. »

Et, dans un inexprimable ravissement, il s'écrie : « Je le vois! » Puis, il s'exclame : « Oh! qu'il est revêtu de gloire! » Et, peu après : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit! »

Drelincourt, d'un zèle dévorant, se dépensa jusqu'à la fin avec la même ardeur, bien qu'il eût été frappé de plusieurs attaques. Il n'interrompit son ministère que quand ses jambes ne le portèrent plus. Condamné au repos, il se faisait lire ses Psaumes de prédilection : xxxI - XXXI - XXXIV - XLI - LI - LXIII - CXVI - cxxx. En constante méditation avec Dieu, il avait sans cesse à la bouche des passages des saintes Écritures : « Je sais que mon Rédempteur est vivant »; « j'ai mis en toi, ô Dieu! toute mon espérance ». Ayant composé son livre si apprécié contre les Frayeurs de la mort, il se fit lire le chapitre sur la consolation du pasteur mourant. A ses collègues Daillé, Morus, Claude, qui lui exprimaient leurs regrets de sa perte, il répondit : « Vous êtes bien plus nécessaires que moi; mon désir est de déloger pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup plus avantageux. » Il les embrassa avec effusion, leur adressa les plus touchants adieux, et mourut en priant, les yeux fixés au ciel, à 75 ans, après cinquante-deux ans d'un ministère incomparable.

Que d'autres mourants, moins connus que ceux-là, mais qui, dans leur obscurité, n'en ont pas moins glorifié Dieu par leur vie surnaturelle, et n'en sont pas moins montés vers la gloire, — dans l'espérance et dans la paix!

Le spectacle de ces saintes morts ne fait-il pas ressortir toute la différence qui sépare l'atmosphère chrétienne de l'atmosphère paienne? Et quelle distance aussi entre ces âmes imprégnées de l'esprit de Christ, chaudement croyantes et vibrantes, qui quittent la terre pour le ciel, avec le même élan qu'on quitterait une masure pour un palais, — et les âmes les plus pures du monde antique, qui ne manquent, ni de délicatesse, ni de sérénité, ni de grandeur, mais qui cheminent dans les

^{1.} Je rappelle que c'était alors la coutume, quasi-obligatoire, de rendre un public témoignage à son Dieu, à ses croyances, à son Eglise, à sa cause, sur son lit de mort, entouré de témoins, qui infligeaient au moribond une sorte d'interrogatoire. C'était un peu convenu, théâtral même, médiocrement approprié aux tragiques et solennelles intimités d'une âine, au seuil de l'éternité, et qui a besoin de rassembler tout son être pour se recueillir en Dieu et se donner à lui.

ténèbres et les désespoirs d'un glacial scepticisme ou d'une angoissante négation!

Il nous semble que le passage du monde antique au monde chrétien n'est pas moins sensible que le passage d'une froide nuit à une claire et chaude journée de vivifiant soleil.

Soutenu d'en haut, le vieillard chrétien se considère comme un voyageur sur la terre, et il aspire au terme de la route, au port éternel. Citoyen du ciel, il y vit déjà par ses pensées et par ses goûts. Enfant du Père céleste, l'heure vient pour lui de réintégrer la maison paternelle et éternelle, en dépouillant sa chair périssable, pour ne plus vivre que de son esprit incorruptible.

A l'instar de tant de prédécesseurs, mais sans contrainte traditionnelle, — lui aussi, quand il le peut, spontanément, sous l'inspiration de sa foi et de son cœur, groupe autour de lui parents et amis, et, au moment où vont se briser, pour jamais, tant de liens chers et sacrés, — lui aussi, sous le regard du Dieu qui va le juger, témoigne de ses espérances et évoque les suprêmes consolations du pardon, du salut, et du revoir. Comme du fond de la tombe, il adresse à chacun le conseil qui lui convient en propre, assorti à son caractère, à son état

actuel, à son avenir. Sa parole, avec la divitorité de la mort, se grave dans les âmes en traits ineffaçables, et la scène attendrissante de la séparation, où la voix du mourant nous remue si profondément, reste toujours présente. Longtemps après, elle retentit; longtemps, on croit l'entendre encore, et l'on redit à tout propos : « Grand-père, grand'mère l'avait recommandé. » Bien que disparu, l'aïeul continue à faire du bien; on le cite comme ordres; sa mémoire est en vénération. Il reste le lien du faisceau familial; on en redit les propos et les souvenirs, dans l'intimité du foyer, avec une affection attendrie. Comme le juste Abel, quoique mort, il parle « encore »; son fauteuil est vide, mais, tout de même, il est présent. « Le grand-père... », dit mon ami Louis Tournier, l'auteur de la charmante Prétoriade de 1850, — le grand-père

> Ne viendra plus s'asseoir au coin du feu! Mais sa place est meilleure au ciel que sur la terre; Il ne nous a quittés que pour aller à Dieu.

Avant d'aller à Dieu, il soupirait après lui.. Son cœur débordait de son esprit et de ses promesses; de l'abondance de son cœur, par-

lait sa bouche: conseils, prières, paroles des saints livres, cantiques préférés montaient à flot de son cœur à ses lèvres, et alternaient, dans la mesure où ses douleurs lui laissaient la possession de lui-même: « Mon Dieu, s'écriait-il, quand sera-ce que mes yeux verront ta face? (Ps. XLII.) — Ou bien: « Les souffrances du temps présent ne sont rien auprès de la gloire qui est à venir. » (Rom. VIII, 18.) — Ou encore:

Bientôt, Seigneur mon Dieu, ma terrestre carrière Aux portes du tombeau terminera son cours; Ta grâce me suffit pour guide et pour lumière. Je te consacre, ô Dieu! les derniers de mes jours.

D'autres fois, il s'écriait, sous l'étreinte de la douleur : « Quand même il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui » (Job XIII, 15); ou bien : « Celuï qui croit en moi ne goûtera point la mort »; ou bien : « Il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père; j'y retourne, pour vous y préparer une place »; « et là où je serai, vous y serez aussi. » (Jean XIV, 2.) Puis, son âme s'élevant :

Mon cœur joyeux, plein d'esperance, s'élève à toi, mon Rédempteur;
...
En toi seul est ma confiance;

En toi seul est ma confiance;
En toi seul est tout mon bonheur.

Et, comme hypnotisé par l'obsession des

réalités éternelles, il s'écriait dans ses divines extases :

C'est au Ciel qu'est la maison du Pèrè, Étincelante de beauté; Tout en elle est paix et lumière; Ineffable félicité.

Plus son corps se démolissait, et plus il était fortifié dans son âme. Plus il voyait toutes choses lui échapper et le vide s'agrandir autour de lui, plus il s'attachait aux biens d'en haut qui ne passent pas. C'est à n'en plus douter : la fin s'approche, le jour baisse, la nuit vient; les illusions l'ont abandonné; les plaisirs, les vanités, pour lui dépourvus de prestige, ne lui disent plus rien; ses bienaimés l'ont devancé dans la mystérieuse région, où il s'avance lui-même à grands pas; de la nouvelle génération, qui a déjà pris la place de l'ancienne; solitaire, avant survécu à ses contemporains, presque inactif à l'extrême vieillesse et détaché de tout, ses organes affaiblis, ses oreilles durcies, ses yeux voilés, ses jambes fléchissantes, criblé de douleurs et dans la perspective du prochain combat final, - c'est alors que tout son recours est à Dieu, alors qu'il lui dit : Ne t'en va pas, Seigneur! et ne me laisse pas seul;

car il commence à faire noir, et demeure avec moi, pour éclairer mon âme du Soleil des nouveaux cieux, pour me soutenir, me pardonner, me prendre dans « ta maison »; oh! « qu'heureux est l'homme qui se confie en toi! » « Je remets mon esprit entre tes mains. »

Telle est la calme et douce mort du vieillard chrétien. « Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour. » Et ce dernier beau jour, le plus beau peut-être de sa vie éphémère, sera suivi de jours plus beaux encore dans le pays du Ciel, « où il n'y a plus ni péché, ni deuil, ni cri, ni douleur, mais rassasiement de joie, à la droite de Dieu et pour jamais. » (Apoc. XXI, 4.)

NOTES

Note A, p. 9. — Est-il rien de plus obsédant que le problème des *Origines?* Origine de la matière, de la vie universelle, de la vie animale, de la vie humaine, de l'âme?

Comment la vie s'est-elle fixée en espèces immuables? Comment a-t-elle évolué de la cellule microscopique à l'hômme de génie? Y a-t-il eu passage insensible de l'instinct purement animal à l'intelligence et à la moralité?

En repoussant la création directe, comment expliquer le secret de la création de l'esprit sortant de la matière? Car, entre la matière et l'esprit, c'est un abime, un saltus, comme disaient les Latins; or, quel est le pont jeté entre les deux, pour passer de l'un à l'autre? La philosophie de tous les temps s'y est vainement exercée. De nos jours, des auteurs appréciés: Laugel, Problèmes de l'âme et de la vie; Edmond de Pressensé, Les Origines, et d'autres, n'ont pas réussi à faire jaillir la lumière sur ces mystères cosmologiques et anthropologiques.

Note B, p. 12. — Avant ce qu'on appelle le Déluge

et en des documents, où il est à croire que la légende tient plus de place que l'histoire, ceux qu'on appelle les premiers patriarches parviennent à une vieillesse démesurée: Adam, à 930 ans; Seth, 912; Énos, 905; Kénan, 840; Mahalaléel, 844; Jéred, 862; Mathusalem, 969; Hénoc, 365, parce que, est-il écrit, à une certaine heure, « il ne parut plus, Dieu l'ayant pris avec lui ».

Après le Déluge, on constate un progressif raccourcissement de la vie humaine : Sem, 500 ans; Arpasad, 403; Héber, 430; Lérug, 200; Nacor, 119; etc., etc'. Noë, lui, aurait vécu 365 ans; mais, depuis, c'est entre 600 et 200 ans que se sérait déroulée la vie. Haller et Buffon se fondent sur l'état de la terre et de l'homme, dans les siècles avoisinant le Déluge, soit avant, soit après, pour admettre la possibilité de longues vies.

A partir d'Abraham, qui vécut 175 ans, et de Sara, sa femme, qui vécut 127 ans, la nouvelle série des patriarches ne dépasse pas 100 ans, y touche à peine.

Après Moïse même, nul n'y arrive; au temps du roi David, baisse notable; le psalmiste écrit : « Les années de notre pèlerinage reviennent à 70, et, s'il y en a de vigoureux, à 80 ans²! »

La vie devient de plus en plus courte. Pour les Israélites, l'idéal était de « mourir, rassasiés de jours et d'être à la mort, déposés dans le tombeau des

^{1.} Gén. XI; 11 ss.

^{2.} Ps. xc, 10.

pères ». Pourtant, ils sentaient que l'essentiel est moins de vivre beaucoup que de vivre bien : « Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs '. » Le judicieux emploi de la vie est supérieur à une vie égoiste et oisive. Une vie paraît courte, passant comme un rêve, quand elle est stérile aux autres et à soi, tandis qu'elle paraît longue, quand elle est consacrée à *l'action bonne*, à d'utiles travaux. Montaigne a dit : « L'utilité de vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage; tel a vescu long-temps qui a peu vescu.". »

Je consigne ici, au risque de verser dans le hors d'œuvre, une réflexion qui m'a frappé : c'est la confusion des documents bibliques, à propos de la durée de la vie. Remontant à une époque si reculée et composée en partie de fragments empruntés aux traditions courantes, à des auteurs divers et même aux peuples voisins, par exemple aux Babyloniens, comme en témoigne Le Livre des Origines^a, ils assignent 120 ans à la vie humaine, dès le chapitre vi, verset 3 de la Genèse : « Leurs jours seront de six vingts ans », alors que le chapitre v mentionne des longévités extraordinaires, et que, postérieurement, dans le chapitre xi, se retrouvent des longévités de 600 à 200 ans. En sorte que, la loi de décroissance étant certaine, il se trouverait que la vie, au lieu de

^{1.} Ps. LXXXIV, 11-13.

^{2.} Essais, I, 109

^{3.} Bible des familles, explication historique, vol. I, p. 113, par Oort, professeur de langues orientales.

décroître, à partir de 120 ans, serait remontée à un chiffre fabuleux. Il n'en est rien; la décroissance a continué sa marche régulière, depuis les premiers hommes jusqu'à David, et si, brusquement, le chapitre vi, avec ses 120 ans, brise la chaîne des longévités de 900, 800, 600, 200 ans, c'est que, fragment étranger, il a été jeté, interpolé au milieu du récit.

Note C, p. 12. — La Dépêche, de Toulouse, du 29 février 1908, citait le cas d'une femme, presque centenaire, qui venait de mourir, — unique soutien de sa mère, âgée de 119 ans, — à Spitzenberg, en Bavière.

Et, dans un autre journal, on lisait, à la même date, le cas de Joseph Klein, mort à Philadelphie, à 108 ans, resté valide jusqu'à son dernier jour.

En outre, ton écrivait, le 1er mars 1908, que cinq convives, réunissant ensemble 415 ans, avaient banqueté, pour célébrer leur grand âge. Le doyen de la table était l'abbé Féraud, 85 ans, les autres convives étaient: A. Simon, C. Blanchard, B. Chaillan, 83 ans chacun, et A. Barbaroux, 83 ans, — tous dans un état de santé parfaite.

Note D, p. 63. — Les sublimes allégories du Phédon sont rattachées aux traditions sacrées de l'Égypte; parfois, l'on y montre aussi que c'est aux bords du Gange que doit être cherchée la source commune des fables de la Grèce, — fables qui ont vivifié le paganisme et inspiré le Dante et Milton.

Mais, en définitive, une vague incrédulité plane sur les longues discussions de Socrate et de ses amis; et, après les raisonnements serrés qui forment les trois quarts des dialogues de la première partie, la seconde n'est guère remplie que de probabilités, de vraisemblances, de symboles. L'argument le plus décisif, c'est que ce qui se dissout, c'est le composé et non le simple; que ce qui constitue le simple, c'est l'identité, le permanent, l'absence de formes; que l'ame possède ces caractères de simplicité, qu'elle ne doit donc pas se dissoudre.

Note E, p. 72. -

Qu'est-ce donc que mourir, briser ce nœud infâme, Cet adultère hymen de la terre et de l'âme, D'un vil poids à la tombe, enfin, se décharger? Mourir n'est pas mourir; mes amis, c'est changer! Tant qu'il vit accablé sous le corps qui l'enchaîne, L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne, Et par ses vils besoins dans sa course arrêté, Suit d'un pas chancelant ou perd la vérité. Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore, Voit du jour éternel étinceler l'aurore; Comme un rayon du soir remontant dans les cieux, Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux; Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre, Du jour de son trépas il commence de vivre.

LAMARTINE, Mort de Socrate, Premières Méditations, I, 267.

Note F, p. 83. — Christ étant l'idéal de l'humanité, il faut reconnaître qu'en tout ce qui est humain, il est des éléments dispersés (membra disjecta), qui y aspirent, comme à leur terme, où ils trouveront leur plénitude, leur unité organique. On trouve partout, dans l'antiquité, des traces de ce mouvement attractif vers le Christianisme; « l'antiquité portait en elle des germes supérieurs à elle-même ». Il y a, dans la morale antique, une affinité naturelle vers l'Évangile; de là, des analogies entre le Christianisme et la morale hellénique.

Le stoicisme avait une conception panthéistique du monde; il ne connaissait que la soumission aveugle à une aveugle loi de nécessité fatale; c'est la froide logique de l'anéantissement, avec accompagnement d'excès d'orgueil égoïste et d'exaltation de la valeur, du moi, — caractéristique de la vertu antique. C'est l'opposé de la vertu chrétienne, dont l'humilité forme la base, sur laquelle s'élève le faite de la grandeur morale.

Remarquer que la loi qui, pour le païen, n'agit que du dehors contre le péché, dont le règne est tout intérieur, ne peut fournir le principe de la vie morale qu'elle ne porte point en elle.

C'est Socrate qui consacra la prédominance de l'élément moral; ce fut comme un rayonnement de vie supérieure annonçant le Christianisme. Il est la personnification de l'esprit de l'antiquité; en lui, sont des germes prophétiques d'un avenir caché; il est le Jean-Baptiste du monde ancien,

Note G, p. 93. — Une des maximes d'Epictète, est que les dieux ont créé tous les hommes, asin qu'ils soient heureux, et qu'ils ne sont malheureux que par leur faute. (Maxime 362.)

Il dit encore : « Quand tu approches les princes et les grands, souviens-toi qu'il y a là-haut un plus grand Prince, qui te voit, qui t'entend, et à qui tu dois plutôt plaire. » (Maxime 157.)

Et encore : « Veux-tu embellir ta ville d'une offrande très rare et d'un très grand prix? Donne-toi à elle, après t'être rendu un modèle parfait de douceur, de libéralité, de justice. » (Maxime 362.)

Note H, p. 93. — Vieux à 50 ans, d'une vieillesse prématurée, usé par les surmenages de toute sorte, Marc Aurèle était, en outre, rongé par le souci des affaires publiques et de sa vie de famille; son indigne fils, Commode, l'abreuvait d'angoisse et de terreur pour sa succession. — Cardiaque, il sent ses forces diminuer chaque jour, et il ne se meut plus qu'avec peine. Ses yeux ne le servent qu'imparfaitement; et, la fatigue aidant, il laisse un jour son livre s'échapper de ses mains; sur quoi, il s'écrie dans son autobiographie: « Il ne t'est plus permis de lire, mais il t'est toujours permis de repousser la violence de ton cœur; il t'est toujours permis d'être supérieur à la vaine gloire; il t'est toujours permis de ne pas t'emporter contre les sots et les ingrats; bien plus, il t'est toujours permis de leur faire du bien'. » Élo-

^{1.} Livre des Pensées, VIII, 8.

quentes et saintes paroles, comme une doublure du chapitre de saint Paul sur la *Charité*. De tels sentiments, quand ils possèdent l'àme d'un vieillard, d'un mourant, deviennent son invincible force et sa plus douce paix.

Du reste, vivant, comme il le dit', au milieu des hommes « menteurs et injustes », écœuré, mais résigné, il portait la vie sans plaisir, par devoir, avec un parfait détachement de toutes choses. Sans cesse, la pensée de la mort l'obsédait; mais aucune attache ne le reliait à l'au-dela.

Note I, p. 102. — On sait qu'en descendant du Sinar, d'où il rapportait la charte du monothéisme, Moïse trouva son peuple en pleine adoration du veau d'or, et brisa, dans sa sainte colère, les tables de la loi.

Moïse fut un génie religieux de premier ordre, la plus grande figure d'Israël. Supérieurement doué, et d'ailleurs élevé à la Cour de Pharaon, « instruit dans la science des Égyptiens », on peut dire qu'il créa son peuple de captifs, pour lequel il avait un amour passionné. Il en fut à la fois le conducteur, le législateur, le réformateur, et l'on admire encore, après des milliers d'années, plusieurs de ses lois et de ses prescriptions hygiéniques.

C'est lui, notamment, qui, au Sinaï, conclut, pour son peuple, son alliance avec l'Éternel, Dieu unique, alliance qui devint, dans toute son histoire, le secret

^{1.} Id., vi, 47.

milieu des peuples idolàtres, semi-barbares, qui l'entouraient. Il eut d'autant plus de mérite à dompter, à assouplir İsraël, qu'il avait affaire « à un peuple de col roide », à un troupeau d'esclaves abrutis par la servitude, n'obéissant qu'au fouet, regrettant, au désert, les potées de chair et d'oignons enclin à adorer ses idoles d'Égypte. Après la consa versatilité, à se prosterner devant les faux dieux de ses voisins. Ce n'est qu'à force d'énergie et de patience, que Moïse sinit par venir à bout de son irrésistible penchant à l'idolâtrie. Mais, bien que Jéhovah fut reconnu comme le Dieu national des Hébreux, - longtemps encore, des siècles, chaque tribu, chaque famille avait son Dieu, ou même ses dieux particuliers. On sait, en outre, le rôle considérable joué par les « hauts lieux » peuplés de Baals, de statues, d'idoles, d'autels, « où l'on faisait des encensements aux autres dieux ». On sait combien de fois, les aberrations, les retours en arrière d'Israël, ses alliances avec les contrées païennes, déchaînèrent les indignations des prophètes. On peut presque dire que toute leur mission ou à l'en arracher quand il y était tombé.

Note J, p. 103. — Tour à tour, trois opinions sur la

vie future se font jour dans l'ame du peuple hébreu. D'après la première, les hommes, à la mort, vonttous dans le schéol', lieu souterrain, fermé, où, pour jamais, ils-tombent en l'éthargie; — réservé aux trépassés, sans distinction, justes etimpies; — lieu où les ombres sont groupées par familles, tribus, nations; — pays de nuit, de silence, d'inactivité; — sans joie, sans communion avec Dieu, sans mémoire, sans retour à la vie; — commun aux Babyloniens, aux Assyriens, aux Hébreux. C'était le hadès des Grecs et le tartare des Romains.

D'après la seconde croyance, les morts tombent aussi en léthargie, mais ils doivent un jour ressusciter. Le passage de la première à la seconde opinion est logique, le sommeil impliquant l'idée de réveil.

Enfin, d'après la troisième opinion (progrès considérable), il n'y aurait point à la mort de solution de continuité, et l'âme immortelle passerait immédiatement à la vie supérieure.

C'est avant l'exil de Babylone que la première aurait eu cours; la seconde, pendant l'exil et après, au contact des Persans; la troisième n'aurait surgi que longtemps après l'exil.

Ce grand événement de l'exil joua un rôle très

^{1.} L'entrée du schéol était placée dans la sauvage vallée (Gué) de Hinnon, au sud de Jérusalem; d'où la réunion des deux mots : Gué-Hinnon, Géhenne, désignation de l'enfer. L'enfer fut posterieurement divisé en : région pour les païens; région pour les Juifs; région pour les justes; région pour les pécheurs voues aux flammes éternelles.

important dans la vie d'Israël et dans la constitution de sa mentalité. Ce fut en 588 avant Jésus-Christ et les années suivantes, que, dans le cours de trois expéditions contre le royaume de Juda, le roi de Babylone, Nébucadnetzar, détruisit Jérusalem, et transporta, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, d'abord, l'élite, et puis, en masse, la population judéenne et jérusalémite. La ville fut brûlée et démolie jusqu'en ses fondements.

L'exil dura 400 ans; c'est alors, dans cette longue période, sous la triple influence des prophètes, de l'hellénisme et des croyances babyloniennes ou mazdéistes, que se constitua la forte mentalité juive, ce type juif, qui tranche sur toutes les races, et qui s'est perpétué jusqu'à nous, indestructible, à travers tous les orages.

A leur retour dans la patrie, une première fois sous Zorobabel, une seconde sous Néhémie, les Juifs, — tout imprégnés de mazdéisme et des doctrines hellénistes, répandues dans tout l'Orient et en Perse, après la mort d'Alexandre le Grand; — rapportèrent au pays natal bien des germes religieux, dont l'élaboration aboutit au judaisme épuré, d'où sortit Jésus-Christ.

Note K, p. 104. — On cite le plus ancien des philosophes; Sanchoniaton de Phénicie, 1,800 ans avant Jésus-Christ, comme ayant entrevu l'immortalité. Zoroastre, 1,000 ans avant Jésus-Christ, est encore plus affirmatif. Thalès, 638 ans avant Jésus-Christ,

paraît l'avoir enseignée; et, chez les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, les notions abondent, plus ou moins confuses, mais indubitables.

... Hérodote prétend même qu'une vague foi en l'immortalité a existé dans les premières nations du globe.

Quoi d'étonnant qu'elle ait transpiré jusqu'au sein du peuple juif?

Homère et Virgile ont rempli leurs œuvres d'idées fantaisistes sur l'immortalité; si superstitieuses soient-elles, elles n'en attestent pas moins la foi dans l'au-delà.

En Égypte, le polythéisme, à l'origine, se transforma en un monothéisme, qui, professé dans les hautes classes, laissait subsister, en bas, le culte des fétiches; Ammon y passait pour un dieu aux mille bras.

Note L, p. 105. — Genèse xv, 15; xlix, 30-33; — Nombres xvi, 30-33; xxiii, 10; — Job xiii, 15; xiv, 7-14; xvi, 22; xix, 25, 26, 29; xxix, 25; xxxiii, 26-30; — Psaumes vi, 6; xvii, 15; xxx, 10; lxxiii, 23, 24; lxxxix, 49; — Ésaïe xii; 23; xvi, 19; xxv, 9; xxvi, 19-21; — Ézéchiel xxxii, 21; xxxvii, 1-8; — Daniel vii, 10; xii, 2, 44; Esdras iii; Sapience ii, 1, 22-24, 40, 45, 47; — Maccabées vi, 26; vii, 9, 28-33, 43, 49, 53; xv, 3, 4.

Note M, p. 153. — « La vieillesse de Jules Simon

a été admirable et admirablement heureuse. Il s'était fait une spécialité des questions humanitaires. Il n'y avait pas de Société charitable dont il ne fut le Président en exercice ou le Président honoraire. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il s'occupait de toutes. On le trouvait toujours prèt. Point de séance où il ne parlàt; car, il était l'orateur attitré de ces solennités de la bienfaisance; il l'était de tous les banquets où l'on se faisait une fête de l'inviter. »

SARCEY, Journal de Jeunesse.

Note N, p. 165. — Les sociétés antiques possédaient des éléments : vertus hospitalières, état de la famille, esclavage, constitution de la propriété, clientèle, qui rendaient inutiles ou moins urgents les établissements pour vieillards.

L'hospitalité naquit du besoin des voyageurs, en Orient, d'être secourus par les habitants, à défaut d'hôtellerie, — hospitalité sacrée. Les premiers âges du Christianisme furent des âges de charité; évêques et conciles préconisent la fraternité. Suivent les édits des rois de France: 19 décembre 1543; — 20 juin 1546; — 23 juillet 1560; — édit de Louis XIV, 1662; — déclarations de 1693 et 1698. Enfin, période moderne: 22 décembre 1789; — 23 novembre àn II; — 1848, Constitution, article 13; — 13 avril 1851; — 21 mai 1873; — 5 avril 1879; — 4 novembre 1886; — 15 juin 1891.

Les dispositions les plus récentes sont : 1º L'assis-

tance à domicile; 2° L'hospitalisation; 3° Le placement familial. Hôpitaux et hospices ne manquent pas de détracteurs : les *moralistes* les réprouvent, comme relàchant le lien familial, favorisant l'égoïsme des familles, et donnant la main à l'imprévoyance; puis, promiscuité, air vicié, rupture subite des habitudes de famille, et, d'ailleurs, les campagnes frustrées; — les *économistes* (école d'Adam Smith) reprochent aux hôpitaux d'émousser les stimulants de l'activité, et d'entraîner des dépenses énormes.

LECTURES

APPROPRIÉES A LA VIEILLESSE

- 1. Saint Jean xvi, 28-33.
- 2. II Cor. v, 1-9.
- 3. Genèse xLVIII, 1-2, 8-13, 15-16.
- 4. Saint Jean xvII.
- 5. Psaume 11, 1-15.
- 6. I Corinthiens xv, 53-58.
- 7. Luc xxIII, 39-43.
- 8. Jacques v, 7-8, 13-16.
- 9. Romains viii, 1-4, 9-11.
- 10. Hébreux XII, 1-13.
- 11. Philippiens 1, 20-26.
- 12. II Corinthiens IV, 8, 9, 10, 14, 16, 17, 18
- 13. Apocalypse xxi, xxii.
- 14. Ésaïe LXIV, 5-9.
- 15. Il Thessaloniciens 11, 13-17.
- 16. Romains v, 1-5.
- 17. II Rois xx, 1-7.
- 18. Psaume xc.
- 19. Psaume xxx, 2-13.
- 20. Psaume xxxiv, 2-10, 19, 23.

- 21. Psaume cxvi.
- 22. II Corinthiens 1, 3-11.
- 23. Psaume LXXXVIII, 2-10.
- 24. Psaume LXXVII, 2-11.
- 25. Lamentations 111, 1-8, 17-26.
- 26. Hébreux x, 32-39.
- 27. Jean xiv, 1-9, 12-20.
- 28. Hébreux vi, 11-12, 16-20.
- 29. Romains viii, 35-39.
- 30. Psaumes XXXI, XXXII, XII, LXIII, CXXX.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	5			
LIVRE PREMIER				
CONDITIONS DE LONGUE VIE				
CHAPITRE II. — Débuts de la vieillesse CHAPITRE II. — Loi de longévité CHAPITRE III. — Hygiène CHAPITRE IV. — Modération CHAPITRE V. — Volonté	9 21 28 35 42			
LIVRE DEUXIÈME				
CHAPITRE I. — Vue générale	51			
grec	56			
romain	73			

	LIVRE TROISIÈME
LA VIEILL	ESSE DANS LE MONDE CHRÉTIEN
CHAPITRE Ier. —	- Les souffles nouveaux
CHAPITRE II	Les droits de la vieillesse
CHAPITRE III.	Les devoirs de la vieillesse
CHAPITRE IV	Les joies et les fruits de la
	vicillesse
CHAPITRE V. —	Les ressorts de la vieillesse
CHAPITRE VI	La fin de la vieillesse

PUBLICATIONS DU MÈME AUTEUR

1.	Sirven ou l'avenement de la tolérance,		
	d'après les documents originaux et la		
	correspondance de Voltaire, 2° édi-		
		5	
	tion)	*
2.	Etudes populaires sur l'Essence du chris-		
	tianisme	1	50
3.	La Cité ouvrière de Mazamet	>>	50
	Du Progrès dans le Protestantisme		50
	Du Travail, sa loi et ses fruits	2	>>
6.	I. Histoire du Protestantisme dans l'Albi-		
	geois ét le Lauraggis, de l'origine à		
	1685	7	50
7.	II. Histoire du Protestantisme dans l'Al-	,	
1.	bigeois et le Lauragais, de 1685 à 1898.	77	50
0		1	· ·
0.	Le Repos hebdomadaire, couronné par la		
	Société genevoise d'utilité publique)	>>
9.	Les Explications d'un membre du Synode		
	général de 1872	>>	50
10	Le Girondin Lasource, couronné par l'Aca-		
		3	>>
	démie française		"
ΙΙ.	Bonifas-Laroque, un ministre chrétien		
	sous la Terreur	I	>>
12.	Les nécesités actuelles du parti républicain	*	50
	Le Péril national	>>	50
	22. 2. 17. 17. 17. 17. 17. 17. 17. 17. 17. 17		

	la première enfance et des	
illettrés, 3º	edition»	20
15. Jean-Louis de	Ligonier, généralissime des	
armées ang	glaises 1	>>
16. Rapt d'une jeu.	ne fille »	50
17. La campagne a	nti-française contre les mi-	
norités		50
18. Les Infortunes	d'une mère, sous la Révoca-	
tion		50
19. La Révocation	ct les Enfants, ou Lettres	
d'un grand	l-père à ses petits-fils »	60
20. Miettes histori	.ques »	60
	rer, fondatrice de l'asile	
- Émilié		»
		> 50
23. In Memoriam	GM. Nouguier, typogr.	
		> 50
24. Sermons et ho.	mélies	>>>
25. Phénomènes ps	sychiques et superstitions po-	
pulaires		> 60
	Z 11 11	> 25
	s, sous la persécution de	
	: Pierre Durand et Marie	
Durand		1 25
	Orphelinat protestant de	
	2	
	Refuge de vieillards de	1 30
	rois cimetières protestants	
de Castres	S	



DATE DUE			
The Land of			
Bray William			
12 1 2 2 1 1 1 1 2 1 1			
GAYLORD #	PRINTED IN U.S.A.		

3 2400 00388 2507

GTU Library 2400 Ridge Road Berkeley, CA 94709 For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall.

Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris

EN VENTE:	
De la vieillesse, par le D' C. Hinty. In-12	1 20
Petit Livre pour Tous : De l'art de bien vivre	
et de bien mourir, par AD. SCHEFFER. In-12	4 50
Les Conditions de la Vie heureuse, ou l'art de	
vivre, par Louis Vennes In-32	1 »
Le Bonheur. Esquisse d'une apologic rationnelle du	
christianisme, avec lettres inédites de Victor Hugo,	
Sainte-Beuve, Montalembert, Lacordaire, George Sand,	
Edmond About, etc., par Ad. Schaffer. In-12	3 50
Essai sur l'immortalité au point de vue du natu-	0 40
ralisme evolutioniste, par Armand Sabatier. In-12	3 50
De l'influence de l'esprit sur le corps, par le	1 50
D' DUBOIS. In-12.	4 50
Qui veut de la santé et du bonheur, par Aug.	2 »
Magnor, In-12	
ceux qui cherchent le calme de l'esprit, la paix du	
cœur et le repos de l'âme, par le D' Charles Hilty.	
In-24 relié	3 50
La vie à venir, par le D' Charles Hilly, In-12	1 "
L'Ami. Dialogues intérieurs, par Charles Wagner. In-12.	3 50
Jeunesse, par Charles Wagner (ouvrage couronné par	
l'Académie française). In-12	3 50
Vaillance, par Charles Wagner, In-12	3 50
Par la Loi vers la Liberté, par Cuarles Wagnen.	
In-12	2 »
La vie simple, par Charles Wagner. in-12	3 50
Auprès du foyer, par Charles Wagner. In-12	3 50
Manuel de Bonne vie, extrait des ouvrages de CHAR-	
LES WAGNER, In-12	1 50
Ames dormantes, par Dera Melegari (ouvrage cou-	3 50
ronné par l'Académie française). In-12	9 90
Faiseurs de peines et Faiseurs de joies, par Dora- Melegari. In-12	3 50
Chercheurs de sources, par Dora Melegari. In-12.	3 50
La Vie éternelle. Sept Discours, par Ernest Naville.	0
In-12	2 ->>
Le Problème du mal. Sept discours, par ERNEST	
Naville, in-12	3 »
Naville, in-12. Le Devoir, par Eanest Naville, 3° edition, in-18	2 »
Le Mystère du Sommeil, par John Bigelow, In-12.	3 50
L'art du repos, par AC. BRACKETT. In-18	1 50
Le Bréviaire d'un Panthéiste et le Pessimisme	
hérolque, par Jean Lahor. 2º édition. In-18	3 »

Montauban - Imprimerio Coopérative, 3, avonue Cambetta.